

**Vous
Aimez
J. Collyns
Vous
Aimerez Faylon**



AMPLIFICATEUR FAYLON
Harrisane 200

Puissance 200 W.
6 entrées :

- 2 pour orgues
- 2 pour guitare
- 2 pour basses

2 canaux distincts - 2 sélecteurs de tonalité à 10 timbres. Un correcteur de basses, un correcteur d'aigus sur chaque canal. Un réglage d'attaque de basses.

Listable avec 2 baffles en 2 versions : 8 HP de 12 pouces ou 2 HP de 18 pouces. Pourrait être équipé d'une réverbération et d'un trémolo réglable à distance.



VARIORHYTHM J. COLLYNS
en console

Pupitre générateur comportant un ensemble électronique et six commandes. 2 projecteurs provoquant 50 à 1.000 éclairs-minute en éclatements alternés brevetés ; produisant ainsi un effet stroboscopique d'une puissance développée de 30 à 100 W instantanée.



COLOR LIGHT J. COLLYNS
en console

Analyseur de son transmetteur de lumière à 4 canaux plus un auxiliaire. 4 fois 2.000 W plus 1 fois 2.000 W. Basses, médiums, aigus, plus l'ensemble du spectre. Gradation par potentiomètre à tirettes de 0 % à 100 %. Fonction manuelle par micro-poussoirs. Coup de foudre général. Fonction clignoteur sur chaque canal par pédales électroniques à vitesse réglable. Amplificateur incorporé à circuit intégré, permettant de rentrer directement avec un micro ou sur une sortie chambre d'écho de sonorisation.

DISTRIBUTION

Pour la France : AUDIO ELECTRONIC COMPANY FRANCE
66 à 70, rue Riquet - PARIS (13e) - Tél. : 306-47-61

Pour la Belgique :

FAYLON ELECTRONIC MUSIC EQUIPMENT BELGIUM

Documentation et liste des distributeurs province sur demande.

EXPOSITION PERMANENTE ET VENTE DE DETAIL

PARIS (9e) : LA LUTHERIE MODERNE - 14, rue de Douai

Tél. : 744-73-21

BRUXELLES (11) : EN PARYS THEO

99, avenue de Stalingrad

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON



eddy mitchell
donovan
nina simone
hugues aufray
chambers bros.
janis joplin
leloir aux
U.S.A. 2
monterey pop
festival
de royan

hair

N°28 MAI 69 3 F SUISSE 3 F BELGIE 130 F



LES VARIATIONS

(Photo: Serge Lamy)

**COMME MAYALL, BURDON, FLEET-
WOOD MAC, LES VARIATIONS** ont
choisi au **MUSIC CENTER** les amplis

ORANGE

Les amplis **ORANGE** sont surpuissants. Ils ont le véritable son que vous recherchez. Ce sont des ingénieurs-musiciens qui les ont mis au point. Si vous habitez la Région Parisienne, vous pouvez aller entendre les **Orange** au Show Hallyday où les Variations auront chacun **400 watts**.

VOUS POUVEZ AVOIR UN ORANGE 200 WATTS RÉELS POUR 8.200 F (tête et baffle). LE STROBOSCOPE ORANGE NE COUTE QUE 1.500 F ET IL PEUT ÉCLAIRER DEUX CENTS PERSONNES.

Arrivés en France depuis un mois, les amplis Orange ont été adoptés par: les **VARIATIONS**, les **APPLES** de Melun, **DAVID CHRISTIE**, **PERKINS GROUP** de Bordeaux.

VOICI LES OCCASIONS QUE MUSIC CENTER VOUS PROPOSE CE MOIS-CI:
Marshall 69, 100 w, comme neuf: 6.000 F. Amplis Ampeg 30/40 w, à partir de 1.300 F.
AC 30 Vox: 2.000 F.

MUSIC CENTER

50, RUE DE DOUAI, PARIS-9^e - TRI. 78-79

REFERENDUM 1969

BYG

A DIT

OUI

... AU GROUPE

**PACIFIC GAS
& ELECTRIC**



A L'ALBUM

"GET IT ON"

529007

AU TITRE

"WADE IN THE WATER"



29, avenue de Friedland, Paris 8^e. Tél: 359.66.03

réalisation Jean Luc Young
distribution c.e.d.

OFFRE EXCEPTIONNELLE

UN ALBUM 33 T. 30 CM. OFFERT A TOUS LES
NOUVEAUX ABONNÉS DE **rock & folk**

Pour tout abonnement souscrit ce mois-ci, vous recevrez gratuitement un microfilm de votre choix extrait des prestigieux catalogues C.P.F. Barclay et Compagnie Européenne du Disque. Il vous suffit de nous envoyer complété ou recopié le bulletin figurant en bas de la page 74 en joignant le montant de votre abonnement (France: 30 F; Suisse: 27,50 FS; autres pays (sauf la Belgique): 35 FF) augmenté de 5 F pour les frais d'envoi du disque, par chèque bancaire, chèque postal (3 volets) ou mandat-lettre libellés à l'ordre des Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal Paris-9^e. Les lecteurs déjà abonnés peuvent profiter de cette offre en faisant prolonger leur abonnement. Il est également possible de recevoir deux disques en s'abonnant pour deux ans. Dans ce cas, envoyez seulement 5 F pour l'envoi des deux disques.

CATALOGUE C.P.F. BARCLAY

PERCY SLEDGE	When a man...	ATLANTIC	820.058
NEGRO SPIRITUAL	Marion Williams, etc...	ATLANTIC	920.046
RAY CHARLES	Ray Charles Story (Vol. 1)	ATLANTIC	920.053
ARETHA FRANKLIN	Aretha in Paris	ATLANTIC	920.058
WILSON PICKETT	Land of 1000 dances...	ATLANTIC	820.102
JIMI HENDRIX	Fox Lady...	YAMETHA	820.143
THE HAPPENINGS	I got rhythm...	PUPPY	820.168
RHYTHM & BLUES	Formidable (Vol. 4)	ATLANTIC	820.170
ERIC BURDON	Winds of change...	YAMETHA	820.171
ROY ORBISON	It's over...	MONUMENT	880.001

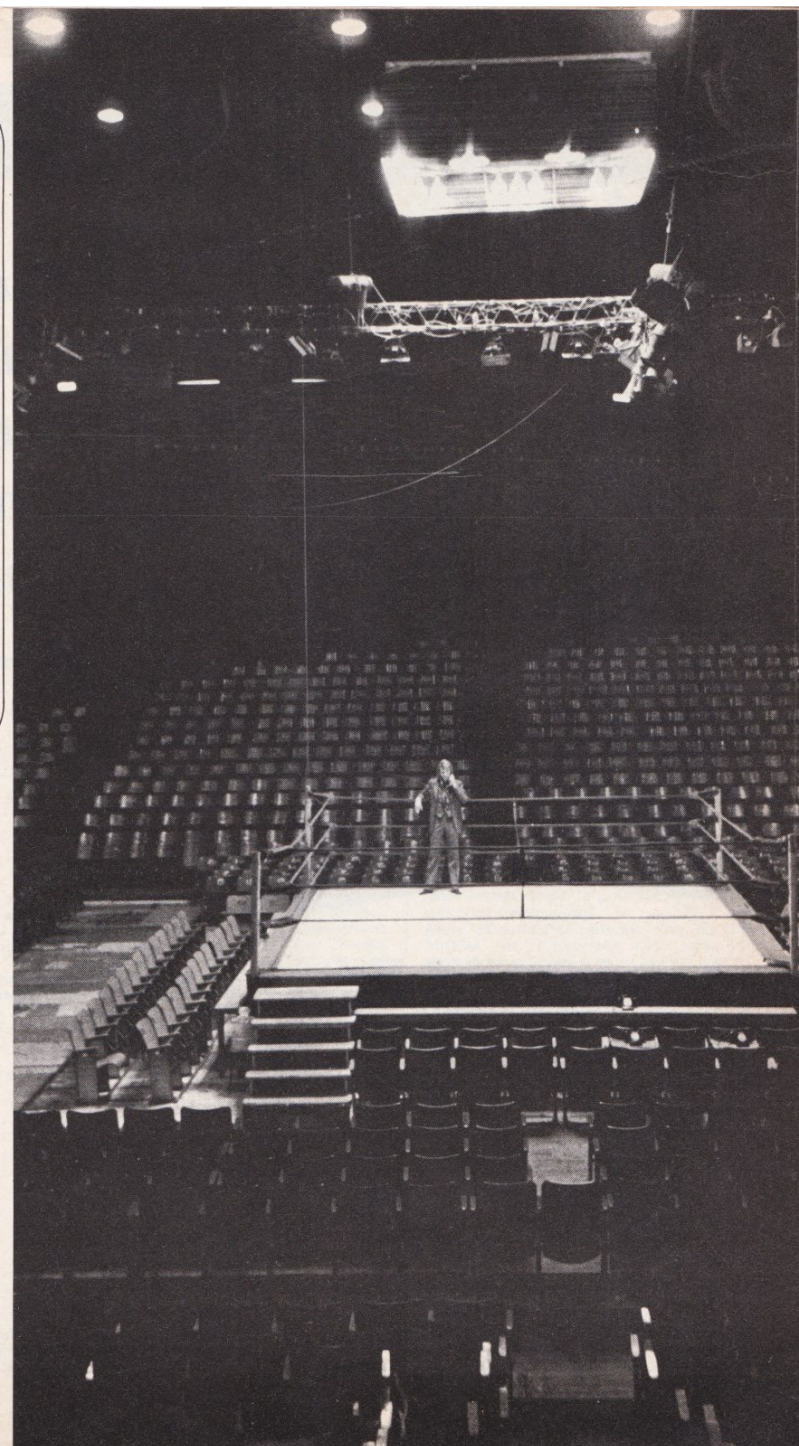
CATALOGUE C.E.D.

CHUCK BERRY	Carol...	CHESS	69.502
THE BAR-KAYS	Soul finger...	ATCO	3.032
BOOKER T.	Soul limbo	STAX	69.013
ALBERT KING	Live wire/Blues Power	STAX	69.014
MUDDY WATERS	Electric Mud	CHESS	69.505
KING CURTIS	I heard it through...	ATCO	3.013
O. REDDING-C. THOMAS	Lovey dovey	ATCO	3.025
RHYTHM & BLUES SHOW	At the Olympia	ATCO	3.026
R & B REMARQUABLE	Vol. 2	CHESS	69.503
IRON BUTTERFLY	In-a-gadda-da-vida	ATCO	3.019

HALLYDAY : BIENTOT LE COMBAT

Au Palais des Sports, Johnny Hallyday se recueille avant son super-show qui a commencé le 26 avril et doit durer jusqu'au 4 mai.

Seul sous l'immense voûte, il se prépare une fois de plus à livrer un combat dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro.



FBT

Elettronica

AMPLIFICATEURS ET SONORISATIONS
POUR PROFESSIONNELS



Modèle BASS-ORGAN SPECIAL
Amplificateur 90 watts pour Basse
et Orgue. Un haut-parleur de 38 cm
haut rendement et deux tweeters
dans chaque baffle.

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06
CATALOGUE ET LISTE DES
DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

LE METIER

dans
« le métier »
tous les
hit-parades
français !

BULLETIN D'ABONNEMENT
(à remplir ou à recopier)

Nom :

Prénom :

Profession :

N° : Rue :

Ville : Dépt. :

Je désire recevoir pendant 1 an (11 numéros) — 6 mois
(6 numéros) (1) la revue « Le Métier » seule ou pendant
1 an les deux magazines « Le Métier » et « Rock & Folk »
au prix avantageux de l'abonnement couplé (1).
Je verse la somme de aux Éditions
du Kiosque, 14, rue Chaptal, 75 - Paris-9^e, par chèque
bancaire, par virement postal (nous adresser les 3 virements)
ou par mandat-lettre (1), le paiement étant joint à ce
bulletin C.C.P. Paris 1964-22.

TARIF D'ABONNEMENT « LE MÉTIER » SEUL (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres pays	32,50 FF	60 FF

TARIF D'ABONNEMENT COUPLÉ « LE MÉTIER » + « ROCK & FOLK »

	1 an exclusivement
France	65 FF
Belgique	650 FB
Suisse	65 FS
Autres pays	75 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.

(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

ROCK & FOLK ACTUALITES



hugues aufray : « je suis un chanteur engagé »

Pour bien des raisons, le Théâtre 140 est cher à Hugues Aufray. C'est donc là, à Bruxelles, qu'il a rodé son Récital 69. Avant une grande tournée en Amérique du Sud Hugues Aufray a participé au premier débat public de l'Action « Musique Aujourd'hui », dont le 140 est le berceau. Cet échange de vues sur le métier fut suivi par un nombre public, avec le concours de Jo Dekmine (directeur du 140), Marc Moulin (rédacteur en chef de « Musique Aujourd'hui », co-animateur des émissions « Cap de Nuit », « Now »), Michèle Cédric (de l'émission « Formule J » de Claude Delacroix), Jean-Noël Coghe représentait Rock & Folk.

Hugues Aufray : On m'a souvent demandé si je me considérais comme un chanteur engagé. Je considère que non seulement tous les chanteurs sont engagés, mais tous les hommes le sont. Plus particulièrement les artistes dans la mesure où ceux-ci ont la mauvaise habitude de livrer le fond de leur âme. Moi, je me suis engagé dans une voie qui était la mienne et je me suis fait modestement le défenseur de certaines idées très répandues, et qui n'avaient rien de révolutionnaire, en défendant certaines opinions. J'ai participé à des galas contre le racisme, contre la guerre

au Vietnam et en faveur des anti-fanquistes. Cette idée correspond à mes idées intimes, et de ce point de vue, je suis un chanteur engagé.

Marc Moulin : Le principal but du MIDEM est d'accomplir des actes commerciaux. Ce qui n'a rien de mal en soi. Parfois, à lancer des vedettes. L'an passé Nicole Croisille et Elis Regina, cette année, Mélénie, et avec nettement moins de succès Os Mutantes. Le Métier est donc capable d'imposer quelqu'un au public. Ce dernier consomme ce qu'on lui propose, même si cela n'est pas le reflet de ses goûts.

Hugues Aufray : J'ai été scandalisé par la publicité faite autour du MIDEM. On a donné des gens du show-business une image déplorable, antipathique. Celle de marchands, de trafiquants, d'effreux bonshommes. Des capitaux très importants sont engagés dans la chanson. Grâce aux disques, à la radio, elle représente une forme d'industrie avec de nombreux mouvements d'argent. Elle nécessite une énorme organisation. On n'est pas plus mauvais parce que l'on réalise des affaires. Sauf, si l'on conteste le système des échanges commerciaux qui est le nôtre. Il est donc dans l'ordre des choses que les directeurs artistiques se réunissent une fois par an pour

par
Jacques Barsamian,
Pierre Chatenier,
Pierre Cressant,
Jean-Noël Coghe,
François Jouffa,
Philippe Paringsaux.

Un spectateur : « On a l'impression que « Adieu Monsieur le professeur » est un titre qui vous a été imposé ? »

montrer leurs productions, prendre des contacts avec l'étranger. Je déplore cependant qu'à l'inverse d'un Festival de Cinéma, le public reste à l'écart des résultats du MIDEM.

Spectateur : Il me semble assez paradoxal que vous chantiez « Adieu Monsieur le Professeur ». Ce n'est pas tellement votre genre, et on a l'impression qu'il s'agit là d'un titre imposé ?

Hugues Aufray : Votre impression est fautive. Il y a deux ans, en fin d'année scolaire, j'ai accompagné ma fille à la remise des prix. Une institutrice faisait ses adieux, et la directrice de l'école prononça un discours, retraçant la longue carrière de cette dame. Les gens étaient très émus et certains pleuraient. C'était très touchant. Je me suis penché sur mon passé — je me penche trop souvent sur mon passé — et, avec nostalgie, je me suis souvenu de mes professeurs, de leurs façons de se composer avec moi... Je vous donne ma parole d'honneur que personne ne m'a imposé, ne m'a jamais imposé quoi que ce soit.

Spectateur : Parce que vous êtes déjà « la grosse vedette ».

Hugues Aufray : Quand je chantais « San Miguel », je n'étais pas vedette, et « San Miguel » n'était pas un titre commercial. Je gagnais 8 F à l'échelle de Jacob, et je vivais avec moins de 400 F par mois. Il n'y a pas si longtemps de cela. C'était par hasard que j'ai entendu la bande de Mielanie enregistrée à Europe 1 par Michel Lancelot. J'en suis resté sur les « fesses ». Si M. Barclay — on le prend toujours comme tête de turc parce qu'il fume un gros cigare — a pris un coup d'émotion en écoutant Mielanie, il est normal qu'elle ait sa chance, qu'elle enregistre un disque. Je m'occupe moi-même de certains artistes, dont Gilles Dreu. Nous avons de nombreux points communs. C'est peut-être pour cette raison qu'il s'est orienté vers moi. J'aurais tout aussi bien pu l'écraser. J'ai préféré l'aider. J'ai fait ce qu'il fallait, et s'il plaît au public, c'est que celui-ci l'accepte.

Spectateur : Vous dites que le spectateur choisit, mais son choix ne se porte que sur quelques artistes. C'est justement la pré-élection qui est dangereuse...

Hugues Aufray : A Europe 1, il arrive, par jour, au moins trois cents disques. Chaque disque est écouté et sélectionné par des gens, plus honnêtes qu'on ne le dit généralement. On a accusé Daniel Filipacchi de recevoir des pots-de-vin pour passer tel ou tel disque. Il avait dit : « Pourquoi accepterais-je 500 ou 1.000 F. pour programmer un disque qui ne convient pas à mon émission ? Elle risque de s'écrouler, au bout de six mois, et alors on ne me proposera plus rien du tout. Je fais mon émission avec des disques que je pense être bons, et qui conviennent à mon public ». Ces mé-

thodes — aujourd'hui totalement disparues — se pratiquaient il y a quinze ou dix-huit ans sur certaines stations de radio. On payait la programmation des disques. Cela faussait le climat des programmes et les auteurs abandonnaient le poste.

Jo Dekmine : Je ne crois pas aux tractions. Simplement au choix paresseux de certains programmeurs, qui refusent de se mouiller avec des titres autres que ceux du hit-parade. J'ai connu des programmeurs d'une émission de pointe qui passaient systématiquement tous les jours, à la même heure, le même disque des Beatles, et immédiatement après celui du Procol Harum. Il arrivait que ce fut inversé ! Ils tournaient avec une vingtaine de disques, par une espèce de peur de l'imagination, par peur du risque.

Hugues Aufray : Jo a entièrement raison. On note une déficience, une certaine médiocrité dans les préférences. Il y a des gens biens, et des gens moins biens, que ce soit en matière de politique, de religion. Dans notre métier, à tous les niveaux, il faut du talent. Actuellement, tout évolue. Europe 1, avec Campus, fournit de gros efforts. Même si cela n'est pas toujours parfait.

Spectateur : Du côté des vedettes entre guillemets, y a-t-il une aide apportée aux jeunes groupes ?

Hugues Aufray : La meilleure publicité pour un jeune groupe est de faire un bon disque.

Spectateur : Comment le découvrir ?

Hugues Aufray : Vous vivez une époque où ces difficultés ont été apaisées. Il est impossible, quand on est normalement informé, d'ignorer un jeune qui a du talent. Il est impossible qu'il ne rencontre pas rapidement quelqu'un apte à s'occuper de lui, de lui donner cette chance que constitue un premier disque. Il faut encore que la maison de disques survive. Elle investit environ deux millions de francs anciens pour une telle production. Si, au bout de six mois, elle n'obtient aucun résultat, elle tentera peut-être un second disque. Il est donc important que les personnes qui détiennent les postes-clés — disc-jockeys, programmeurs, directeurs artistiques — aient eux-mêmes subi cette sélection. C'est l'éternel problème de la vie.

Jean-Noël Coghe : On peut aussi parler des productions indépendantes, qui apportent un meilleur soutien à l'artiste. L'artiste qui entre chez Barclay risque de se perdre dans les couloirs d'une grande maison. Cela ne peut se produire dans le cas des producteurs indépendants limités à une ou deux productions...

Hugues Aufray : C'est exact... Nous revenons à des dimensions plus humaines. C'est là un thème qui me passionne. Avec les Beatles, et les groupes anglais,

on s'est aperçu que de nombreux jeunes artistes n'avaient pas les ressources, les possibilités de s'affirmer. Alors sont nés les producteurs indépendants. Ces gens-là se mouillent. Ils doivent continuellement faire face à d'énormes difficultés. Ils n'ont pas de salaires fixes, et leur réussite dépend uniquement de la qualité de ce qu'ils produisent. C'est grâce à ce critère de qualité que Rock & Folk s'est imposé.

Marc Moulin : Rock & Folk donne une conception de la musique différente de celle généralement en vigueur sur le plan commercial. Il existe entre Gainsbourg, Jimi Hendrix et Archie Shepp, une parenté que le 140 illustre, que Rock & Folk illustre. Le mérite de Rock & Folk est d'avoir établi ce lien.

Jo Dekmine : Le grand problème de l'imagination, de la curiosité, est de sortir du ghetto des styles. Les jeunes qui viennent entendre les Klees, Manfred Mann au 140, boudent ce qui est français, espagnol, brésilien. Cela ne les intéresse pas. Systématiquement, ils recherchent ce qui est célèbre en matière de pop-music anglaise. On leur présente le Pink-Floyd, et puis, dans la salle il y a une espèce de mouvement de terreur. On ne reconnaît pas de titres. Il n'y a pas cette chose de trois minutes qui sonne comme cela. Brutale, on assiste à un concert de musique moderne, et on est effrayé. Parce que cela ne correspond pas à l'image figée que l'on s'est faite de la musique nouvelle. J'aime le jeune qui me dira « J'ai chez moi des disques des Beatles, de gens moins célèbres, et aussi un disque de Léo Ferré d'une adaptation de Baudelaire, des disques de Bob Dylan, et quelques adaptations françaises qui me réjouissent, parce qu'elles ont l'esprit, l'âme de cette musique ». Alors que certains faux puristes le rejettent. C'est là le grand problème de la souplesse imaginative. Il était important pour le 140 de présenter la nouvelle musique brésilienne et d'avoir un public plus jeune que celui que l'on aurait eu d'ailleurs. Parce que cette musique, telle que la joue Stan Getz, est plus écoutée par les amateurs de jazz que par ceux de pop-music. Je suis donc pour un élargissement. J'aimerais aussi que l'on retienne de temps en temps un élément inconnu. Combien d'artistes, passant en l'air de rideau, ont été sacrifiés par un public qui attendait ferme la vedette. Je me souviens avoir vu à l'Olympia Gerry Mulligan se faire chahuter pendant vingt minutes, à cause d'une erreur de programmation. C'était à l'époque un jeune jazzman américain inconnu. Il n'était pas célèbre, et il n'avait pas droit à ce respect qui moule les foules lorsqu'elles entendent quelqu'un de diffusion commerciale suffisante... Propos recueillis par JEAN-NOËL COGHE.

le succès du métèque

Il n'y a pas de vent dans ce café où nous sommes, et pourtant ses cheveux et sa barbe en sont pleins. Pas de soleil non plus, c'est le soir, juste ses yeux. Il est arrivé sur une grosse moto noire avec une guitare dans le dos, il s'est assis et a commandé de l'Oxygénée ou quelque chose comme ça.

On peut lui demander de raconter sa vie, c'est facile, elle est déjà bien pleine de toutes sortes de choses, on n'a qu'à noter des dates et des lieux ; mais tout cela mériterait bien plutôt un livre. On peut aussi lui demander combien il a vendu de disques, et alors il sourira toujours, mais d'une manière imperceptiblement différente, et vous comprendrez sans peine que la question n'a pour lui aucune espèce d'importance. Aucune.

Redoutable privilège, finalement, que d'interviewer Georges Moustaki, car, même s'il ne juge personne, cela nécessite tout de même de faire table rase des automatismes fatigués du journaliste standard qui pose des questions standard. C'est que Moustaki, lui, n'est pas un artiste standard et que l'important n'est pas de savoir le prendre mais de le comprendre. Un petit peu au moins, et c'est déjà beaucoup. Essayer, et ça n'est pas si facile, d'oublier l'environnement du milieu pour s'asseoir et bavarder avec un homme qui n'a finalement pas grand-chose à voir avec tout cela et qui aimerait bien parler d'autre chose que du peu qu'il en connaît, du show-bizz. Le mot est indécent, comme un HLM planté au milieu des vignes.

Oh ! il accepte ce milieu, Moustaki, mais certainement pas parce qu'il y est contraint. Et il est probable, pour ne pas dire certain, que du jour où il en aura assez, il laissera tomber. « Pendant une année entière je n'ai rien fait. Je m'étais découvert une nouvelle passion : les échecs. Alors, j'ai joué aux échecs... » Voilà comme il est, avec ce système efficace d'auto-protection dont il s'entoure et qui est fait d'un



MOUSTAKI Plus de chauffage.

mélange de tendresse universelle et d'indifférence ironique pour des valeurs qui ne sont pas les siennes. Il ne se force pas à « jouer le jeu », de peur

peut-être d'y perdre sa vie. Mais il s'enflamme, parfois, avec un sourire heureux, pour des choses qui à d'autres sembleraient futiles (pensez !



YUL BRYNNER SUR CAMPUS : J'AI JOUÉ DU BANJO AVEC JOHN KENNEDY

Yul Brynner, aujourd'hui chauve-chantant, a longuement bavardé avec Michel Lancelot : six heures, pas moins... Yul, disert et agréable, évoque, avec un humour et un talent que sa calvitie cinématographique laissent soigneusement ignorer, ses « mémoires de printemps couverts de brouillard ». Ils ont parlé de tout :

De talent : « la chose la plus rare ».

De peinture : « j'achète seulement des tableaux avec lesquels je veux vivre, et je vis dans une telle intimité avec eux que, lorsque je déjeune seul, je n'allume pas la télévision, je ne prends pas un roman, mais j'installe face à moi, en tête à tête, un Jansen et un Renoir ».

D'amateurisme : « la plupart du temps, les gens dans le cinéma sont des amateurs. Il y en a malheureusement très peu qui sont des professionnels. Parmi les journalistes il y a des gens merveilleux que j'admire profondément, mais le pourcentage de talent journalisme, cinéma, peinture, théâtre, est très petit ».

De Marilyn Monroe : « sa mort fut une tragédie personnelle, horrible pour moi, j'en ai beaucoup pleuré, sans aucune honte. Je pleurai un peu pour tous les acteurs, quand elle est morte. Je suis convaincu qu'elle est morte par accident, dans un état de confusion, qu'elle a, au dernier moment, voulu vivre. Quand elle s'est rendu compte qu'elle allait quelque part « au-delà de la vie », elle a décroché son téléphone. On a retrouvé son corps avec le téléphone à côté, décroché. Elle a voulu appeler au secours et elle n'a pas pu ».

De John Kennedy : « il était terriblement gentil. Ça n'avait rien à voir avec la politique. Je le rencontrais chez Henry Fondu, à New York. Il aimait beaucoup jouer du banjo, il aimait bien que je joue de la guitare avec lui ; nous nous sommes jamais disputés politiquement, jamais ».

De Frank Sinatra : « les histoires de Mafia qui l'entourent sont des histoires de journalistes qui ne savent pas comment faire du bon journalisme. Si on travaille dans une boîte de nuit aux États-Unis, on entre inévitablement en contact avec l'élément gangster. Du bien ce sont des clients, ou bien des patrons qui ne sont plus gangsters mais l'ont été. J'en connais énormément, moi aussi. On les rencontre, on les rencontre, mais cela ne veut pas dire que c'est notre façon de vivre ».

Une émission passionnante, même si un peu éloignée du pop, et bien dans la tradition des meilleurs Campus.

taux il a aussi le goût des discussions sans fin, des mots choisis comme des fruits à l'étalage, des phrases poètes et repolies jusqu'à ce qu'elles soient enfin pleines de sens à en craquer. « J'aimerais bien, quand j'écris quelque chose, pouvoir demander à celui qui me la vend pourquoi elle coûte tel prix et pas un autre. Même de toutes petites choses. Ce n'est pas du marchandage, juste le plaisir de savoir, d'établir un contact avec l'objet et avec celui qui le vend. L'une des choses que je trouve le plus désagréable, dans la vie, c'est bien le manque de contact avec les autres ».

Les autres l'effrèment, il les accepte volontiers s'il ne les recherche pas à tout prix, il n'est pas le poète solitaire que l'on imagine parfois. Avec tendresse, il parle de sa « tribu » et des réunions où voltigent les mots et où le temps n'a pas d'importance, où un technicien égaré éprouverait vite d'ennui, assassiné par cette débâcle de mots qui n'aboutit à aucun chiffre. « Ces gens-là, j'en tire le parti le plus drôle possible en poussant la plaisanterie. Cela ne sert à rien d'être méchant. Mais c'est vrai, je ne suppose pas les gens qui, franchement, qui vous affaiblissent à tout propos qu'ils ont raison, absolument, et vous tort, absolument. Par exemple, vous me demandez si je ne pourrais pas exprimer mes opinions plus directement. Oh! bien non, je ne pourrais pas, parce que je ne suis pas sûr d'avoir raison, même si je suis engagé dans le sens de la liberté. Je ne sens pas en moi la vocation d'une Méline Mercouri, même si j'ai chanté « Il est trop tard ». Non, je ne veux pas refuser une cause pour me mettre au service d'une autre, il faudrait que je sois absolument sûr de ma vérité, sûr qu'elle est LA vérité. Finalement, c'est une situation très inconfortable que de vouloir être lucide, de remarquer toujours la petite chose qui vous empêchera de vous donner tout entier à une cause, à un parti. Bien sûr, je trouve que la guerre c'est mal, et même bien pire que cela, mais je ne veux pas le dire tant que je la fais moi-même, la guerre, celle de tous les jours. Ce que j'essaie de faire, c'est d'expliquer aux gens où j'en suis, de leur dire ce que je pense. Dans « Sarah », par exemple, qui est une chanson d'amour, je raconte ce que devient une femme de quarante ans dans notre société, c'est une chanson qui a, dit-on, des résonances sociologiques, et beaucoup de gens

m'ont écrit pour me dire qu'ils s'y étaient reconnus. Je crois que ce début de la confiance est aussi intéressant, sur le plan de l'efficacité, qu'un cri de haine. Même chose pour « Le métèque », le terme n'ayant choqué que les pudibondes imbéciles, à preuve le bantage du début sur certaine radio. C'est qu'en n'a pas le droit de dire « tu es un métèque », et pas le droit non plus de dire « je suis un métèque ». Cumeux ».

Il parle aussi de son art, avec la même voix que celle des disques, sans précipitation jamais, prenant le temps de savourer au passage le goût et la couleur des mots. « Ce métier, je le prends comme un jeu, je m'attache à prendre les choses vraiment au sérieux. Bien sûr, le succès du « Métèque » m'a fait très plaisir, un plaisir enfantin, les gens aiment ce que je chante. Mais en fait, je ne suis qu'un compositeur qui cherche de temps en temps et ma passion pour la chanson est dirigée vers les autres plutôt que vers moi-même. J'aime connaître les gens pour lesquels j'écris, me sentir des affinités avec eux. Plus avant, Barbara, Reggiani sont des gens pour lesquels j'ai envie d'écrire. Alors, je tape quarante feuillets et supprime tout ce qui ne me plaît pas. Parfois, il reste une chanson. Quelqu'un a dit un jour de Bécoud qu'il ne s'était pas trompé de métier. Je me suis posé la question, en ce qui me concerne. Mais je crois que ça va. Et puis, j'ai le temps... ».

Il repart sur sa moto, avec sa guitare et une femme aux cheveux rouges. C'est la nuit, de nouveau. — PHILIPPE FARIN- GAUX.

variations dans le pop

« The times they are a chan- ging' », disait Dylan. Les temps changent. Radio, télévision et journaux ont imposé des idoles. Aujourd'hui, cinq cent mille jeunes, un million peut-être n'en veulent plus. Ils ont, nous avons. Notre Musique. Nos groupes. Des groupes capables de rivaliser avec les Anglais et les Américains, de s'imposer en province; mais aussi en Belgique, dans les pays scandinaves, en Hollande, Italie, Suisse, Allemagne... Ces groupes ont compris l'impossibilité de la langue française dans le rock, le soul, le psychédélic ou le blues. Partout on chante en anglais. Mais à n'en fallait pas pour autant copier Kinks, Stones, Beatles. Ten Years After et autres Cream, aussi composent - ils leurs propres réponses. Leur but: lutter contre le système, le traditionnelisme de notre pays tout en restant Français. Ce mouvement est presque underground: les organisateurs de bals continuent à engager des orchestres musettes, ça cha cha, tango, des accordéonistes... Pourtant, de plus en plus, la nouvelle génération leur réclame des orchestres pop, de plus en plus ces orchestres déplacent les foules, obtiennent des cachets égaux à ceux de bon nombre de chanteurs mâtés sur les

antennes. Le renouveau est nécessaire dans les lyrics...

Depuis quelques semaines, les maisons de disques s'inquiètent. Certaines ont réagi rapidement: Pathé ouvre ses studios 24 h sur 24 pour que les nouveaux groupes engagés puissent répéter sans quand non leur semble. Pathé a signé l'Assemblée, « le groupe » de Ghislain, le Triangle, l'Origine, les We Three, l'Hexagone et surtout les Variations. Les Hallyday pour les disques Philips, les Devotion et le Tac Poun System. D'autres maisons s'y mettent. Vogue, Barclay et Festival. Chez Pathé, on pense que l'éventuel succès des Variations doit entraîner celui des autres. Personnellement, je les considère comme les porte-parole du mouvement French Groups.

Formés par Alain Tobaly en janvier 1967, les Variations remportent un mois plus tard le Tremplin des orchestres amateurs au Golf Drouot. Henri Lapoux déclare à leur propos: « Le chanteur est bien le meilleur que j'ai jamais vu depuis Johnny Hallyday ». A partir de mai 1967, ils se produisent pendant près d'un an à l'étranger: Scandinavie, Allemagne, Hollande, ils tournent souvent avec Jimi Hendrix, les Cream et Manfred Mann. En novembre 1967, leur 45 « Mustang Sally » (« Spicks and specks » est 4° au hit-parade danois. L'été dernier, ils ont effectué une série de galas à travers la France avant de séjourner un mois en Angleterre. En décembre, la télévision française les invite à participer à « Surprise-partie » pour la nuit de la Saint-Sylvestre, au même programme que les Who, le Fleetwood Mac et les Rolling Stones. Sollicité par la plupart des maisons de disques, Alain

(suite page 12)

LES VARIATIONS

Bariolés par des filles amoureuses.



pop potins par françois jouffa

ENFIN ÇA BOUGE

Il était temps que les jeunes français s'excitent. Ça bouge dans tous les domaines. Des jeunes ont décidé de reprendre en France le show business par les cornes.



FRANÇOISE CANETTI
Arrière-gauche de football.

Bélier d'abord, Françoise Canetti (née un 4 avril 48) a lancé avec ce sigle une maison de disques le jour de ses 21 ans. « Je suis tout: productrice, attachée de presse, directeur artistique, et même choriste puisque je fais « oua oua » dans une chanson. » J'ai de l'entraînement: à 12 ans, j'étais dans la maîtrise de l'ORTF dans les Djinns. C'est chez mon père, Jacques Canetti, à 19 ans, que j'ai vraiment appris le métier, en arrivant en plein Reggiani. Chez moi, pas de genre précis, que du talent. Je lance un auteur compositeur de 1 m 93, Patrick Lemoine, qui est beau comme un dieu. Quand je travaille, on me considère comme un petit garçon manqué. A 15 ans, j'étais d'ailleurs arrière gauche de football. Je français déjà. » Pop toujours, Sam Bernet, (23 ans) révolutionne le petit monde parisien de la guitare et des amplificateurs. Sam, à 15 ans et demi était stagiaire au New York Times à Paris. Il se fait envoyer au bureau de New York comme metteur en page. Là-bas, attiré par les rockandrolleries, il suit la tournée des Beatles, avec un journaliste américain. Puis la tournée des Stones. Il rencontre Murray the K, le disc-jockey (vedette de Wins) le plus fou du monde et devient son assistant. L'armée française lui envoie un papier

rose et lui rappelle qu'il est déserteur. Il retourne en France. Au camp disciplinaire de Tarbes, on lui rase la tête... 18 mois plus tard, il lit dans un hebdo un papier sur « la guerre des radios ». Il téléphone à M. Prouvost, nouveau patron de Radio-Luxembourg. « De la part de qui », demande une secrétaire. « Passez - le - moi, c'est son fils ». Le stratagème marche. Sam devient l'assistant de Rosko, le réalisateur de Minimax.

Adoté 68, les troupes soviétiques envahissent la Tchecoslovaquie. Les journalistes de la terre entière se massent aux frontières. Sam et son ami Simon Monceau (gag-man de l'émission de Georges de Caunes) arrivent à convaincre la direction de RTL de les envoyer. A eux deux, ils parlent d'une demi-douzaine de langues (sans compter le yaourt) et réussissent à franchir la frontière interdite, par les bois, avec un magnétophone de 20 kilos. A quatre pattes sous un char russe, ils enregistrent les fusillades; ils interviewent les animateurs des radios (pirates) libres; ils sont les seuls à faire parler un soldat russe occupant (« Il était plus mort de peur que moi »). Ils sont passés dix fois en direct en trois jours dans les flashes de RTL. Ils reviennent à Paris le jour où les journalistes professionnels entrent à Prague. « Merci, bravo, leur dit-on, voilà 750 francs chacun ». Cela ne couvrait pas les frais d'avion et d'hôtel.



SAM
Sous un char russe.

Sam, écouré par la radio, se reconvertisse dans la limonade.

Avec Rosko, il reprend la direction d'une boîte maudite: « La Tour de Nesle ». Avec une formule Underground (que du blues anglais alors que la musique soul était à la mode) que, depuis, plusieurs clubs (Bibelot, Bilboquet) ont copiée. Aujourd'hui, tout le monde danse sur Jimi Hendrix. Les musiciens pop et dingues sont ses principaux clients. En plein délire, Nicoletta y a fait une exhibition de French-cancan. Dutrunc a cassé 360 globes d'éclairage en y jouant une partie de foot, et Johnny y a brisé le bar à coups de tabouret pour mimer les scènes de son prochain western italien. Sam travaille la nuit. Sam travaille aussi le jour: dans l'organisation Robert Stigwood (Cream, Bee - Gees, Mayall, Marbles). Il produit 6 groupes et place toutes ses économies dans les Variations. Il présente toujours Hallyday dans ses tournées: « Je fais épeler son nom en hurlant, je gonfle des ballons, je distribue des disques, je fais monter des fans sur la scène, j'introduis l'idole ». Et ensuite? Il espère « créer en France un état d'esprit à l'anglaise où les chanteurs ne se tiraient plus dans les pattes. A Londres, Clapton joue incognito dans l'album blanc des Beatles et Harrison accompagne les Cream dans « Good bye ». Imaginons Dutrunc jouant la rythmique d'Herbert Leonard... L'optimisme de Sam (qui subit pourtant une bonne cyrrhose rose bonbon) prouve qu'en France, ça bouge, bouge, bouge...

ROY LA POISSE

Je n'ai jamais trouvé sympathique Roy Orbison. Sa façon étriquée de se tenir sur scène, ses lunettes, tout me gêne en lui. La Poisse, il ne la porte pas que sur ses cheveux, il la traîne derrière lui.

Sa première femme s'appelait Claudette. Pour elle, il a composé son « tube »... « Pretty woman ». Elle a demandé et obtenu le divorce en 64 et s'est réconciliée avec lui en 65 avant de se tuer dans un accident de moto en 66. En septembre dernier, deux des trois fils de Roy Orbison sont morts dans l'incendie de sa maison à Nashville (Tennessee). Commentaire blasé du chanteur: « Ces tragédies arrivent à des millions de gens. Il faut accepter ce que la vie nous

apporte ». La dernière catastrophe? A 32 ans, il vient d'épouser la fille d'un diplomate allemand, Barbara Anne-Marie Jakobs, 18 ans. Heil!

MERCI BON DIEU

Le cardinal Wyszynski (Stéphane pour les copains), primat de Pologne, a célébré la messe des Rameaux (30 mars) à Varsovie avec accompagnement de musique pop: « L'avenir vous appartient, a dit le cardinal aux guitaristes chevelus assis près de l'autel, mais ne vous laissez pas influencer par les pays capitalistes ».

De leur côté, aux États-Unis, les Electric Prunes, tentés par les mystères de la religion juive, ont enregistré un fantastique Kol Nidre (chanté d'habitude dans les synagogues la veille du nouvel an israélien). En France, Jean-Christian Michel a attiré beaucoup de monde en l'église Saint-Germain l'Auxerrois. Bach, c'est bien, mais la clarinette de Jean-Christian Michel jouait mal.

BLACK IS BLACK

Dans un très beau roman autobiographique, « The stone Face », le romancier noir américain Bill Gardner Smith (correspondant habituel de l'Agence France-Presse sur les émeutes raciales) raconte comment il s'était senti devenir un homme à part entière dans le pays de Robespierre. Comment lui, un sale nègre des États-Unis, est accueilli à bras (1) ouverts par les blondes de chez Castel. Mais c'est la guerre d'Algérie et il se rend vite compte que les Français ont, eux aussi, leurs âtres inférieurs: les travailleurs nord-africains. Dans un chapitre où dégouline la stupeur, la déception et la honte, il décrit la porte close de « la Discothèque » (elle n'existe plus, c'était derrière le Flore) le jour où il veut descendre les marches de cette boîte en compagnie d'un de ses amis, un intellectuel algérien.

Fin mars 69, c'est Albert Minski, le patron du King's Club, rue de l'Echaudé, qui est accusé de racisme par Miriam Makeba. Bruno Coquatrix avait réservé, après le spectacle de l'Olympia, plusieurs tables pour la chanteuse d'Afrique du Sud et ses amis. Miriam Makeba, pour des raisons obscures, s'est vu refuser l'entrée du club.

Tobey, également directeur de l'agence artistique CBA Production porte son choix sur la Stigwood Organisation représentée en France par Claude Ebnard et son assistant Sam. En février, ils emménagent aux Studios Olympe deux titres, « Come along » et « Promises », que Patrice-Marcel vient de distribuer ces jours-ci. Michel Tattinger déclare dans SLC : « Les plus démentés, les Variations, connaissent toutes les routes de France et d'Europe. Et puis, ils ont créé un nouveau style de blues ». Jean-Pierre Fimbois, responsable de leur promotion affirme : « C'est un vrai groupe physiquement, psychiquement. Tous quatre, à l'instar des Beatles, forment un tout : ils ont des affinités, se complètent et c'est bien normal puisqu'ils ont ensemble depuis de nombreuses années. Ce sont de véritables professionnels ». Sur scène, Jo Philippe Labb, le chanteur est le premier repéré. Il amène les filles comme un Mick Jagger, un Jim Morrison ou son copain Johnny Hallyday. Il possède leur magnétisme. Jo, né le 12 mars 1946 à Paris, adonne les vêtements en cuir. On le redonne pour sa voix, les Cream pour leur finesse, Jimi Hendrix pour sa brutalité et Johnny Hallyday comme showman. Il dîne fréquemment avec ce dernier à la Tour de Nesle. Jo est facilement révoqué, lunatique, mais aussi très sensible. Il ajoute : « Il y a beaucoup de choses à changer en France, je veux essayer dans mon domaine ». Marc Tobey, le guitariste soliste est né le 1^{er} janvier 1950. Il adore le cinéma suédois, Dylan, les Cream, B.B. King et Hendrix. Marc est également créateur musical du groupe, il connaît par cœur ses musiciens préférés et parle avec enthousiasme, par exemple, du 3^e titre de la seconde face du dernier 30 cm des Cream. De nature inquiète, il ne supporte pas l'injustice.

Le bassiste Jacques Grande, 21 ans, est un égaré continu, repéré constamment sur lui-même, un peu paillard. C'est un admirateur des Who, des Small Faces et de Julie Driscoll. Jackie Bittou, batteur au rythme de jungle, influence beaucoup Jo dans son jeu de scène. Jackie, né le 2 décembre 1947 à Paris est digne de jazz : il cite Kenny Clarke, Elvin Jones, Buddy Rich... Jackie aime profiter de la vie, de l'instant présent.

Les Variations pensent que la musique qu'ils ont écouté dans leur enfance a une énorme importance : ce furent les premiers pionniers, puis les blues men noirs, enfin les groupes anglais. Aujourd'hui, ils présentent un show personnel, méditerranéen, latin, des plus spontanés. Leur musique a une force jamais entendue, comme celui du Fleetwood Mac, contribue à leur donner la notoriété qu'ils recherchent. Déjà très populaires à Angers, Nantes, Tours, La Mans, Angoulême, villes où ils bourent à chacun de leurs passages, c'est l'hystérie, le délire lorsqu'ils distribuent leurs photos - cartes postales, puis signent des autographes à la vitesse des plus gros vedettes. Des tas de jeunes veulent les défendre, les adier. Leur Jaguar est constamment bariolée par des filles enthousiastes. Alain Tobey m'a même raconté que, récemment, des fans d'Angers, ayant entendu dire qu'ils se produisaient au Pavillon d'Armenonville, ont terminé la soirée avec les chevaux de Jean Richard à Armenonville, confondant ces deux localités... — JACQUES BARSAMIAN.



Cent mille 45 t simples vendus en quinze jours, selon Rivières. C'est une belle carte de visite pour un premier disque. Certains arborent leur légion d'honneur, David Alexandre Winter, lui, monte des diagrammes, des courbes. Impressionnantes. Mais bon, il en serait à plus de deux cent cinquante mille. Un record

paraît-il sans précédent dans les annales de l'industrie phonographique française. Bravo ! Mais jusqu'ici, on voit mal la différence entre le lancement de la dernière lessive aux enzymes et le défilé figurant de ce nouveau chanteur glorieux. Pour cela, il faut écouter « Oh, Lady Mary ». Les mauvaises langues ont tout de suite prétendu que c'était Tom Jones qui chantait en français. Non, c'est David Lion Klenkoper, né le 4 avril 1954 à Amsterdam, tailleur de diamant diplômé. Vous rêvez d'un trafic louche, d'un affrontement sanglant, la nuit, dans le port hollandais, entre deux gangs rivaux se disputant à coup de mitrailleurs les précieuses pierres. Vous serez déçu : David Alexandre Winter est très bien élevé, très bien habillé. Il a même le nœud papillon... j'allais dire : de Tom Jones (encore !). Entré comme cycliste dans une radio hollandaise, il est devenu assistant disc-jockey et a pris l'habitude de chanter sur les disques. Prudent, ou prévoyant, il a également suivi des cours de danse, des cours de chant et, de fil en aiguille, a décroché un rôle dans la comédie musicale « My Fair Lady » à Amsterdam. Polyglotte, il n'a eu aucune peine à enregistrer en français. « Oh, Lady Mary » révèle une voix étonnante, ample, profonde, teintée d'un léger accent, une vraie voix de music-hall. La chanson, par contre, est sans prétention. Simplement du bon boulot.

FORUM MUSIQUES
A la télévision, la dernière émission de Forum Musiques (26 avril), nous a permis de contempler les très belles images de Raoul Sangla prises lors du passage à l'éclair des Chantiers Bruchet et une très jolie séquence réalisée lors du dernier Jazz Band Ball, cette réunion annuelle des orchestres amateurs et des fanatiques du jazz Nouvelle-Orléans. A signaler, pas le prochain « Forum », qui présentera une séquence sur les jeunes groupes pop à Londres.

MUSICORAMAS
Le 5 mai : B.B. King à la Salle Pleyel (21 h), 8 mai : Judy Garland à l'Olympia (21 h), 31 mai : Mothers of Invention à l'Olympia (minuit et demi), 2 juin : John Mayall à l'Olympia (21 h).

JAZZ A LA VILLE
Semaine de jazz au Théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet. Un programme brillant, à 18 h 30 et avec des prix d'entrée peu élevés : 6 mai (Jon Hendricks et Ronnie Scott), 7 mai (Slide Hampton), 8 mai (Michel Portal quartet avec Joachim Kühn), 9 mai (Jean-Claude Naude et grand orchestre), 10 mai (Milton Suckow trio).

bien fait, commercial. Quand il veut s'amuser, se faire plaisir, Winter va chanter le blues au Bistrot. Une voix, du talent, un physique, un excellent départ, voilà donc D.A. Winter. Il prépare un 30 cm dont seront extraits quatre titres pour un super 45 : « Balleuse », « Petit grain de sable », « Vole s'en-vole » et « Adieu pour nous deux ». Mais il y a une ombre, légère, au tableau : une campagne de presse maladroite affirmant un tel et un tel que Winter serait la vedette de « Hairs » à Paris. Ce qui, à l'évidence, est faux. Alors, pourquoi ? Vraiment, D.A. Winter n'avait pas besoin de cette publicité-là. L'accueil enthousiaste réservé à son premier disque aurait dû lui suffire. — PIERRE CRESSANT.



SEVERINE
Tonne de dynamite.

Séverine a 20 ans et toutes ses dents. Elle chante et swingue comme les grandes américaines, Ella Fitzgerald, Sarah Vaughan ou Barbara Streisand, comme on n'a pas du tout l'habitude d'entendre balancer une Française. Un certain soir, Georges « Noir c'est noir » Aber qui n'avait pas de tube à écrire, regardait la télé, « Passing Show » de J.-C. Averty. Il voit et entend une petite bonne femme interpréter un standard US, « Over the rainbow ». Il s'étonne de ne pas connaître cette Américaine fantastique. Il essaie de joindre Averty mais celui-ci est en voyage, il en parle par hasard à Henri Leproux qui éclate de rire. L'Américaine est tout simplement française et de plus une habituée du Golf Drouot. Le samedi suivant, Georges

Aber est au Golf et il n'en croit toujours pas ni ses oreilles ni ses yeux. Il tombe littéralement de son tabouret de bar, fait signer un contrat à cette petite fille et décide de la produire personnellement. Trois mois de travail, quatre titres, des arrangements de Jean-Claude Vannier, cela donne un EP formidable qui va éclater à la fin du mois sur les ondes. Retenez bien ce nom : Séverine. Elle est bourrée de talent et swingue comme une tonne de dynamite. — PIERRE CHATENIER.



« Elle a vingt ans, elle est blonde, elle a de grands yeux noisette et un teint de porcelaine... » Ce pourrait être le début d'une devinette. Ce pourrait être une charade. Ce sont les premiers mots de la biographie d'une jeune chanteuse. Et mon tout est Liliane Saint Pierre. Déjà trois disques, bientôt quatre sous label « Flèche ». C'est un début. Mais ce n'est pas une débutante. Liliane Saint Pierre enregistre depuis qu'elle a 16 ans, en Belgique. Il ne serait peut-être pas très original de dire qu'elle a toujours aimé chanter, qu'elle faisait des scats prometteurs avant même de savoir parler. C'est pourtant presque la vérité. Liliane Saint Pierre fredonnait les succès américains à huit ans. Elle a commencé à jouer de la guitare à 12 ans. A 14 ans, elle dansait dans le ballet folklorique d'Alost, et à 16 ans, elle enregistrait « We got stop » qui fut classé au hit-parade belge. Mais, si la Belgique a fourni quelques chanteurs, Jacques Brel, Adamo, les Sun-lights, Ferré Grignard, tous non connus la célébrité qu'à partir de Paris. Aussi, Liliane Saint Pierre se mit dans la tête de démarrer vraiment. Ne voulant pas se laisser enterrer dans la masse des espoirs d'une grande maison de disques, elle porta ses regards sur les jeunes producteurs indépendants qui, s'ils n'ont pas les grands moyens financiers sont plus à même de s'occuper d'une jeune carrière avec toute l'efficacité voulue. Pour différentes raisons :

professionnalisme, même attrait du rythme, goût personnel, elle se fixa comme objectif Claude François qui venait de fonder les disques Flèche. Ce ne fut pas sans mal. Enorme travailleur, le bonidissant François n'est pas un personnage

facile à atteindre. Rendez-vous sur rendez-vous, tous remis, tous annulés. Envois de bandes, de maquettes, toutes sans réponses. On employa la haute stratégie. Celle du cheval de Troie. La mère de Liliane Saint Pierre vint à

Paris et se fit engager dans les bureaux de la jeune firme. Et chaque fois qu'elle le put, parla de cette jeune chanteuse belge talentueuse. L'intoxication fit son effet. Le grain germa dans l'esprit du PDG des (suite page 73)

le tremplin du golf drouot

Le Golf Drouot, 2, rue Drouot, Paris-9^e est ouvert tous les jours (sauf le mardi) de 15 h à 20 h, le vendredi jusqu'à 2 h et le samedi jusqu'à 5 h. Chaque mois, Henri Leproux fait ici le point sur les activités de son célèbre club. 14 mars. Tremplin avec les Little's, trois étudiants jouant du blues : Dark of the Sun ; les Blackers, des musiciens vieux de la vieille qui font du rhythm'n'blues et les Médiums de Cherbourg qui l'importent. Les Bachdenkel étaient les vedettes de ce vendredi soir. Il s'agit d'un trio originaire de Birmingham : Peter Kimberley, bassiste ; Brian Smith, batteur et Colin Swinburne, guitariste. Leurs meilleurs supporters actuels sont les Move et les Gun dont ils disent qu'ils ont déjà beaucoup apporté à l'Underground. 15 et 16 mars. Retour à la demande générale du Ghislain Blues Bag avec les Médiums. 21 mars. Passages du Blue Steel Feet, des Blues Eatrs de Malenkoff, des Rhythm and Diable et du Cratère. Les Rhythm and Diable : Bernard James (guitare), Michel Franky (batterie), Bernard Ted (orgue), Max Basse (basse) et Mic Daniel (chant). Originaires d'Asnières, ils créent leurs chansons en français. Les Cratère s'est formé en août dernier à la suite d'une annonce parue dans « Rock & Folk ». Résidents à Quimper, ils firent la joie de Jean-Louis Rancurel, qui les avait fait venir au Golf Drouot, en reportant le Tremplin. 22 et 23 mars. Week-end animé par les Clashes et les Blues Convention. Les Blues Convention font partie d'un nombre de plus en plus important de groupes qui veulent imposer le blues en France. On a beaucoup apprécié leurs versions de « Morning dew » (Tim Rose) et « Help me » (Willie Dixon). 28 mars. Venue de la vedette n° 1 des boîtes, Vigon qui vient d'enregistrer de nouvelles chansons. Bien que le rhythm and blues ne soit plus très populaire ici, Vigon conserve sa cote. Bon nombre d'entre nous, ont apprécié le bouff de rock qu'il fit avec Moustique. Egalement au programme, nous avions deux orchestres de blues : les Sounds et le Knick-Knack, formé depuis un an. Bassiste, Daniel Lapeu, 20 ans, batteur Michel Bouché-La Montagne, 20 ans, soliste-chanteur, Eric Ter-3arsian, 17 ans, rythmique, Stéphane Perrard, 18 ans. 28 mars. Nouvelle apparition de Ghislain qui est devenue l'Assemblée. Avec son groupe, il vient de sortir un 45 t chez Parthé. 30 mars. Sur scène, l'excellent ensemble de Jean Maresca, le Kama Sutra Blues Band qui improvise sur des titres comme « All your love », « Long grey mare » et « Rock me babe » grâce à ses trois instruments en solo : guitare, orgue et harmonica. Gribi, le batteur a été remplacé par Jean-Louis, 20 ans, fan de Mitch Mitchell.



LE CRATÈRE
Par les petites annonces de « Rock & Folk ».

4 avril. Soirée très réussie organisée par Serge du Music Center. Il s'agissait d'un bouff monstre de blues avec une dizaine des meilleurs groupes français ; ainsi que du passage sur scène des Free qui revenait du Pop Club. A l'occasion, je remercie Pierre Lattès et Michel Lancelot (Campus) qui ont annoncé leur passage au Golf Drouot sur leurs antennes respectives. Campus et le Pop Club sont les deux émissions favorites, d'ailleurs, des habitués du club. Les Free, eux, constituent à mon avis le meilleur orchestre vu au Golf depuis trois bonnes années. Philips avait délégué Roger Marouani qui s'occupe de leurs disques en France. Les Free, qui jouèrent également les 5, 6 et 7 avril au Golf, sont : Paul Rodgers (chanteur-compositeur), Paul Kosoff (guitariste rythmique), Andy Fraser (bassiste) et Simon Kirk (batteur). Le rythme vieux à 19 ans ; le plus jeune, 16 ans. Ils ont été remarqués, il y a déjà un an, dans les clubs londoniens. Andy Fraser, leur bassiste, avait précédemment joué avec John Mayall. Les trois-quarts de leur répertoire sont des morceaux de leurs compositions, le reste des classiques du blues. Comme de nombreux autres groupes anglais, ils ont l'intention de partir en tournée aux USA. 11 avril. Tremplin avec les Wandersings, les Vicomtes, les Mayflowers qui revenaient de Cannes et le Gracelof Light, vainqueurs qui furent particulièrement remarqués. 12 et 13 avril. Passage des Devotion qui, comme les Variations, doivent devoir des vedettes à part entière cet été, où l'on devrait revoir la mode des groupes comme en 1962-63. Enfin le Golf qui a dû de sortir régulièrement des vedettes compte beaucoup sur le succès de Séverine. Séverine, qui est produite par George Aber, paro-



lier d'Hallyday, avait participé à l'enregistrement du 33 t « Golf Drouot Spécial », sorti l'an dernier chez Fontana. — JACQUES BARSAMIAN.



omega plus variations devotions alan jack
freak out on power equipment
GOLF DROUOT
PARIS APRIL 17th

FRANCE

[illegible][illegible]

GRANDE-BRETAGNE


[illegible][illegible]

over 4 Light my
on before I

[illegible]

**ACTUELLEMENT
POUR LEUR SH
AU PALAIS DES**

JOHNNY H



IMPORT
INS
24, rue
88, bou

Stand
GOLDEN SO

ALLYDAY et AP

util
con
Les
l'ex
sat

Ric
FR
CL
DU
Ziz
RE
MI
Mi
Le

STITUT D'ÉLECTRO-SON
Turgot, PARIS-9^e - Tél. : 526-77
levard de la Libération, MARS

PHRODITÉS CHIL

sent leur sonorisation STANDEL
me pour tous leurs galas
plus grandes vedettes ont ch
traordinaire matériel de son
on.



The logo for Standel Golden Sound is enclosed in a rectangular border. The word "Standel" is written in a large, elegant, cursive script. Below it, the words "GOLDEN SOUND" are written in a bold, sans-serif, all-caps font. A stylized lyre icon is positioned between "GOLDEN" and "SOUND".

hard ANTHONY - Hugues
AY - Frank ALAMO - Ju
ERC - Joe DASSIN - Jacq
TRONC - Claude FRANÇO
i JEANMAIRE - Marie LA
T - Herbert LEONARD - E
TCHELL - Paul MAURIA
chel POLNAREFF.

s Frogeaters - Vigon.

LA FRANCE :
ONIQUE MUSICA

-56
EILLE-IV - Tél. : (91) 47-78-81



D
DEL
bisi
ori-
[]
AU-
lien
ues
S -
FO-
ddy
T -
LE

1

18

from U.S.A.



led zeppelin

30 cm stéréo ATLANTIC 8216



albert king

30 cm stéréo ATLANTIC 8213



cartoons

30 cm stéréo ATLANTIC 8219



the rascals

30 cm stéréo ATLANTIC 8169

distribution Barclay

made in france



Mary Wells
Roy Lee Johnson
Robby Lee
The Loveables
Moe Koffman
Jay Dee Bryant
Grover Mitchell

The Valentinos
Mary Wells
Jay Dee Bryant
Jimmy Eick
Alice Clark
Grover Mitchell
Mary Wells

formidable rythm & blues volume 8

33 T 30 cm "super poche" JUBILEE mono + stéréo G.U. 920069



rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Eddy Mitchell	1		Jean-Pierre Leloir
Johnny Hallyday	5		Jean-Pierre Leloir
R & F Actualités	7 à 14, 73		
Hugues Aufray	7	Jean-Noël Coghe	Claude Léonard
Moustaki	9	Philippe Paringaux	Polydor
Les Variations	10	Jacques Barsamian	Tony Frank
Pop potins	11	François Jouffa	X
David Alexandre Winter	12	Pierre Cressant	Riviera
Severine	12	Pierre Chatenier	X
Liliane Saint Pierre	13	Pierre Chatenier	
Golf Drouot	13	Jacques Barsamian	Jean-Louis Rancurel
Télégrammes	14	Jacques Barsamian	
F.-R. David	73	Kurt Mohr	X
Courrier	19		
Beatles	23	François Jouffa	P.I.P.
Hit-Parade	25		
Hair	26	F.-R. Cristiani	Gilbert Nencioli
Monterey pop	31	Philippe Kœchlin	X
Leloir aux U.S.A.	33	Jean-Pierre Leloir	Jean-Pierre Leloir
Un mois pop	38	Paringaux, Barsamian, Chatenier, Cristiani	Jean-Pierre Leloir p. 49: Scoarnec (studio Leloir)
Judy Collins	53	Jacques Vassal	Elektra
Festival de Royan	57	Françoise Séloron	Massal
Disques hors étoiles	61, 63, 65, 73 à 77		
Disques du mois	67		

Janis Joplin (page 38)



Monterey pop (page 31)



John et Yoko (page 23)



Éditions du Kiosque: Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél.: 874-44-82 et 71-37.

Parus mensuelle. Numéro 28, mai 1969.

Abonnements: France et zone franc, 1 an (11 numéros): 30 F.

Étranger, 1 an: 35 F français. Voir bulletin d'abonnement page 78.

Éditions du Kiosque: C.C.P. Paris 1964-22.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Comité de Direction: Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot.

Service Photo: Jean-Pierre Leloir.


Directeur: Robert Baudalet. Rédacteur en Chef: Philippe Kœchlin.

Secrétaire Général: Jean Tronchot.

Secrétaire de rédaction: Philippe Paringaux. Publicité: Rachel Belma.

Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Editions du Kiosque 1969.

CLAUDE NOUGARO



«Après, son ONE MAN SHOW éblouissant le public de l'OLYMPIA, enthousiaste, a partagé l'avis de Philippe Farinoux.»

CLAUDE NOUGARO porte-moi
CLAUDE NOUGARO je crois
CLAUDE NOUGARO une petite fille
CLAUDE NOUGARO cécile ma fille
CLAUDE NOUGARO je crois
CLAUDE NOUGARO cécile ma fille

3330
 CLAUDE NOUGARO

« UNE PETITE FILLE »
 Une petite fille - Les don Juan - L'église - Du (allez-y les bergères) - La chanson - Le rouge et le noir - Le jazz et la java - La cinéma - Le paradis - Tout feu tout femme - Ma fleur - Les mines du charbon

« CÉCILE MA FILLE »
 Cécile ma fille - Docteur «Fever» - Chanson pour Marilyn - Blanche-Neige - Le marche arrière - Gratte-moi la tête - Je suis sous - Il y avait une ville - Les p'tits bruns et les grands blonds - Mon assassin - Sensuel - Regarde-moi

« JE CROIS »
 Je crois - Côte d'azur - Schplouach ! - Les mains d'une femme dans la farine - Sing sing simp - Armstrong - Biscoville - L'amour sorcier - Tu dormiras longtemps - Demain je chanterai - Toutes les filles m'ont suivi - Une bouteille à la mer

« PARIS-MAI »
 Paris-Mai - La pluie fait des claquettes - La mutation - Annie couche-toi là - Quatre boules de cuir - La maîtresse - O Toulouse - Petit taureau - Saint-Thomas - Berceuse à pépé - Les craquantes - Chanson pour le maçon

et *New Series avec*
 CLAUDE NOUGARO
 ALBUM en 2 DISQUES n°844 869/70

DEUX NOUVEAUX TITRES
 "HOMME" - "WESTERN"
 431. n° 370 019

PHILIPS

COURRIER DES LECTEURS

CHER ROCK & FOLK. JE T'ÉCRIS DE TRÈS LOIN pour te féliciter. Jamais un journal ne m'avait tant plu sur le plan professionnel, puisque je suis musicien de la génération pop. Pour nous, savoir ce qui se fait ou se passe en France, Angleterre, USA, etc... est assez important, autant sur le plan chansons que sur le plan « electronic ». Et comme revue, chapeau à toute l'équipe, on a de quoi s'instruire. Bravo pour l'article consacré à Johnny, où il met tous les chanteurs de France au pied du mur ; moi aussi, je suis entièrement de son avis et cela fait plaisir de discuter avec des gens célèbres. On lit d'ailleurs sur la tête de beaucoup de chanteurs français la jalousie et surtout l'hypocrisie. Un ami.
 Ange Hoareau,
 Chaudron n° 842 (M),
 St Clotilde,
 Ile de la Réunion 97-4.

J'AI ÉTÉ VOIR ET ENTENDRE VIGON, dans un club de jeunes où il passait pour les fêtes de Pâques. Ce qu'il fait m'a enthousiasmé, il chante très bien, il a du rythme, du soul et la classe d'une grande vedette. Vigon est de ceux dont on ne parle pas assez et qui pourtant le méritent. Dans l'article de votre dernier numéro consacré au rhythm n'blues, vous parlez des chanteurs qui ne font rien de commercial, je crois que le rhythm'n'blues est ce qu'il est et qu'il reprend du poil de la bête. Si vous pouviez parler de Vigon, vous seriez formidables.
 Claude Ferant,
 15, avenue Raymond-Poincaré,
 21 - Dijon.

ÉTANT À L'HEURE DE LA CONTESTATION, je conteste donc. Et c'est votre référendum. En effet, je le trouve mal fait. Mettre des noms de chanteurs ou titres à la suite les uns des autres ne signifie rien. Pour faire un grand référendum, vous devriez poser plusieurs questions auxquelles nous ne pourrions donner qu'une seule et unique réponse par catégorie. Par exemple lorsqu'un de vos lecteurs se trouvera en face de la question : « Quel est le meilleur groupe ? » Si ce dernier aime les Beatles, les Stones et les Cream, il sera obligé de choisir un seul et unique groupe, celui qui à son avis a fourni les meilleurs enregistrements. Ceci n'est pas une nouveauté car tous les grands polls anglais (ex : le New Musical Express) agissent de la même façon. Je le vois ainsi : Meilleur groupe. Meilleur chanteur. Meilleure chanteuse. Meilleur chanteur français. Meilleure chanteuse française. Révélation 70. Meilleur album. Meilleure chanson. Je tiens beaucoup à cette révélation de

l'année. Quelle fierté d'avoir choisi un garçon (ou fille, ou groupe) qui se révélerait un des meilleurs dans les années à venir. C'est pour moi le référendum idéal. Qu'en pensez-vous ? J'aimerais bien connaître l'avis des autres lecteurs du journal ? Vous aussi peut-être ? Pouvez-vous publier ma lettre ? Musicalement vôtre.
 Marie-Odile Satre,
 3, Avenue Jules-Ravat,
 38 - Voiron-Isère.
 P.S. Chapeau pour Lancelot dans votre dernier numéro. J'espère en trouver des autres de cette qualité avec les prochaines émissions que fera Michel. Au début mai, il y a le grand concert annuel de New Musical Express à Londres. J'espère bien trouver un grand article sur cet événement dans un de vos prochains numéros. Merci à vous.

J'AIMERAIS REMERCIER CEUX QUI ONT CONTRIBUÉ À LA PREMIÈRE PLACE DES STONES. Non que les Stones soient mon groupe préféré (je vais me faire des ennemis en aimant mieux les Bee-Gees) mais je pense qu'il était bon de remettre un peu les Beatles à leur véritable place (cette fois, je vais me faire massacrer). Les Beatles sont un merveilleux groupe parmi d'autres, à mon avis. Et sans vouloir m'en prendre à « la race suisse », je tiens tout de même à défendre les Français. Je suis prête à reconnaître que beaucoup de Français sont bornés, mais qui sait si les chers compatriotes du « Suisse » qui vous a écrit n'ont pas voté pour les Stones. Moi je trouve au contraire étonnant que les Français aient consenti à changer de « meilleur groupe » (je me suis fait maudire pendant deux ans en leur préférant certains groupes comme les Doors ou autres...). Mes amitiés à l'équipe ainsi qu'à ce charmant Suisse (hélas anonyme).
 Mlle Brigitte Daroudier,
 2, square Pasteur,
 93 - Noisy-le-Sec.
 P.S. J'aimerais que ma lettre paraisse. Merci.

JE PROFITE DE MA LETTRE POUR VOUS PARLER DE TROIS INJUSTICES QUI ME TIENNENT EN CE MOMENT. La première est celle qui concerne les orchestres de province dont le problème a été exposé dans le dernier Rock & Folk par un lecteur de la Côte d'Azur. Les orchestres de pop-musique deviennent de plus en plus nombreux en France et surtout en province et beaucoup d'entre eux ne méritent pas les conditions dans lesquelles ils sont obligés de jouer la musique qui leur plaît. Bien sûr, quelques-uns arrivent à se faire connaître mais beaucoup d'autres qui ne manquent pas de qualités auraient

LA GRANDE MARQUE INTERNATIONALE

Höfner

GUITARES ÉLECTRIQUES
 GUITARES WESTERN
 GUITARES JAZZ

Des modèles incomparables
 Des prix imbattables



Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e
 Tél. : 606-68-06

CATALOGUE ET DÉPOSITAIRES
 SUR DEMANDE

from U.S.A



buddy guy / left my blues in san francisco

33 t. 30 cm médium g.u. chess 1527

howlin' wolf

33 t. 30 cm médium g.u. codet conception 319

iron butterfly / ball

33 t. 30 cm médium g.u. atco 33 260

vanilla fudge / near the beginning

33 t. 30 cm médium g.u. atco 33 278

dr. john / babylon

33 t. 30 cm médium g.u. atco 33 270

made in france



booker t. & the mg's

time is right
johnny, i love you
45 ts stax 169 046

booker t. & the mg's

bande originale du film up tight

33 t. 30 cm stax 69 015

distribution c.e.d.

certainement besoin d'un petit coup de pouce : on pourrait peut être multiplier les tremplins comme ceux effectués au Golf Drouot et les transporter en province. Je suis content de voir que vous commencez à étudier la question et je suis sûr que nous trouverons une solution à ce problème, merci pour eux. Autre problème évoqué dans le dernier R & F par monsieur Kurt Mohr ; autre injustice, celle du déclin du rhythm n'blues noir américain. En France, de nombreux chanteurs de groupe ont changé volontairement leur style et se sont déguisés en Hendrix et Clapton, ce qui n'est déjà pas à la portée de tout le monde. Pour ma part je le regrette, surtout que Redding nous avait donné une nouvelle voie à suivre avec « The dock of the bay » qui représentait de nouvelles possibilités dans la soul-music. De toute façon, croyez-moi, tant qu'il existera des gens comme James Brown et Junior Walker, nous ne sommes pas prêts de voir les pistes de danse désertes, le R & B est devenu un besoin et ce n'est pas demain qu'on le verra s'éteindre.

3^e injustice, celle qui me tient le plus à cœur, injustice qui n'en sera certainement plus une après le 27 avril, date à laquelle Claude Nougaro aura terminé son passage à l'Olympia. Une nouvelle fois je tiens à vous remercier pour les efforts que vous faites (2 articles dans le dernier R & F) pour faire ressortir auprès du jeune public français les talents de cet artiste trop mal apprécié qu'est Claude Nougaro. 9^e dans le référendum des chanteurs français, c'est bien mais ce n'est pas, je pense, encore sa place. Claude sur scène, croyez-moi cela vaut le déplacement, c'est une boule de canon qui vous éclate en pleine figure, c'est la poésie, c'est la vérité : « Paris Mai », « La pluie » c'est merveilleux. Je suis sûr que beaucoup de lecteurs de R & F auront pensé à aller voir celui qui, avec Gainsbourg, représente un grand morceau de la chanson française. Amitiés à vous tous et merci encore. Bernard Tournour, 93, rue François-Arago, 93 - Montreuil.

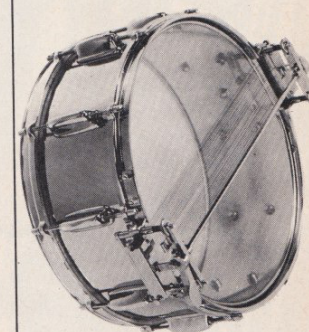
J'AI BEAUCOUP APPRÉCIÉ LES PRÉCÉDENTS ARTICLES (de véritables petites études) de **Philippe PARINGAUX** ; son reportage sur Canned Heat était très vivant, sa mise au point sur les Stones solide, constructive et judicieuse, l'analyse de Burdon fine et nuancée et l'inventaire du british blues bourré de remarques pertinentes, ses critiques de L. P's toujours faites en profondeur (Big Brother ; Hendrix ; Blood, Sweat and Tears), Bref j'ai aimé la sobriété de son style, sa culture pop et les quelques notions de psychologie dont il fait preuve. Tout cela, je l'ai

retrouvé dans son article « Instrumentistes pop : les guitaristes » qui figure au sommaire du dernier Rock & Folk (le meilleur depuis celui de novembre 1968). Tout est exposé très clairement, ce qui était difficile à faire vue l'étendue du sujet. Merci donc, M. Paringaux, d'avoir placé Jeff Beck aussi haut que Clapton. Merci également d'avoir parlé de Johnny Winter, le « huitième » ; je préciserai que Winter, alors qu'il n'était âgé que de seize ans, fut cité par M. Bloomfield comme le meilleur guitariste qu'il lui ait été donné d'entendre. Il en a aujourd'hui 23, et a été contacté récemment pour monter un show avec Janis Joplin. Signe particulier : il est albinos. Bravo donc M. Paringaux ; mais, cependant, vous avez fait deux graves omissions dans votre énumération des meilleurs solistes mondiaux : Jorma Kaukonen, du Jefferson Airplane, et Kim Simmonds, du Savoy Brown ; il n'est besoin que d'écouter « Spare Chaynce » par le premier et « Mr Downchild » pour le second pour s'en convaincre. J'aimerais trouver dans le prochain numéro le même travail sur les drummers pop, et quelque chose sur le country blues anglais (T.S. Mc Phee, Andy Fernbach, et Dave Kelly). Je terminerai en demandant aux lecteurs de Rock & Folk de m'envoyer le maximum de documents, articles, photos, etc... dans toutes les langues pour mon encyclopédie de Pop-Music (prendre ce terme au sens large, c'est-à-dire époque 1955 à nos jours, toutes formes musicales) sur laquelle je travaille depuis maintenant six mois. Adressez vos envois à : Yves Adrien, 20, rue du Parc-Blanc, 78 - Verneuil-sur-Seine.

MAIS QU'ONT DONC TOUS CES GRINCHEUX DE LECTEURS ? Pas satisfaits des premières places des Rolling Stones? La grande excuse : sûrs de leur force. Elle ne devait pas être si puissante que ça, à ce que je vois. Et vous, les préposés au courrier, pourquoi ne publier que des lettres pro-Beatles et, c'est le maximum, une lettre anonyme d'insultes? Que cet hypocrite correspondant sache que ce ne sont pas seulement les Français qui ont voté pour les Stones, mais aussi les Belges, les Luxembourgeois et les Suisses (dont moi-même), etc...

Vous voyez que le bon goût, parce que moins commercial (comparez « Street fightin man » à « Hey Jude ») l'a emporté. Une remarque : vos catégories de classements sont à revoir un peu, car Eric Burdon en tant que soliste est classé 3^e, premier Blanc, et rien n'a été souligné dans ce sens. Ivan Delay, Champ-Rard 42, 1012 Lausanne, Suisse.

BATTEURS,
VENEZ ESSAYER
LA FANTASTIQUE
CAISSE CLAIRE



SUPERSONIC

En exclusivité à Paris :

MUSIC CENTER

50, rue de Douai, PARIS-9^e

TRI. : 78-79



BEATLES ENCORE !

S'il n'en reste qu'un

Paul McCartney, le seul Beatle célibataire, ne l'est plus. Paul a épousé très bourgeoisement une américaine de 27 ans (Paul a aussi 27 ans), Linda Eastman (qui n'est pas, contrairement aux rumeurs répandues par les jaloux, la riche héritière de Eastman-Kodak).

Devant le Marylebone Register Office de Londres, des petites fans pleuraient : « You love us, Paul ». Deux cents photographes étaient là pour graver en images les déceptions. Quant aux policiers, ils se rappelaient, avec nostalgie, la belle époque (Beatlemania) où, en de telles circonstances, ils auraient perdu casques et pantalons.

Le témoin de Paul, son frère Mike MacGear (du groupe The Scaffold) est arrivé à quatre pattes, avec cinquante cinq minutes de retard. Ce fut la seule originalité de ce mercredi 12 mars.

Le père de Paul, grippé, s'était décommandé. Jane Asher, vieille fiancée de Paul devant l'Éternel, n'était pas invitée. On a bu du champagne (burp !). On a posé pour une photo de famille. La fille de Linda, Heather (6 ans) était ravie : « Elle avait trois poupées, sept chats, deux chiens, a dit Paul, maintenant elle a deux papas ». (Linda est divorcée depuis quatre ans d'un géologue américain, Melville See). Petit détail : la bague de la mariée n'a coûté que 155 francs à Paul. Les époux se sont ensuite fait bénir à l'église de Saint-John's Wood par le Révérend Noël Perry-Gore. Et c'est portée dans les bras de son mari (comme dans les vieux livres) que Linda a franchi le seuil de son foyer (payé 40 mille livres sterling). Il n'y aura pas tout de suite de lune de miel : Paul, le soir même, avait un enregistrement à superviser.

La paix des cheveux au lit
Huit jours plus tard (le 20 mars), John Lennon convoitait avec l'artiste japonaise Yoko Ono. C'est le second mariage de John (28 ans) et le troisième de Yoko (34 ans). John avait rencontré sa femme alors qu'elle réalisait son film composé de 365 images de postérieurs de personnes des deux sexes. C'est en Inde, dans la retraite du gourou Maharishi Mahesh yogi, que

leur liaison a vraiment commencé, entre deux petites méditations transcendentes. En novembre dernier, John et sa femme Cynthia ont divorcé. John s'est ensuite définitivement laissé conduire par le délire de Yoko et a suivi ses phantasmes artistiques. Il y a six mois, il avait monté avec elle une exposition comprenant les pièces suivantes : 365 ballons de baudruche blanche, 50 tirelignes aux étiquettes de diverses œuvres de bien-faisance, un chapeau de John avec une pancarte : « Merci pour l'artiste », et une peinture du même John en forme de panneau rond, avec le texte : « Vous y êtes ». Le couple avait alors provoqué plusieurs scandales en posant complètement nu pour la couverture d'une revue satirique et pour la pochette de leur disque « Two Virgins ».

Yoko Ono, qui était mariée de son côté à un metteur en scène américain, avait perdu en novembre dernier l'enfant qu'elle attendait de John. Ils se sont donc mariés à Gibraltar. « Nous avons choisi Gibraltar parce que c'est tranquille, britannique et amical », a dit John. « Le mariage, c'est aussi démodé que de mettre des vieux habits, mais c'est une nouvelle vie, différente, que nous entamons », a dit Yoko. Ils avaient des tennis aux pieds et John portait un manteau de cheveux humains (les cheveux d'une brune). Il n'y avait pas de fans en pleurs à la sortie de la mairie. Trois vieilles dames, qui avaient reconnu le couple, sont allées porter la nouvelle dans un collège de filles, mais lorsque les élèves ont pu sortir, les nouveaux mariés étaient déjà dans l'avion.

A Paris, ils ont passé leur lune de miel (quatre jours) dans le plus strict incognito. Ils ont fait du shopping et visité les Puces. C'est à Amsterdam qu'ils ont décidé de rester sept jours au lit « pour protester contre la violence ». Yoko en chemise de nuit blanche de grand-mère et John en pyjama bleu rayé, ont déclaré : « Nous voulons que toute la Hollande défile avec amour dans notre chambre. Nous voulons communiquer des vibrations à Amsterdam. Nous espérons aussi faire un bébé. Nous sommes ravis d'être considérés comme un duo de monstres

(freaks) tant que nous serons heureux et que nous pourrions rendre les autres heureux. » Deux pancartes derrière leur lit annoncent les titres de ce « special happening », de ce « lie-in » : « Bed Peace » et « Hair Peace ». Pendant une semaine entière, ils sont restés couchés, ne se levant du lit que pour laisser la bonne portugaise (Maria) changer les draps de la chambre 902 du Hilton. Les quotidiens anglais ont tous demandé ironiquement comment John pouvait bien passer une semaine dans un appartement à 20 livres la journée, alors qu'il est interdit de sortir de Grande-Bretagne plus de 50 livres depuis la dévaluation de la monnaie anglaise. A cette attaque, John a parlé de ses droits d'auteur à travers le monde et il a révélé qu'il était complètement fauché : « A la banque, je ne possède que 50.000 livres. L'année a été très onéreuse ».

Ils ont terminé leur exhibition d'oreillers en disant : « Nous sommes assez fatigués ». A Vienne, ils ont assisté enfin à la première de leur film « Rape » (viol). D'après la critique, c'est brillant.

La surprise-partie du Yard
Et Georges Harrison ? Pendant ce temps, il comparaisait devant les juges. Dans sa villa « Kinfaus », à Esher, la police a trouvé 570 graines de cannabis (marijuana). « C'était cette nuit-là une véritable surprise-partie chez moi, raconte George. Les détectives

ont bu du café dans le salon, ont regardé la télé avec ma femme Patti. D'autres policiers écoutaient des disques dans les chambres. Quand je suis arrivé ils ont commencé à chercher avec les chiens. Ils ont trouvé la drogue dans deux petites boîtes et des traces dans une pipe ». Le 31 mars, à la cour de Walton-on-Thames, leur avocat a plaidé coupable en affirmant que « les faits ne prouvent pas que la villa est un lieu de corruption et de débauche ». Les Harrison ont été condamnés à 250 livres d'amende chacun.

Commentaire de George : « La Grande-Bretagne n'aime pas les Beatles. C'est une caractéristique de ce pays de créer des vedettes comme nous et ensuite de s'en sentir encombré. J'espère seulement que la police laissera maintenant les Beatles tranquilles ». (John Lennon a été condamné à 150 livres d'amende pour la même raison, l'an passé).

Nous durerons longtemps
Et Ringo ? Toutes ces histoires de mariages, de happening au lit, de tribunaux, le font bien rire et le laissent froid. A lui, il n'arrive jamais rien. « En dépit de bien des ragots, a-t-il commenté, nous sommes plus que jamais les gens les plus populaires du monde. Je ne dis pas que nous durerons éternité, mais nous durerons longtemps. A moins qu'on ne nous abatte ou qu'il nous arrive quelque chose du même genre. » FRANÇOIS JOUFFA.

YOKO ONO ET JOHN LENNON AUX PUCES.





TELEPHONE :
874-55-85
874-60-89

VICTOR FLORE

Équipement musical professionnel

11 bis, RUE PIGALLE, PARIS-9^e

2

VEDETTES

COMME TOUS LES MODÈLES



DISPONIBLES IMMÉDIATEMENT

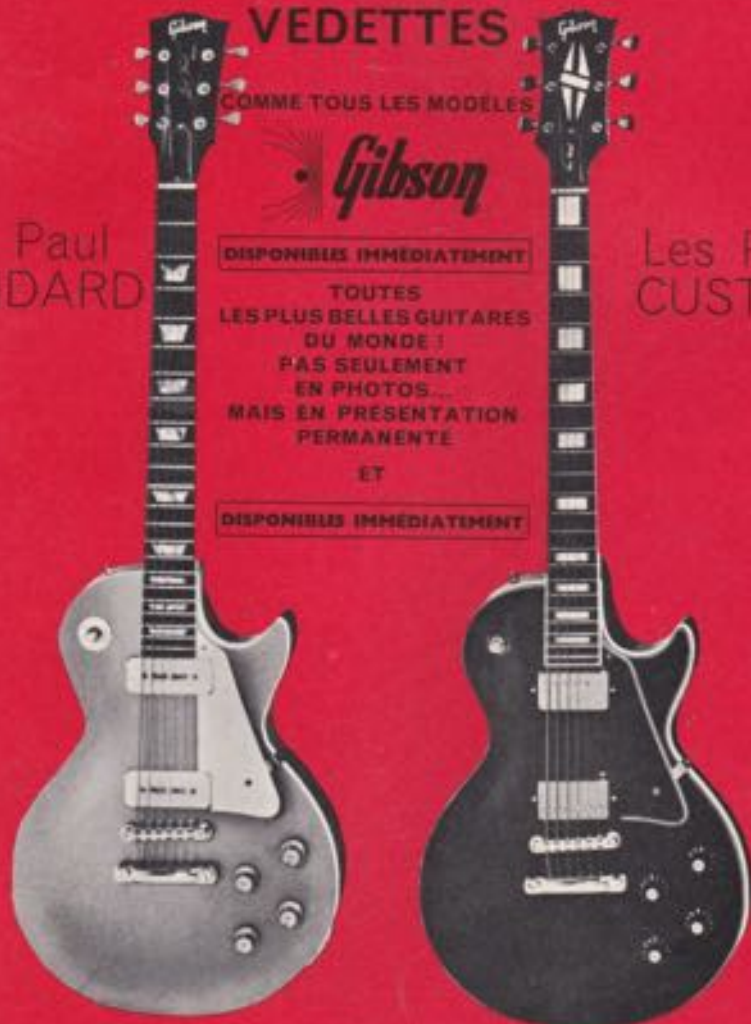
TOUTES
LES PLUS BELLES GUITARES
DU MONDE !
PAS SEULEMENT
EN PHOTOS...
MAIS EN PRÉSENTATION
PERMANENTE

ET

DISPONIBLES IMMÉDIATEMENT

Les Paul
STANDARD

Les Paul
CUSTOM



CRÉDIT — REPRISES — OCCASIONS



MÉTRO :
TRINITÉ
OU PIGALLE

HIT PARADES AMERICAIN ET ANGLAIS

Grâce à l'obligeance de « Melody Maker » en Angleterre et du « Cashbox » en Amérique, nous sommes en mesure de publier tous les mois les hit-parades des ventes de disques 45 t et 30 cm en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Notre tableau comprend les dix meilleures ventes dans chaque catégorie, arrêtées à la mi-avril. Sur la liste « Cashbox », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux qui sont entourés signalant les disques dont les ventes grimpent fort ; les chiffres en maigre indiquent les positions des disques les semaines précédentes. Sur la liste « Melody Maker », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux en maigre leur classement la semaine précédente. Bien entendu, les références indiquées concernent les éditions américaines et anglaises.



Melody Maker

45
t

- 1 **AQUARIUS/LET THE SUNSHINE IN MEDLEY** 4/5
5th Dimension-Soul City 772 1 2
- 2 **DIZZY** 2 3
Tommy Roe-ABC 11164
- 3 **YOU'VE MADE ME SO VERY HAPPY** 5 9
Blood, Sweat & Tears-Columbia 44776
- 4 **GALVESTON** 4 7
Glen Campbell-Capitol 2428
- 5 **IT'S YOUR THING** 7 28
Isley Brothers-T Neck 901
- 6 **TIME OF THE SEASON** 3 1
Zombies-Date 1628
- 7 **HAIR** 23 57
Cowbills-MGM 14026
- 8 **ROCK ME** 10 11
Steppenwolf-Dunhill 4182
- 9 **ONLY THE STRONG SURVIVE** 11 14
Jerry Butler-Mercury 72898
- 10 **TWENTY FIVE MILES** 13 25
Edwin Starr-Gordy 7083

30
cm

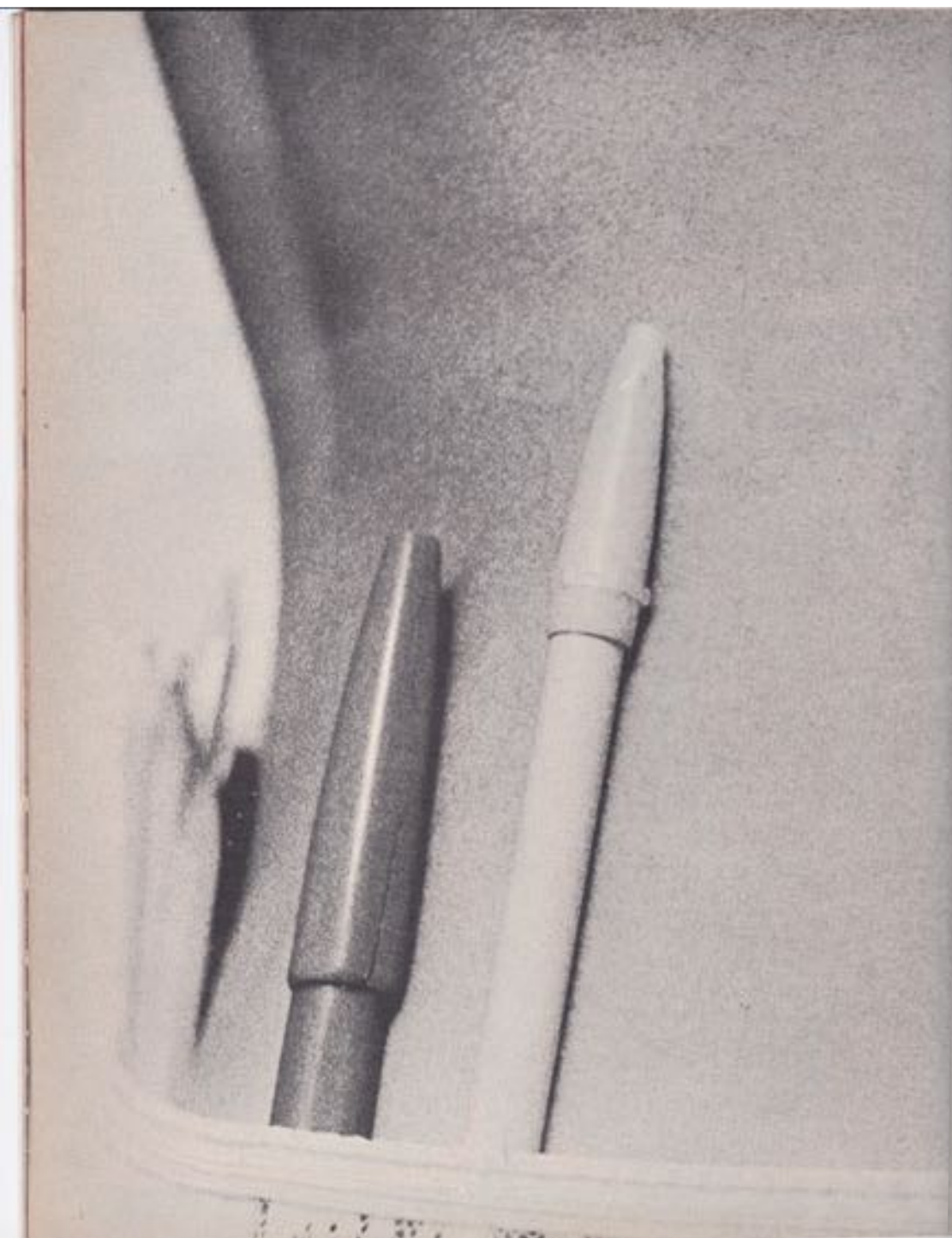
- 1 **HAIR** 1
Original Cast (RCA Victor LSO 1150)
- 2 **BLOOD, SWEAT & TEARS** 2
(Columbia CS 9720)
- 3 **BALL** 3
Iron Butterfly (Atco 280)
- 4 **SWITCHED ON BACH** 8
Walter Carlos-Benjamin Folkman (Columbia MS 7194)
- 5 **HELP YOURSELF** 6
Tom Jones (Parrott PAS 71025)
- 6 **DONOVAN'S GREATEST HITS** 9
(Epic BKN 26439)
- 7 **WICHITA LINEMAN** 4
Glen Campbell (Capitol ST 103)
- 8 **CLOUD NINE** 16
Temptations (Gordy GLPS 939)
- 9 **THE ASSOCIATION'S GREATEST HITS** 5
(Warner Bros./7 Arts WS 1767)
- 10 **BAYOU COUNTRY** 10
Creedence Clearwater Revival (Fantasy 8387)

45
t

- 1 (1) **I HEARD IT THROUGH THE GRAPEVINE** Marvin Gaye, Tamla Motown
- 2 (2) **GENTLE ON MY MIND** Dean Martin, Reprise
- 3 (3) **SORRY SUZANNE** Hollies, Parlophone
- 4 (8) **BOOM BANG A BANG** Lulu, Columbia
- 5 (10) **IN THE BAD OLD DAYS** Foundations, Pye
- 6 (7) **GAMES PEOPLE PLAY** Joe South, Capitol
- 7 (18) **ISRAELITES** Desmond Dekker, Pyramid
- 8 (5) **MONSIEUR DUPONT** Sandie Shaw, Pye
- 9 (11) **GET READY** Temptations, Tamla Motown
- 10 (4) **WHERE DO YOU GO TO** Peter Sarstedt, United Artists

30
cm

- 1 (11) **GOODBYE** Cream (Polydor)
- 2 (2) **BEST OF THE SEEKERS** Seekers (Columbia)
- 3 (5) **DIANA ROSS AND THE SUPREMES JOIN THE TEMPTATIONS** Diana Ross and the Supremes/Temptations (Tamla Motown)
- 4 (3) **ENGELBERT** Engelbert Humperdinck (Decca)
- 5 (7) **SOUND OF MUSIC** Soundtrack (RCA)
- 6 (8) **ROCK MACHINE I LOVE YOU** Various Artists (CBS)
- 7 (4) **PETER SARSTEDT** Peter Sarstedt (United Artists)
- 8 (11) **HAIR** London Cast (Polydor)
- 9 (6) **POSTCARD** Mary Hopkin (Apple)
- 10 (14) **OLIVER** Soundtrack (RCA)



Hallyday, Gilles Dreu, Stone, D.-A. Winter, Herbert Léonard, Eric Charden, Chantal Goya, Nino Ferrer ? Non. Serge Gainsbourg. Boris Bergman (l'heureux parolier de « Rain and tears ») ? Non plus. Tous ces gens-là n'ont et n'auront jamais rien à voir avec « Hair ». Malgré les divagations quotidiennes de la presse française depuis deux mois — abusée ou non par un service de presse fort compétent —, la célèbre comédie musicale américaine sera montée en France le 31 mai sans noms et sans vedettes. Un seul talent connu : celui de Jacques Lanzmann, romancier et auteur des chansons de Dutronc, qui fait effectivement — et lui seul — l'adaptation française des textes et des chansons. C'est que depuis sa création, et même avant, « Hair » n'est pas à notre échelle. C'est un spectacle américain des années 70, peut-être la manifestation la plus importante de la scène U.S. depuis dix ans. Depuis « West Side Story ». Ce spectacle-symbole vaut qu'on s'y attarde, qu'on en écrive l'histoire et que, si possible, on en cherche le sens. Tout simplement parce que dans un mois, au théâtre de la Porte Saint-Martin, un Américain va présenter un spectacle américain, joué et financé par des Français.

Central Park, 1965. A l'abri des chênes centenaires, foulant le gazon vert et touffu, deux mille jeunes gens manifestent et défilent avec des banderoles : « Paix au Vietnam », « Paix aux U.S.A. », « Faites l'amour, pas la guerre ». Certains ont allumé une sorte de bûcher avec des pancartes et des branches d'arbre. L'un après l'autre, mille cinq cents jeunes objecteurs de conscience américains jettent leur feuille de route et leurs papiers militaires dans le feu. A l'arrivée de la police, ils se déshabillent complètement, dans le dessein évident de ne pas être pris au collet, et aussi pour prouver qu'ils sont inoffensifs, que la nudité c'est la pureté, le paradis retrouvé. « Hair » est né.

Deux vieux hippies, deux acteurs américains peu connus, Jame Rado et Jerome Ragni, ont assisté à la scène. Ils écrivent une manière de satire naïve, licencieuse et tendre de tous les préjugés, de tous les conformismes bourgeois, de toutes les maladies de l'Amérique. Un certain Galt MacDermot fait une musique qui a assimilé à peu près toutes les tendances modernes — Nashville, Liverpool, l'Inde, la pop-music — pour atteindre un son assez original. Le spectacle, baptisé « Hair » est monté confidentiellement dans un minuscule théâtre de l'off-off Broadway, au fin fond du Village, à New York. Le bide. Total.

UN MILLIARDAIRE HIPPIE

Arrivent Michael Butler et Bertrand

Castelli. Butler est un curieux personnage. Grand financier, candidat aux élections dans le Middle West, émissaire officieux de Kennedy au Moyen-Orient, milliardaire, etc... Il découvre un jour que les fleurs existent, que le mot « love » n'est pas dépourvu de sens et qu'on peut risquer son statut social en refusant d'aller se battre au Vietnam. Bref, il a la révélation du mouvement hippie. Le lendemain, il se laisse pousser les cheveux, la moustache. S'affuble de vestes de Peaux-Rouges, de toges indiennes et de vieux uniformes de l'armée britannique. Coupe les ponts qui le liaient à ses compagnies, à ses sociétés. Et se met à vivre autrement, pour d'autres motifs, poussé par d'autres motivations. Inquiet. Mais — nous sommes aux États-Unis — il garde toute sa fortune, et reste millionnaire. Efficace. Bertrand Castelli ne l'est pas moins, mais c'est un rêveur. D'origine corse, né à Salon-de-Provence, il vit aux U.S.A. depuis 1955. Il est un peu connu ici pour avoir, il y a fort longtemps, passé six mois en liberté dans un asile de fous de Logest, près de Limoges, afin d'y écrire un ballet, « Les Algues », dont Janine Charrat devait faire la chorégraphie. C'est d'ailleurs lors du tournage de ce ballet pour la télévision, quelques années plus tard, qu'elle sera très gravement brûlée et obligée de cesser la danse jusqu'à l'année dernière. Après un autre ballet, « Feu rouge, feu vert », écrit pour le Marquis de Cuevas, Castelli part aux États-Unis. Il écrit des scénarios (l'un d'eux servira pour un film de Marilyn Monroe), des séries T.V. pour Hitchcock et une pièce qui est devenue un classique aux U.S.A., « Le Parapluie ». En 1966, il devient directeur artistique des Harkness Ballets. Des débuts difficiles, pas toujours roses, mais qui lui permettent d'assimiler parfaitement le « métier » américain. Sa curiosité et l'argent de Butler font de lui, depuis l'année dernière, le producteur de « Hair » pour le monde entier.

D'abord il trouve un directeur musical, un metteur en scène (Tom O'Horgan), un décorateur, un éclairagiste. Avec les trois auteurs, il refond totalement « Hair ». Le transporte off-Broadway, au Cheetham, puis à Broadway même, au Biltmore theatre. Enfin, il l'exporte dans le monde entier.

UN COMBLE POUR LES ACTEURS DE « HAIR » : ÊTRE TONDUS.

C'est un succès comparable, à notre échelle, à celui qu'aurait pu connaître le très beau spectacle français de Marc'O « Les Idoles » (avec Bulle Ogier et J.-P. Kalfon) s'il avait eu la moindre chance d'être joué aujourd'hui au Châtelet ou à l'Opéra Comique, à bureaux fermés. Mais, encore une fois, nous sommes aux

États-Unis et tout prend des proportions différentes. Non seulement Castelli gagne de l'argent pour la première fois, mais, en plus, il crée sept compagnies pour monter le show dans le monde entier, et sa maison de production est aujourd'hui l'une des plus grosses affaires de New York.

Première étape : Stockholm. Mais les Suédois ont pris la pièce avant sa transformation. Deuxième : Acapulco. Après huit jours de représentations, toute la troupe, comédiens, producteur, metteur en scène, a été jetée en prison. Avant leur expulsion du Mexique, certains acteurs ont même été tondus, ce qui est vexant quand on joue une pièce qui s'appelle « Hair ». Difficultés également avec la haute censure royale britannique qui n'a consenti à lever l'interdiction qu'après six semaines de réflexion. Aujourd'hui, tout est loué à Londres jusqu'au mois d'août. A Munich, où pour la première fois la pièce s'exportait vraiment (il y avait une traduction), le démarrage a été long : cinq mois pendant lesquels Castelli a perdu plus de 500 000 dollars. Maintenant, il n'y a pas un fauteuil libre avant le 1^{er} janvier 70. Los Angeles enfin, seule ville où le show ait été monté dans une salle immense, a d'emblée adopté « Hair ». En effet, partout ailleurs, les salles choisies par Castelli sont de vieux théâtres traditionnels. Ainsi à Paris, le théâtre de la porte Saint-Martin : « J'ai attendu un an pour avoir ce théâtre, dit-il, parce que, je ne voulais monter « Hair » dans aucun autre. C'est là que « Cyrano de Bergerac » a été créé, qui est une vraie comédie musicale dont l'influence s'est fait sentir sur toute une génération ». Bertrand Castelli croit-il que « Hair » puisse influencer toute une génération ?

PAS DE MESSAGE DANS « HAIR »

Ce spectacle, qui ne tolère pas de vedette, qui n'accepte pas le culte de la personnalité, est fondé sur un argument simple et — on l'a vu — quasi historique : un jeune hippie, recevant sa feuille de route pour le Vietnam, est retenu par ses amis. Leurs arguments : l'amour, la drogue, la non-violence, la pédérastie, l'accusation des gaz paralysants, etc... Pour Castelli, « c'est l'histoire d'un garçon qui, à la sortie de l'adolescence, a le choix entre continuer de rêver ou grandir, se couper les cheveux, « arriver ». Il se demande si la drogue ou l'homosexualité, c'est mal, et s'il ne faut vraiment aimer qu'une seule femme et lui faire des enfants. C'est l'histoire de la jeunesse d'aujourd'hui, de celle qui a les cheveux longs et qui dit : laissez-moi vivre comme j'en ai envie, dans cinq ans de toute façon, il faudra que j'entre dans le système comme tout le monde. C'est aussi une quête d'absolu, de

pureté, de paradis terrestre, de retour à Adam et Eve. C'est comme cela qu'il faut voir la scène de nudité. Pas sur le plan politique ou national en tout cas. Sur le plan émotionnel, oui. Mais à la fin, il n'y a pas de réponse. Il y a seulement des spectateurs qui, peut-être, vont se demander si cela valait vraiment le coup d'entrer dans le système ».

Au fond, il y a tout et rien dans « Hair ». Il y a d'un côté le Vietnam, la ségrégation, la pollution de l'air, le patriotisme éculé, la confrontation des jeunes face à la société des adultes. De l'autre, c'est le retour à la nature, aux fleurs, le bouddhisme zen, la drogue, le défoulement sexuel, les liaisons inter- raciales, le cinéma underground, le langage cru, bref les armes que fournit la jeunesse contre la société de consommation. Il y a dans « Hair » tout ce qui vient d'arriver aux États-Unis depuis cinq ans, tout ce qui les rend malades, tout ce qui a poussé Nixon à la victoire. Plus qu'un spectacle musical, c'est une sorte de panorama des U.S.A. d'aujourd'hui. Après le déchainement des années 50, celui de Vince Taylor, de James Dean, ou de « L'Équipée sauvage », on revient à la satire, à la parodie, à la beauté sans artifices ni stimulants. C'est l'après-L.S.D.

Les jeunes se sont assez amusés maintenant des modes et des artifices vestimentaires. La protestation des hippies était partie intégrante de la société de consommation. C'était, selon l'expression du sociologue Henri Lefebvre, « des ratés de la consommation ». Au lieu d'utiliser Che Guevara en tant que leader politique, ils l'utilisaient comme poster, digérant ainsi une doctrine, une révolution, pour en faire un bien de consommation.

COMMERCE OU CONTESTATION ?

Aujourd'hui, on a l'impression qu'ils ont changé d'ère, qu'ils sont dans celle de la réflexion et de l'action. Avec l'opposition à la guerre du Vietnam, à la ségrégation, avec la nouvelle gauche... Tout ce que l'Amérique compte de cinéma, de T.V., de théâtre ou de littérature, se sent de plus en plus attiré par ces mouvements et les exprime à travers le show-business. Jamais les dialogues n'ont été aussi verts, les situations aussi scabreuses, les sujets exploités aussi « adultes ». A défaut de l'éternelle « remise en question » fondamentale, c'est en tout cas l'exposé clair et net des maladies de l'Amérique, l'exhibition sans retenue des vices et des vertus des années 60. Ce défoulement laisse forcément des traces. « Hair » est un succès sans précédent. Le public vient le voir, vient découvrir ses propres enfants qu'il croyait ignorer, mépriser. Il en sort bouleversé, séduit, écumé ou furieux, mais, par-dessus

tout : informé. Les ondes de choc de « Hair » ne s'estomperont pas si vite qu'on le croit.

Bien sûr, il y aura toujours des gens pour nous rappeler — et ils auront raison — que l'Amérique est le pays des ambiguïtés. Le pays dans lequel les savants qui travaillent sur le thème de l'Escalade (devenant ainsi les complices scientifiques de la guerre) sont les premiers à signer des pétitions pour la paix au Vietnam. Ces esprits chagrins vous diront que la société américaine aura vite fait de digérer les insultes de « Hair », d'en faire un film, un feuilleton T.V., ou de le vendre en bandes dessinées.

Et alors ? Cela prouve simplement que ces esprits-là sont européens et du même coup, trop idéalistes. Ils oublient que l'Amérique c'est aussi Ralph Morin, 29 ans, cinéaste hippie qui présente aux gens de la Rand Corporation le film qu'il vient de terminer sur les bases américaines en Thaïlande. En guise de préambule, il dit : « Je suis moi-même une « colombe » (pretty dovish), mais comme j'ai besoin d'argent et que j'aimerais que la T.V. distribue mon film, j'ai mis des tas de trucs patriotiques dedans... »

DES PROBLÈMES SURANNÉS

Bertrand Castelli a senti cette réticence à Paris. En discutant avec ses « comédiens ». On sait qu'il choisit volontairement des inconnus, des gens hors-métier, inexpérimentés. Fin psychologue, extrêmement patient, une de ses méthodes de travail consiste à discuter avec eux, à les faire parler, être eux-mêmes. « Je voulais voir, derrière la gentillesse que tous ont avec moi, où étaient les animosités, les conflits personnels. Les questions m'ont surpris, par leur maturité un peu inquiétante : « Alors, ça va rapporter de l'argent à des trucs, « Hair » ? » ou « C'est une histoire de gros sous ». Les mêmes discussions en Allemagne étaient totalement différentes. Aux U.S.A., c'était toujours : « Ma position dans le show-business », « Toi, tu chantes mal, tu n'arriveras à rien », etc... Au Mexique, la même chose. En Allemagne, il y avait un conflit beaucoup plus curieux. J'avais deux ou trois vrais hippies dans la troupe, qui étaient partis aux Indes, qui avaient fumé, etc... Et qui regardaient les autres en rigolant : « Qu'est-ce que tu fous ici ? Tu vas chanter, c'est tout ! ». Ou : « Moi, je suis pédé, j'aime les hommes et je vous emmerde tous » ! Donc des histoires, des petits accros, émotionnels surtout, presque philosophiques. Partout j'avais affaire presque à des gosses, merveilleux, inconscients. En France on a l'impression de tomber dans un conflit d'assurances sociales, de positions de classes, etc... Ils sont terriblement pratiques, et pour des



problèmes terriblement réalistes, presque surréalistes. « Je suis prolo, j'habite Saint-Denis », dans l'aventure du 20^e siècle, ça ne veut plus rien dire. Le drame en France, c'est qu'il n'y a pas de cellule show-business. Personne ne se dit : « Bon, je vais vivre dans ce métier et y gagner de l'argent ». C'est dommage, car c'est vraiment un métier. Ça marche ou ça ne marche pas. Mais on peut y réussir, on peut aussi y rêver parce qu'on a des limites, parce qu'on est dans une prison. Là où il n'y a pas de frontières, il n'y a pas de rêve », Saint-Denis, Strasbourg, Limoges, il en est venu de partout. Un millier de jeunes gens, garçons et filles, noirs et blancs, sont passés devant Castelli. Contre trois mille à Mexico et six mille à Londres. « Au début, j'avais très peur de ne pas trouver les gens qu'il me fallait pour « Hair » et je faisais de véritables razzias. Aujourd'hui, j'en auditionne beaucoup moins. D'autre part, les Français ont cette qualité d'être au départ très introvertis, mais ensuite ils se livrent beaucoup plus à fond que les autres ; ils se donnent vraiment quand on le leur demande. A Londres, ceci est incroyablement difficile. D'ailleurs, là-bas, c'est la plus mauvaise troupe des sept pays où j'ai monté « Hair ».

Un postier, un répétiteur en droit, des lycéens, des secrétaires, quelques étudiants, voilà les « comédiens » de « Hair » : des amateurs. Tout au plus quelques noms un peu connus : Ronnie Bird, Joe Leeb, le chanteur des Variations ou bien Julien Clerc, ou Michel Marceau, le fils du célèbre mime. Mais perdus dans l'anonymat voulu de toute la troupe, Castelli leur demande avant tout de ne pas se comporter en professionnels. « La seule profession qu'on leur demande, c'est d'être jeunes. Le reste, ils l'apportent eux-mêmes. Ils savent mieux comment rire, s'asseoir, se lever, courir ou sauter que moi je ne pourrais leur apprendre. Je veux leur donner la possibilité d'exprimer pleinement leur jeunesse sur scène. Pour eux, d'abord. Pas tellement pour les autres.

LA VOIX D'ABORD

C'est pourquoi il leur demande de mimer des jeux d'enfants, un état d'esprit, l'érotisme, la surprise, la fureur. Ou de venir de la salle sur la scène en « slow-motion », en mouvement ralenti, en improvisant gestes et attitudes comme le font les acteurs du Living Theatre. Certains ont des têtes incroyables, les cheveux surtout — « Hair » oblige —. D'autres, au contraire, ont l'air de petits bourgeois tranquilles. Cela n'a pas d'importance.

En effet, le premier critère de sélection est la voix. Le second est l'aisance, la disponibilité, la faculté à se laisser aller, à improviser, l'aptitude aux mouvements

d'ensemble. Troisième critère, le dernier, relativement le moins important : le physique. L'âge, par contre compte beaucoup : de 16 à 25 ans. Des soixante sélectionnés d'avril, il restera finalement, le 31 mai, 26 comédiens. Encore faut-il déduire de ce chiffre, les deux ou trois Noirs américains de la troupe de New York et de celle de Los Angeles qui vont venir prendre les principaux rôles noirs à Paris.

Enfin, les musiciens. Ils seront neuf, choisis parmi les musiciens pop ou jazz de Paris : un batteur, un guitariste-basse, un guitariste d'accompagnement, un guitariste solo, un percussionniste (conga, tabla, etc...), un saxo-ténor et flûte, un organiste-pianiste et deux trompettistes.

APRÈS FANNY

Le 31 mai, le théâtre de la Porte Saint-Martin, avec une sono toute neuve et des éclairages « comme à New York », verra disparaître les filets de pêcheur de Mlle Rouvel (qui joue actuellement « Fanny »). Et arriver deux énormes tours métalliques communiquant entre elles, quatre passerelles rejoignant le deuxième et le troisième balcon et trois escaliers montant sur scène. Parce que les acteurs descendront dans la salle, parce que les parents, les touristes et les filles de la pièce iront de la salle sur la scène. Au second acte, un acteur jouera les Tarzan et à l'aide d'une corde attaquera du second balcon sur la scène.

Car, autre fausse légende, « Hair » n'est pas un happening. Au contraire, tout est minutieusement réglé. L'éclairage, la musique, les chants, les danses. Le rythme incroyablement vif et précis du show l'exige. Chaque pas, chaque mouvement sera le même tous les soirs. Ce qui débute une autre stupidité : celle de la participation du public. « On ne leur demande rien, dit Castelli. Le spectateur, on veut qu'il soit assis à sa place, bien content, qu'il s'amuse, qu'il reçoive des fleurs et qu'il applaudisse si ça lui plaît ». C'est arrivé pourtant une ou deux fois, spontanément. « C'est à cette seule condition que ça peut être intéressant. Mais ceci n'arrive qu'à la fin, ça se fait dans l'instant ».

Comme partout ailleurs, ou presque, il aura fallu six semaines pour monter « Hair » à Paris. Belle gageure. Comme est belle la détermination de toute la troupe qui sait qu'envers et contre tout il faudra qu'elle soit prête le 31 mai. Elle le sera. Castelli, un collier hippie (de chez Van Cleef, qui coûte 15.000 F, et qui lui a été offert par les hippies de New York) autour du cou, possède un certain magnétisme, une certaine tranquillité qui mettent en confiance. Aussi bien le géant blond et barbu qui conteste tout le temps, que la petite minette moulée dans son jean.

Il est aussi admirablement secondé. Son

assistant, Michel Taittinger, dirige avec Guy Job et J.-P. Frimbois une agence, Télé 2000, qui s'occupe de la promotion presse, radio, télévision, cinéma. Un membre de l'équipe de Georges Cravenne, M. Valentin s'occupe aussi des contacts avec la presse. Enfin, Castelli s'occupe essentiellement de la mise en scène. L'aspect financier est pris en charge par une jeune comédienne, Annie Fargues, dont c'est la première production. Elle a constitué une société anonyme française qui se charge du financement de « Hair ». Investissement de départ, pour monter le spectacle, huit cent mille francs. A quoi s'ajoute la couverture des cinquante jours de garantie forcée (paiement de la troupe, du théâtre et de l'équipe, même s'il n'y a pas un spectateur). Soit un risque global d'un million cinq cent mille francs. Pour couvrir tout cela, les places seront très chères, environ soixante francs. Mais, chaque fois, une centaine de places seront réservées à bas prix pour les collectivités ouvrières ou culturelles et les étudiants. Ce spectacle coûtant très cher, autant que les Folies Bergères ou le Casino de Paris dont les places oscillent aussi autour de soixante francs, il est normal que ceux qui peuvent payer payent. Ainsi des jeunes pourront (et devront) voir « Hair ». Autre talent qu'il serait injuste d'oublier : celui de Jacques Lanzmann qui a fait une adaptation — très fidèle (aucune transposition française) — fort réussie, notamment des chansons les plus connues « Aquarius », « Ain't got no, I got life », « Hair »...

Des chansons qui sont en passe d'être autant enregistrées dans le monde entier que « Ob-la-di, Ob-la-da » des Beatles. Ce qui n'est pas peu dire. On connaît déjà la version de Nina Simone de « Ain't got no, I got life », et celle des Fifth Dimension de « Aquarius ». Et ce n'est pas fini...

Ce n'est pas fini pour le show non plus. Après Paris, première fois où la pièce est montée dans un pays latin peu favorable aux comédies musicales (mais fidèle à Jacques Brel, le succès de « L'Homme de la Mancha » le prouve). Castelli démarre le 15 juin à Chicago, après quoi ce sera au tour d'Amsterdam, Tokyo et Rome d'applaudir « Hair ».

Et après? Après Castelli a une autre idée. Il va monter quelque chose d'encore plus gigantesque : « Tarzan ». Deux raisons à cela : un référendum a montré que Tarzan était l'homme au monde le plus connu après Jésus-Christ. Et, pour Castelli, Tarzan est le premier Hippie. « J'ai l'intention de beaucoup m'amuser, comme lui, dit-il. Je le monterai à Broadway en 70. Ce sera une comédie musicale à très très grands spectacle : les singes, les lions, le délire ! Je repasserai ensuite par Paris, en 1972 ! — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.



MONTEREY POP

Le choc. Le grand choc pour tout lecteur de Rock & Folk digne de ce nom. « Monterey pop » est un festival d'images, de musiques qui coupe le souffle. De photos magnifiques, de montages habiles, d'interprétations puissantes se dégagent l'émotion, la vie, la vérité. On a envie de crier son enthousiasme, d'applaudir à la fin des morceaux. C'est que Pennebaker et Leacock (déjà auteurs du film sur Bob Dylan qui n'eut pas l'honneur de sortir en France) ont joué le jeu, à fond : ils l'ont tellement joué que le terme « documentaire » — devenu faiblard à force de court-métrages sinistres sur les beautés du Château de Versailles — semblerait ici nettement péjoratif. Reportage ? Oui,

mais les moyens mis en œuvre, le travail accompli font de « Monterey » autre chose qu'un simple témoignage. C'est plutôt une démonstration, évidente : oui, la pop-music, cette musique populaire d'Amérique et d'Angleterre, est liée, totalement, à notre époque, elle l'épouse absolument. Voyez comme les images les plus originales s'en accommodent, la vie éclate dans cette rencontre des caméras et des amplis. « Jazz à Newport », tourné au cours du célèbre et annuel festival américain, fut un des rares films intéressants consacrés au jazz. Intéressant parce que le jazz, pour une fois, n'apparaissait pas comme musique d'ambiance, indispensable complé-

ment sonore à la scène de séduction d'une vilaine dame dévoilant ses charmes à un monsieur pas comme il faut. On le sait bien, le jazz n'est pas né dans les salons où l'on cause — c'est ce qui fait sa force — mais, tout de même, on peut le voir et l'écouter sans se préparer une seringue. « Jazz à Newport » (comme « Jammin' the blues ») servirent le jazz au lieu de s'en servir. Mais « Jazz à Newport » restait un peu timide : on n'osait pas, à l'époque, plaisanter beaucoup avec la couleur et avec les cadrages, et puis, de crainte d'effrayer le spectateur moyen, on nous balançait une régale et surtout des commentaires à-propos après quelques mesures de Monk.



Janis Joplin,
Joni Mitchell (Mama's),
Jimi Hendrix, Otis Redding,
Alla Rakha: explosion
de joie...

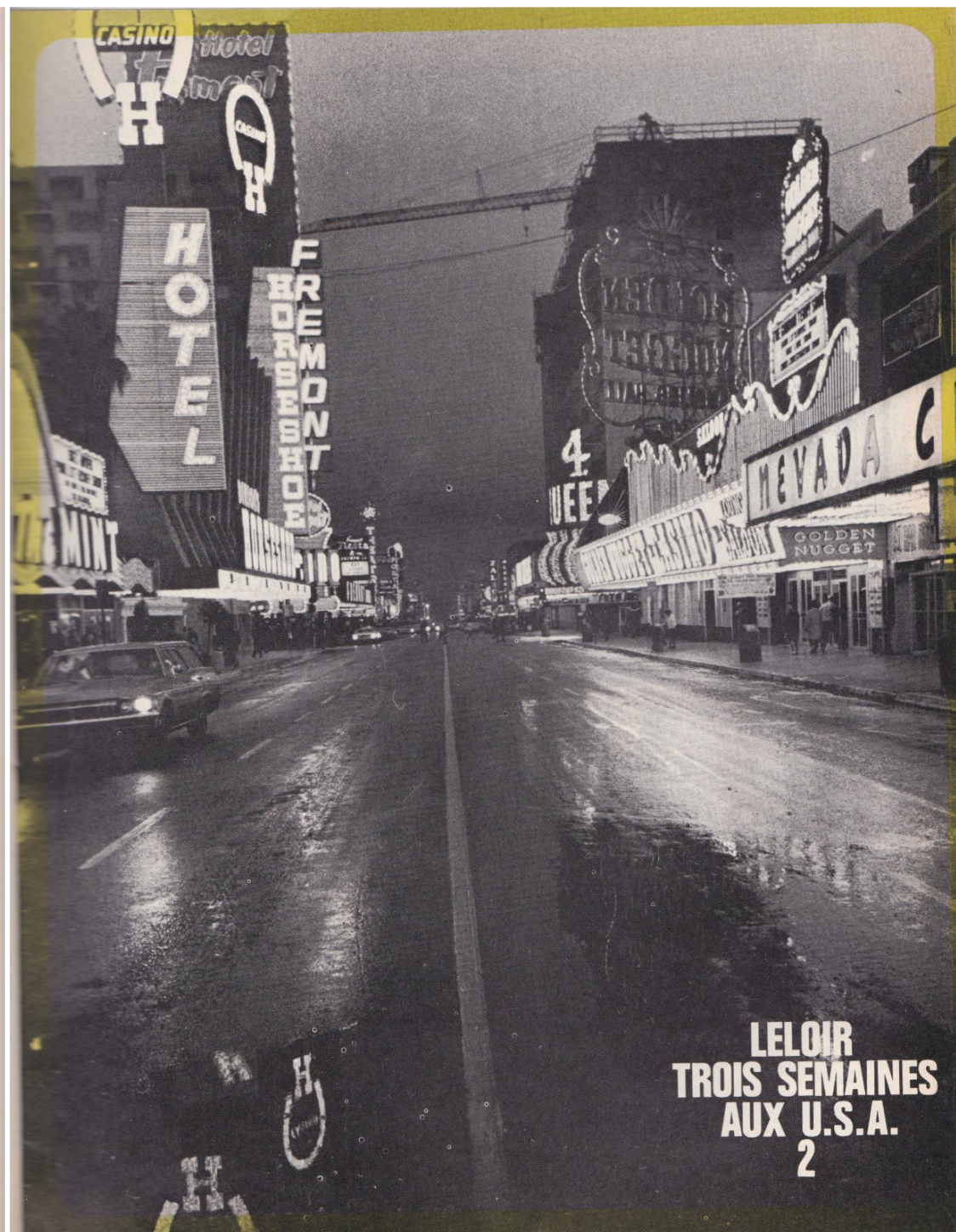
« Monterey pop » va plus loin. Rien n'abîme la musique et le puriste le plus intransigeant y trouvera son compte ; tout, au contraire, sublime la musique et le spectateur moins initié risque bien de vibrer un tant soit peu. N'allons pas trop loin. Il est évident que « Monterey pop » n'est pas appelé à concurrencer Jean Gabin et les Compagnons de la Chanson ; n'empêche que ce genre de réalisation a de quoi remuer des gens à qui le nom de Jimi Hendrix ne dit rien.

Le film a été tourné au Festival de Monterey 1967. Six caméras synchrones avec le son, couleur et 16 mm, 40 heures de pellicule d'où l'on a tiré une heure un quart avec le

programme suivant : Mama's et Papa's, Simon et Garfunkel, le Jefferson Airplane, Grace Slick, Big Brother and the Holding Company, Janis Joplin (sensationaliste), Country Joe and the Fish, les Canned Heat, les Who, Jimi Hendrix, Eric Burdon et les Animals, Otis Redding (magnifique, et la séquence conservée, noyée d'une tête au) couleurs de nuit dans l'éclaboussement blanc pur d'un projecteur, a pris une telle valeur de symbole... Longue séquence finale sur Ravi Shankar, des visages, des visages extasiés, attentifs, souriants, car c'est toute une partie de la jeunesse américaine qui bouge, là, à travers les guitares maulantes et les voix ardentes, et qui explose sa

joie et son bonheur pendant les échanges alter/table de Ravi Shankar et Alla Rakha. Oh, que nous sommes loin des théories définitives et des thèses doctrinales, des nouveaux prophètes et des anciens papes, des casernes en tous genres et des miradors tous styles...

Au moment où nous mettons sous presse, le film est annoncé à Paris à partir du 23 avril, à la Pagode et au Plaza. Si les réactions du public parisien sont bonnes, il sera distribué dans les grandes villes de France et, de toute manière, programmé plus tard dans les Maisons de la Culture. Il y fera un malheur, c'est sûr, aussi vrai que la culture 70, c'est ça. — PHILIPPE KOEHLIN.



LELOIR
TROIS SEMAINES
AUX U.S.A.
2



Photos et légendes,
Jean-Pierre Leloir
résume
la deuxième partie
de son récent
voyage
aux États-Unis.



Inventaire
et analyse des ingrédients
indispensables pour créer
Las Vegas :
des sous
du soleil
le désert
des néons
le jeu du Circus Circus
les casinos
les voitures
le manque d'humour des joueurs
(qui ne sont pas là pour s'amuser)
le craps
le black jack
les chapelles pour
mariages rapides
des officines pour divorces
(rapides)
les machines à sous
des girls
des attractions de classe
du jazz au Caesar's Palace
Jimmy Smith
Woody Herman et son nouvel orchestre
la pluie
et le jack pot géant
et de quoi repartir.

Au studio Stax, à Memphis,
travaille jour après jour l'équipe du
« Memphis sound », Booker T. and the MG's,
Isaac Hayes mettant en place
les « pains » qui souligneront les
prochains disques de Sam and Dave,
Carla Thomas, Johnny Taylor
et tant d'autres.
Ci-dessous, Booker T. Jones.



Signalée comme lieu de
pèlerinage par les circuits
d'autocar, gardée jour
et nuit par un homme
d'armes, la porte
d'Elvis Presley...
Porte à ouverture télécommandée
où chaque note sert
d'ardoise pour
petite annonce, déclaration
d'amour, et devant
laquelle il est de bon
ton de se faire photographier
pour prouver, de retour
au pays, à ses amis et
connaissances
qu'on « y » était.



Un personnage calme, réservé,
souriant rarement, trompettiste
survivant des Barkeys, l'orchestre d'Otis Redding,
Ren Cauley porte en lui le poids
de ce reproche qui l'a hanté
pendant des mois : « Pourquoi suis-je
là, moi ? »



W.C. Handy,
« père du blues »
(c'est à lui que l'on
doit le célèbre « Saint-Louis
blues »), dont la statue
garde l'entrée de
l'ulinoir édifié par
quelque Topaze local.

Il y a des moments où l'on ne voit que ce que l'on veut voir. J'en suis sûr, en contemplant au bord du Mississippi ce riverboat, rescapé pour touristes, j'ai entendu Louis Armstrong, Johnny Dodds et beaucoup d'autres.



Après cinq jours d'errance glacée mais objective, je rencontre l'équipe de l'Affiche du Monde, l'émission T.V. de Christophe Izard et Claude Fleuter, venue tourner diverses séquences sur des sujets passionnants. L'affiche est belle : Atlanta, Muscle Shoals, Nashville, Memphis, Dallas, Las Vegas, Los Angeles, San Francisco.



Là, ce dimanche matin, je vois, je plane, j'ouvre comme rarement je les ai ouvertes mes yeux, mes oreilles. Je suis dans une église noire, avec prière, chorale, gospel, amen, yes Lord et tout et tout. Je ne sais pas pourquoi, je cache une larme qui me gêne pour faire ma mise au point.



A Watts, le Harlem de Los Angeles, le point chaud qui explosa voici deux ans, je réussis à me faire inviter à un « Drill contest », fête de patronage en présence d'autorités locales et municipales, auditions d'élèves, exhibitions d'enfants prodiges.

Une nouvelle Joan Baez, cheveux courts, loin de la scène et du studio, avec son mari dans les montagnes de Californie au-dessus de San Francisco. Des chats, des chiens, et un nouveau disque dédié à David, animateur et âme de ce mouvement « Résistance » qui prône l'objection de conscience active, qui conseille de « refuser de la faire » ou que ce soit, pour qui que ce soit et contre qui que ce soit. Il va partir, pour trois ans, en prison, assumer sereinement, ce qui est la conséquence « logique et démocratique » de son action.



La spécialité en vogue des égéries, vouées corps et âme au repos des musiciens, qu'ils soient de blues, de pop, de rock ou de free est le moulage en plâtre. « To cast in plaster » pour l'album de souvenirs. Sous la direction d'Artie Butler, organiste, des musiciens de Los Angeles, touchés de ces attentions, viennent de se consacrer à la célébration sonore de ce nouvel art et de former le Plaster Caster Blues Band pour chanter le « Blues des mouleuses ». Mais que moulent-elles ?

P.S. Il est vraisemblable que beaucoup d'impressions de ce voyage sembleront entachées d'un optimisme systématique, mais étant donné que le but du voyage était de me faire plaisir, il était normal que j'en revienne content et pressé de repartir.



Musicoramas et spectacles divers,
la saison des concerts
s'est brusquement animée :
les rock'n'folkers ont photographié,
commenté ou interviewé.
Voici les Chambers Brothers
avec les Chicken Shack et les Gun;
Donovan; Nina Simone
sur scène et en coulisses;
le gentil Hugues Aufray;
Charlebois et Forestier, les Canadiens
tristement perdus
dans une mer d'accordéon;
Eddy Mitchell l'inconditionnel,
Janis Joplin à couper le souffle,
Gilles Vigneault, encore
le réveil du Canada...

UN MOIS POP

Chambers Brothers :
couleurs et
masse sonore.

17

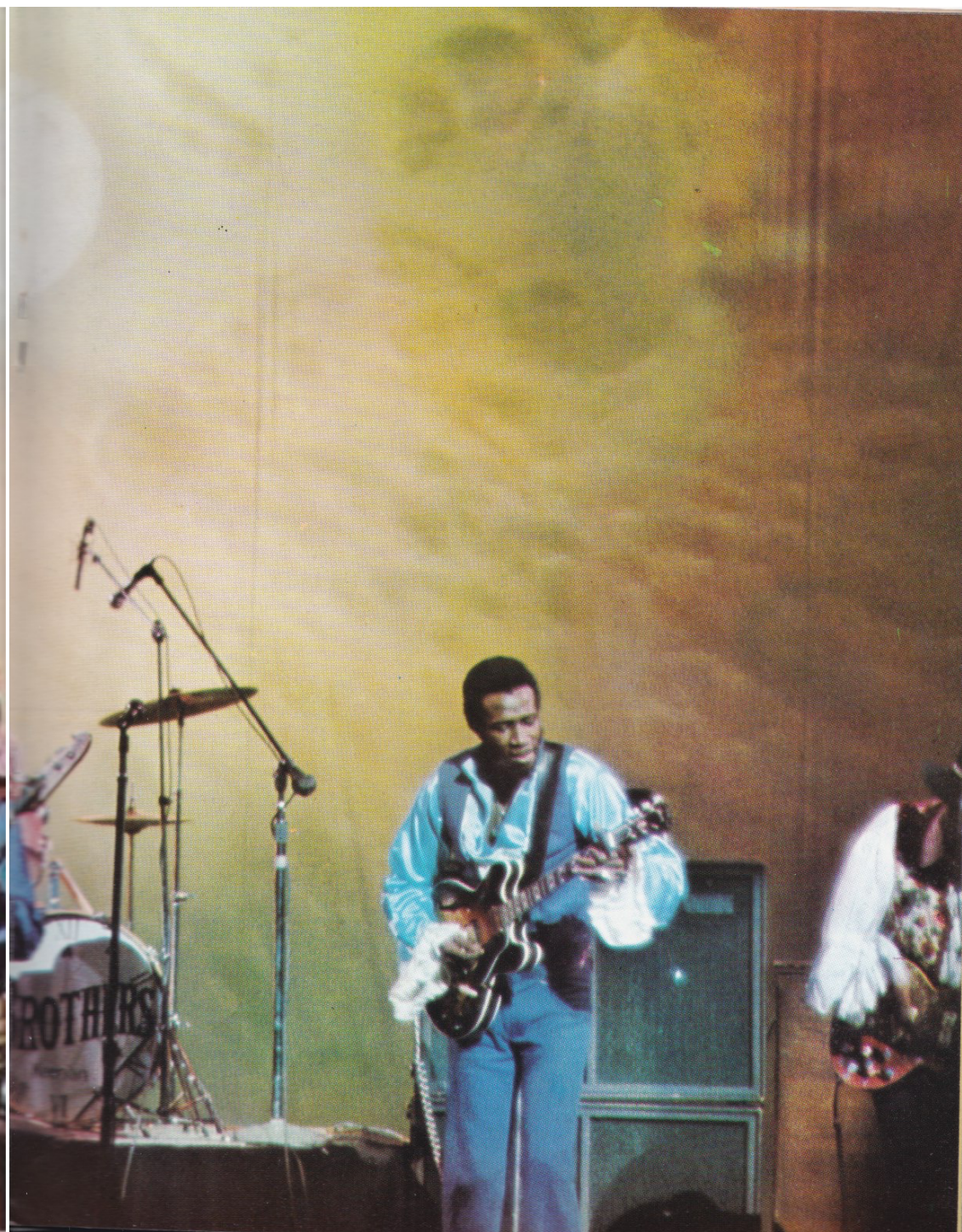
Tout avait commencé avec quatre jeunes Anglais. Trois garçons et une fille, exactement, la dernière restant bien sagement posée devant un piano, les trois autres ne s'agitant pas beaucoup non plus. Les Chicken Shack, ils s'appellent, et ils firent passer un agréable quart d'heure à une salle Pleyel bien remplie. Oh ! leur musique n'a rien de renversant, à aucun moment, même au plus fort des soli de l'habile Stan Webb, on

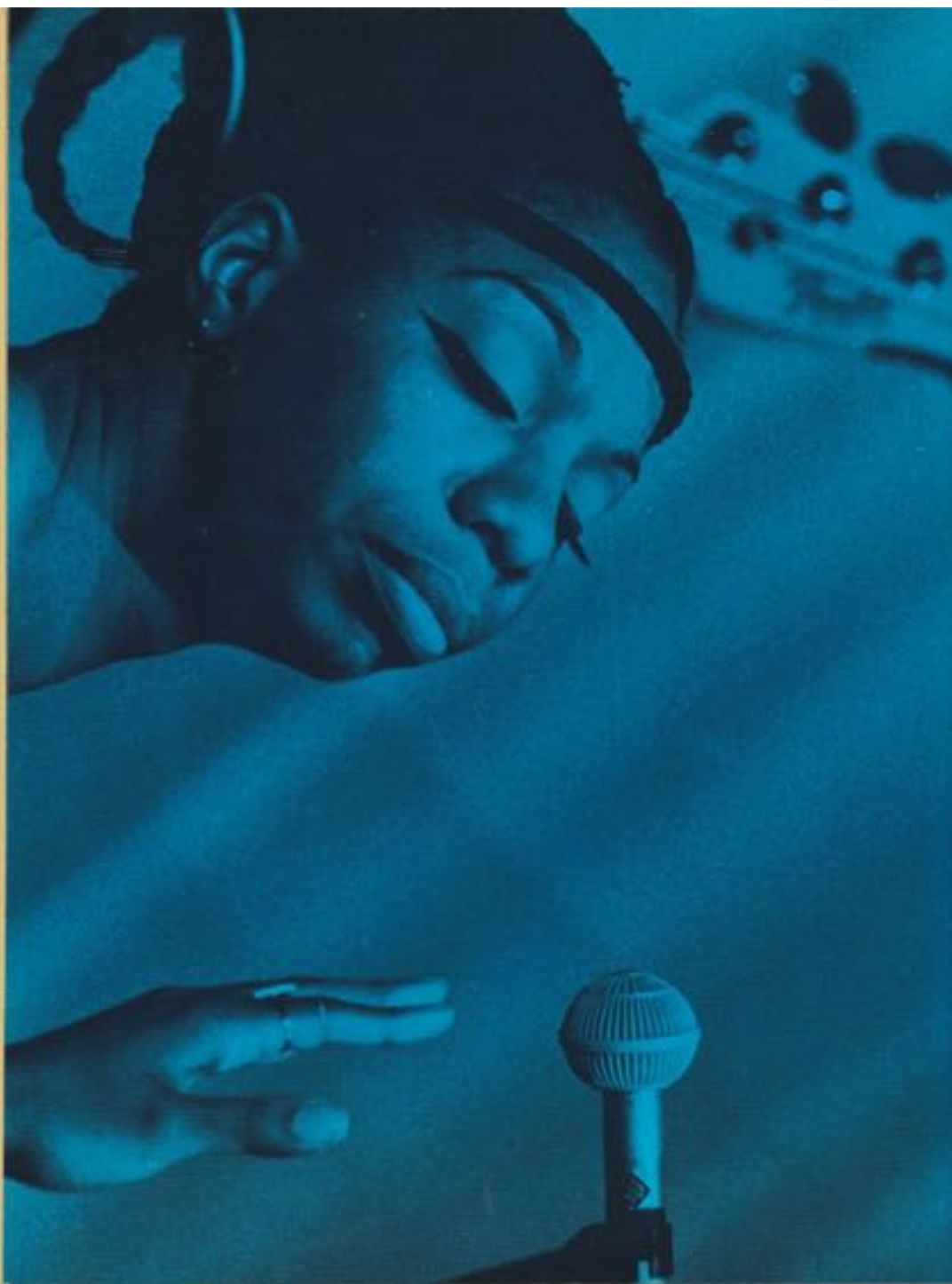
n'a eu l'envie de se lever de son siège ou de se mettre à hurler de plaisir. Non, c'était le blues, en toute simplicité finalement, celui de B. B. et Freddy King pour ce qui concerne Stan Webb, la figure la plus intéressante du groupe. Au point que son « Night life » évoque irrésistiblement à quelques-uns le souvenir du même thème interprété par B. B. King dans cette même salle. Il y a un an. Copie carbone mais pas caricature, les petits Anglais savaient jouer et s'en tiraient à leur honneur en dépit d'un batteur au tempo parfois incertain. Puis la jeune fille tout de noir vêtue a quitté son clavier et les Gun sont entrés sur scène, l'un avec des cheveux incroyables, le second avec une guitare (comme le premier) et le troisième si petit qu'il disparaissait derrière le fouillis de ses cymbales. La sono s'est mise à cracher très fort et les deux guitares à mouliner des phrases rapides et

complètement tordues, toujours les mêmes en fait, du style intro de « Roadrunner », si vous voyez ce que je veux dire. Mais tout cela n'allait pas bien loin, pas plus loin qu'un exercice de virtuosité un peu gratuit, et il ne se passait rien du tout, et l'on commençait à s'ennuyer ferme. Le Ginger Baker de poche a aussi fait son numéro et le public l'a gentiment applaudi, peut-être parce qu'il était si petit et si mignon au milieu de tous ces tambours et de toutes ces cymbales qu'il essayait de frapper en même temps. Car les Gun, au cours de ce passage parisien, ont donné l'impression que leur majeure ambition musicale était de jouer le plus vite possible, plus vite que tout le monde. « The fastest men alive... » Entracte. Tout le « métier » est là, avec des « cocos » plein la bouche et des airs prodigieusement importants. Et compétents. Ça n'est pas parce qu'on vend

Chambers Brothers.







à longueur d'année Sheila ou Mireille qu'on n'apprécie pas autre chose. Il faut bien vivre... Indifférent à tous ces déchirements intimes, Jean-Pierre Leloir marmonne entre pipe et moustache que « c'était bien la peine que j'aie vu le Joshua Light Show au Fillmore pour le retrouver ici à mon retour ».

Un light-show, oui, il y en avait un, et un vrai, celui qui gigote derrière le Grateful Dead ou Janis Joplin, et qui ne donna vraiment sa pleine mesure qu'en seconde partie. Et cela en valait la peine puisque même ceux qui n'ont pas aimé le film ont trouvé les images très belles. Ce qui tendrait à prouver que plus il y a de choses plus il y a de gens contents ! Le film en question, c'étaient les Chambers Brothers, « Fabulous », et il était vraiment un assez extraordinaire mélange de Buster Keaton et d'Andy Warhol, un de ces moments qui vous laissent et pour longtemps la tête fourmillante de souvenirs-images. Dès l'intro de « Wade in the water » on était dans le bain, sans méchant jeu de mots. Quatre grands Noirs qui dansent sur place, vêtus d'accoutrements incroyables, chapeaux de vieilles Anglaises ou de paysans du Mississippi, écharpes défilantes, chemises à faire fondre la nuit, tout cela et bien d'autres accessoires encore voltigeant autour des carcasses déhanchées et accrochant les lumières. La télévision regarde de près avec ses gros yeux et cela promet quelques beaux ébahissements dans les foyers français un prochain samedi soir. Dommage qu'il soit impossible de voir sur l'écran la tête des gens qui regardent, cela vaudrait tous les light-shows du monde ! Mais je m'égare. Ils ne chantent pas pour le moment, ils jouent et ils dansent, ombres tordues sur l'explosion des couleurs, ils jouent d'une façon qui n'appartient qu'à eux, parfaitement souple, coulée, glissante, rien n'arrache, rien n'accroche, la masse sonore dégoûline par-dessus la rampe et, mine de rien, monte jusqu'aux oreilles du public et le possède. Cette intro, on voudrait qu'elle ne s'arrête jamais, on se dit qu'il n'y aura pas mieux. Il y aura. Il y aura tout un spectacle fascinant à l'extrême, si chaleureux vraiment qu'il mettra le feu à la grande salle austère comme jamais aucun conférencier parlant du matriarcat chez les Esquimaux n'avait réussi à le faire. Tous les succès des frères défilent, et toujours avec cette curieuse opposition entre le jeu pneumatique des guitares et le tempo de plomb des tambours de Brian Keenan, gros bébé rose et ébouriffé trônant au-dessus de ceux qui l'appellent « notre frère ». Et pas seulement parce qu'ils s'entendent bien sur une scène. « I can't stand it », « I wish it would rain » et ses relents d'église du Sud, « In the midnight hour », le chanteur change, celui qui



Chicken Shack.

chante avant tape maintenant sur une cloche à vache et secoue en mesure son chapeau-melon, « Rock me baby », l'homme au chapeau joue de l'harmonica dans la nuit que transperce de temps à autre une lueur fulgurante. Le blues à ras-de-terre, et certains dans le public n'en peuvent plus, qui doivent vite, vite, allumer discrètement une petite cigarette parfumée. Les éclaboussures reviennent, les couleurs dégoûlinent, éclatent au rythme des hurlements fracassants qui ponctuent « I can't turn you loose » et « People get ready ».

Et puis, pour finir, l'apothéose avec « Time has come today », plus de dix minutes de délire paroxysmique, quatre

Chicken Shack :
« l'underground est une excuse ».



C'est à l'occasion du Rythm'n'Blues Show organisé par CBS que j'ai pu rencontrer les Chicken Shack qui constituent actuellement, à mon avis, l'un des meilleurs ensembles de british blues avec Andy Silvester à la basse, Stan Webb à la guitare, Dave Bidwell à la batterie et Christine Perfect au piano. Les Chicken Shack pensent que le blues est une musique commerciale au niveau des albums, mais reprochent à beaucoup de musiciens anglais d'avoir pris le train en marche : « Maintenant chaque groupe a son guitariste de blues ».

En matière de guitaristes de blues, Christine Perfect a des opinions bien arrêtées. Elle préfère Peter Green,

Stan Webb et Danny Kirwan : « Peter Green ne considère pas « Albatross », déclare-t-elle, comme une entreprise commerciale, mais comme un véritable blues puisqu'il l'a ressenti ».

Stan Webb adore les américains : « J'écoute désormais bien plus de disques de Freddy King, Galemouth Brown et Buddy Guy que de B.B. King ou Elmore James ; je reconnais que les Canned Heat ont en quelque sorte le truc lorsqu'ils sortent des succès comme « Goin' up the country », mais je ne les aime pas tellement ». Christine aimerait voir Janis Joplin sur scène, quoiqu'elle lui reproche de trop crier : « Ce n'est pas assez mélodique, j'ai vraiment l'impression qu'elle force sa voix ». Dave Bidwell cite John Mayall's Bluesbreakers, les Ten Years After et le Fleetwood Mac comme ses trois groupes anglais favoris : « Mayall est là depuis très longtemps, il a dû se faire un fric fou, Alvin Lee a une destinée fantastique, quant au Fleetwood Mac ce sont en plus de bons copains ». Côté espoir, les Chicken Shack pensent que l'on peut miser sur les Bloodwyn Pig, le groupe de Mick Abraham (ex-Jethro Tull) pour 69, il paraît qu'ils ont une sonorité démoniaque...

Mais les blancs sont-ils véritablement capables de chanter le blues ?

Mike Vernon, leur producteur répond : « Il y a un nombre supérieur de musiciens (et chanteurs) blancs bien plus valables que des noirs. Dans le sud des États-Unis, il y a une quantité innombrable de Noirs qui se font passer pour B.B. King ou Little Richard, ils le font pour récupérer un bon cachet, c'est dégueulasse comme système. Par contre je peux te garantir que des gens comme les Chicken Shack ont longtemps joué pour rien et recommenceraient s'il le fallait... Sonny Boy Williamson était le seul véritable bluesman à gagner un bon petit paquet. Maintenant, il y a B.B. King qui lui aussi a quelque chose de magique. Slim Harpo est un excellent showman, mais pour l'instant seulement apprécié de la clientèle noire américaine ».

Groupe de British blues, les Chicken Shack écoutent également du rhythm'n'blues : Aretha Franklin, James Brown... Stan Webb a même conservé une certaine passion pour les pionniers : Little Richard, Gene Vincent, Screamin' Lord Sutch, Elvis Presley, Marty Wilde... Par contre, ils disent qu'underground est une formule qui n'a aucun sens. D'ailleurs Dave affirme : « C'est une bonne excuse pour des gens qui n'ont aucun succès que de dire qu'ils appartiennent à ce mouvement, que ce qu'ils font est bon, mais point commercial ». La politique ne doit pas être mêlée à la chanson : « Je ne m'y intéresse pas, déclare Andy, j'en rirais plutôt. Pourtant, si en Angleterre, Conservateurs et Tra-

vailles s'associaient, on aboutirait certainement à quelque chose de concret ». L'amour est important dans le blues : « C'est le sujet sur lequel il est le plus facile d'être sincère ». Par contre, ils ne considèrent pas la drogue comme une source d'inspiration : « Peut-être pour quelques temps, puis cela vous tue à petit feu. La drogue permet d'arriver plus vite à la fin d'une carrière musicale. Beaucoup de gens pensaient que c'était à la mode d'en prendre ». Quel est l'avenir des Chicken Shack ? Ils veulent que les gens s'intéressent à eux en tant que Chicken Shack et non groupe de British blues. Un peu déçus que « Worried about my woman » n'ait pas été un tube, ils comptent entrer au Hit-Parade 45 avec « I rather go blind », leur nouveau simple sur lequel ils ont travaillé avec acharnement. — JACQUES BARSAMIAN.

Donovan :
poète
et showman ?

18
mars

Après tout, pourquoi s'encombrer d'un grand orchestre, comme la dernière fois quand, avec une simple guitare on remplit l'Olympia au point qu'il faut ajouter des chaises dans les allées ? C'est cela qui serait illogique, n'est-ce pas ? Ce soir-là, Donovan était de retour à Paris. On restait sur le merveilleux souvenir de son dernier Musicorama qui avait été un très grand moment de beauté, de calme et de talent. Un souvenir aujourd'hui un peu terni. Déjà, l'image de Donovan a changé. Qui ne s'est pas senti pleins de tendresse à l'égard du petit jeune homme timide, si timide, qui entrait sur une scène comme dans la fosse aux lions, qui n'osait pas baisser les yeux sur le grand tour sombre où battaient les ombres claires des mains, qui regardait derrière ses paupières fermées on ne sait quels ciels ou quels oiseaux, ailleurs. Fragile, émouvant.

Aujourd'hui il a pris de l'aisance, il entre sur les planches avec cette allure de vrai calme que bien peu de vedettes possèdent, il s'assied sur sa chaise, bavard, rit, accorde sa guitare et regarde, les yeux bien ouverts, tous les visages qui le regardent. Peut-on être poète et showman en même temps ? demandaient certains, qui avaient cru discerner derrière cette apparence simplifiée quelques ficelles bien cachées. L'explication est sans doute plus simple

que cela, elle tient en un mot : expérience. A force de chanter tous les soirs à travers le monde, Donovan s'est débarrassé de sa timidité maladive et de ses angoisses. C'est la raison pour laquelle le public se sent un peu frustré dans son instinct maternel et en veut vaguement au jeune homme de ne plus avoir peur de lui.

Relax, il était, Donovan, ce soir-là, et bien décidé à jouer avec son public, il devait penser que c'était un peu son tour, il a raconté des choses drôles et d'autres pas du tout, il a eu des rires d'enfant mais dépourvus de merveilleux, comme si rien ne l'étonnait plus, pas même peut-être un ciel avec des oiseaux dedans. De toute façon il n'y en avait pas, il a chahuté, Donovan, pendant toute la première partie, de bien belles chansons que l'on connaît bien et que l'on ne se lasse jamais d'entendre, et, après chaque chanson, il riait dans les applaudissements en avalant une gorgée d'eau (ou de gin, ou de vodka, qui sait ?). Tout le monde était ravi, c'était presque lui, presque comme avant, et la beauté tranquille des choses qu'il évoquait, les mêmes toujours, des paysages surtout, des montagnes, des plages, des vagues et des petites fleurs, rassurait bien. Des gens aussi entraient parfois dans ses chansons, mais des gens comme seuls les poètes en rencontrent dans leur tête. Jeunes filles aux cheveux tellement longs et tellement dorés que, si elles tombaient malencontreusement dans le ruisseau où elles se regardent, elles seraient Ophélie à coup sûr, magiciens bizarres, chapeautés pointus, qui bavardent avec des crabes ou, à la rigueur, avec des petits enfants. L'univers de Donovan, inchangé, beau sans être mièvre, juste un peu élargi puisqu'il englobe aujourd'hui Tanger et les Caraïbes, pays dont le soleil fait les notes bien rondes et les mots bien chauds. Une suite d'impressions, de charmants tableaux que l'on oublierait vite mais qui, sur le moment, procurent un plaisir extrême, un verre d'eau, une chanson.

La première déception de la seconde partie vint de ce que Donovan était toujours seul sur scène. Il est de ces artistes que l'on écouterait des nuits entières au coin d'un feu, et sans jamais se lasser, mais l'Olympia n'a rien à voir avec une mignonne maison de campagne et la lassitude n'est jamais longue à venir se poser sur les centaines de viandes suantes qui s'y entassent et se sentent des fourmis dans les jambes. Donovan avait bien compris cela lors de son dernier passage à Paris, lorsqu'il s'était adjoint, en plus de son groupe habituel, tout un orchestre de cordes. Il l'a encore compris cette année, mais sa solution au problème a été toute différente : il s'est mis dans la tête que le public remplacerait l'orchestre man-

quant. Drôle d'idée en vérité. Le public en question ne parlait pas anglais, il fallait, pour le faire participer, trouver des choses très simples à lui faire chanter. Ce furent, hélas ! des choses tout à fait simplistes, voire infantiles, « roudoudou et lalala ». Cela marche peut-être sur les campus américains ou devant les petits enfants de Glasgow, mais c'était bien mal connaître le public français et ses réticences (ici justifiées) à la participation. On attendait beaucoup de Donovan, on fut d'autant plus déçu et consterné, même si l'on avait retrouvé l'adolescent naïf et confiant des débuts. Car il faut être naïf et confiant pour se planter sur la scène de l'Olympia et dire : « Allez, les garçons font lalala et les filles lalala ».

On en arriva donc à une confusion regrettable, à des débuts de chansons jamais terminées et à des soupirs fatigués ou indignés dans tous les coins. Et les regrets étaient d'autant plus grands que l'on savait bien ce que l'on perdait...

Enfin, ce Musicorama à demi-manqué se termina d'agréable façon par un pacifique envahissement de la scène qui fut en un clin d'œil noire de monde. Et Donovan continuait de chanter, de rire, de bavarder, de gratouiller vaguement sa guitare, assis au milieu de cent paires d'yeux extasiés, heureux peut-être, enfin. — PHILIPPE PARINGAUX.

Nina Simone :
noire, sombre,
brusque, étincelante.

25
mars

Pour bien mettre les choses au point, elle a commencé par « The times they are a changin' ». Tout de suite, les mots ont pris dans sa bouche une ampleur, un poids incroyables, ils touchaient juste, pas tant sans doute à cause de la beauté de la voix qu'en raison de la conviction inébranlable qui l'anime. Tout le Musicorama fut à l'image de ce premier morceau, splendide et fier. C'est que Nina Simone est tout le contraire d'une « bonne négresse » que l'on pousse sur une scène parce qu'elle chante bien et qu'il faut qu'elle mange, et les gens qui s'occupent d'elle aussi, et parce que le public aime ce qu'elle fait à condition qu'elle ne le dérange pas trop. On sait bien que le salut des chanteuses noires c'est le Bon Dieu et que les temps, pour elles, ne pourront changer qu'après, au Paradis. Si elles y vont...

Mais Nina Simone dit d'autres choses,



Donovan.

bien plus temporelles, bien plus directes et efficaces. Et si le fond de son art est beau, la forme, elle, en est superbe. Le chant peut exprimer sans peine toute la gamme des sentiments humains et, chose bien plus difficile, les faire totalement partager. Tous les sentiments humains sauf un, cependant, qui est le plus important : le bonheur. Nina Simone n'a, dans aucune de ses chansons, exprimé le bonheur, ni total ni même partiel. Elle se tient pourtant soigneusement à l'écart de la morne résignation du blues traditionnel et l'on sent parfois passer de ces souffles de hargne fière qui vous obligent à baisser les yeux pour voir si les poings noirs ne sont pas crispés. Mais non, il y a le piano, qui répète les mêmes choses avec la même émotion, parfois contenue, parfois débordante, comme si c'en était soudain trop de se retenir.

Nina Simone est la plus merveilleuse chanteuse qui soit, aucun de ceux qui l'ont entendue ce soir-là n'en doute, ils n'ont pas eu besoin de comprendre les mots pour sentir ce qui se passait. Étrange sensation que de voir un événement en spectateur et de se sentir en même temps acteur. Comment pourrait-on, en plus, être juge ? On ne peut qu'essayer de restituer une partie infime des émotions ressenties, sans même l'espoir d'y arriver le moins du monde.

Nina, noire, sombre, et des yeux si grands et si étincelants, des gestes un peu brusques aussi, du piano au micro, de brefs saluts qui ressemblent à des refus, lèvres serrées, déesse égyptienne égarée chez les hommes et acceptant tout juste leur hommage. Ni froid, ni indifférence, pourtant, juste, peut-être, une question muette : « Et vous, que faites-vous d'autre que de m'applaudir ? »

« In the morning », paisible, « Blacklash

blues », harangue swinguante, « Conversation », deux petites boules noires vêtues de rose rejoignent leur micro en baissant les yeux, Kurt pourrait vous dire qu'elles sont, « Born under a bad sign », on voudrait trouver quelque chose de mieux que les applaudissements : les applaudissements expriment la satisfaction du public et son admiration pour la performance de l'artiste en tant que tel ; ceux qui saluaient chaque chanson de Nina Simone étaient AUSSI destinés à la femme qu'elle est. Elle a dû le comprendre, même si elle ne demandait rien. « I can't see nobody », majestueux, « Who am I », piano et guitare seuls, « Tossin' and turnin' » (« ou « Rollin' and tumblin' », comme vous voulez », sourit enfin Nina), rythme africain et fou, les Chambers Brothers sont de retour avec leurs cloches à vache, et un formidable solo de batterie de... (Kurt, sois gentil, remplis les pointillés) qui met tout le monde debout et en perd une baguette. Non, enchanté n'est pas le mot, bouleversé plutôt, au point de se tourner vers son voisin après chaque morceau et de ne pouvoir rien dire, on se comprend, les yeux suffisent dans ces cas-là. Émouvant, « The other woman », et infiniment triste, swinguante « To love somebody » et un superbe « Save me », Nina danse et crie, s'arrête d'un coup, grave soudain, et attaque « I shall be released » qu'elle dédie à son amie Miriam Makeba assise quelque part sous une coiffe immense : elle ne demande rien, Nina, mais tout le monde chante avec elle, comme ça, très spontanément, enfin trouvé le moyen de lui dire, à Nina, quelle femme elle est. Après le chant d'espoir, grave et plein, le cri de révolte, aigu et tout tordu, « Revolution », petit délire wah-wah qui met le feu partout, dans les pieds, dans les cœurs, dans les têtes et dans les mains. « On dit que je prêche la haine », chante Nina qui s'en défend. Mais si cela était vrai, je ne lui enlèverais pas une miette de mon admiration. Pas une ! « Ain't got no », c'est fini, elle n'a rien d'autre que la liberté. Nous, nous avons, depuis ce soir-là, quelque chose en plus. — PHILIPPE PARINGAUX.

Nina Simone :
« Il y a toujours du
Bach chez moi ».

« Quand je suis sur scène, ce n'est pas seulement pour m'amuser ou pour vous distraire ».

Nina Simone est noire, et fière de l'être. « Je représente les miens. Si l'Afrique est ma mère, l'Amérique est ma maison. Et ici nous sommes les seuls qui ayons connu la misère de notre esclavage. C'est pour cela que nous sommes le peuple du blues et du jazz ». Elle ne s'en tient pas à des constatations. « Je souhaite une vie plus agréable pour moi, pour les miens et pour tous les peuples opprimés. Mais avant d'y parvenir, les douleurs et les injustices doivent être montrées au grand jour. Ce n'est pas facile, car personne ne veut ouvrir les yeux ».

C'est pourquoi elle est si attentive à la réceptivité du public.

« Le public français est merveilleux. Il est très chaleureux et, mieux, il comprend parfaitement l'anglais ! Je ne devrais pas le dire, mais je préfère l'Europe aux États-Unis ».

Pourtant, devenue chanteuse par hasard, elle s'était créée depuis 1959, depuis « I love you, Porgy », un public de jazz. Elle chantait des blues, des gospels ou des negro-spirituals. Et même Brel. Maintenant, c'est Dylan et bien d'autres. C'est aussi un autre public.

« Si je chante Dylan, les Stones ou les Bee-Gees, c'est que j'ai foi dans cette nouvelle génération de chanteurs. Ils sont la jeunesse, une jeunesse qu'on veut croire meilleure que la précédente. Elle apporte un sang neuf, qui ne peut laisser indifférent. Je chante Aznavour ou Brel, aussi, simplement parce que certaines de leurs compositions me plaisent ou me conviennent. J'ai une admiration sans bornes pour Jacques Brel, que je n'ai, hélas, rencontré qu'une fois, deux minutes, dans un ascenseur ! »

En effet, qui ne se souvient de « Ne me quitte pas », et de la drôle d'interprétation qu'en donnait Nina Simone. Aujourd'hui, elle chante « To love somebody » des Bee-Gees, « Turn, turn, turn » de Pete Seeger, et ouvre avec « Times they are a-changing' » de Dylan. Sans oublier le blues, le « Back-lash blues » de Langston Hughes, ou le « I wish I knew » de Billy Taylor. Son style n'est pas du pur jazz ni du pur blues, c'est un tout où l'on ne peut plus dissocier le jazz, le pop, le blues, et gospel et bien d'autres choses qui ont toutes leurs racines dans la musique noire américaine du début du siècle. Nina Simone, c'est une voix, un instrument original, que personne n'imita.

« Je suis la seule chanteuse noire des États-Unis qui parle ouvertement du racisme et de la ségrégation. Peut-être, en cela, suis-je originale. Sinon j'appartiens au « soul-clan », comme Aretha Franklin ou Billie Holiday. Par les sentiments et par la musique ».

Elle est entrée dans ce « clan » il y a dix ans, après des études de piano classique. Bach est vite devenu — et reste encore — son compositeur favori.

« Il y a toujours une place pour lui. Dans le moindre solo de piano, il y a toujours une phrase de lui, volontaire ou non. Bach, c'est la perfection ».

Devenu pianiste de bar, son patron la prévient que si elle ne chante pas en jouant, il ne la paiera pas. Elle s'exécute. On connaît la suite.

« Je m'appelle Eunice Kathleen Weymon et j'ai été obligée de changer de nom parce que ma mère ne voulait pas que je chante en public. J'ai choisi Nina Simone ».

Aujourd'hui ce nom figure à côté de « Ain't got no, I got life », une des chansons de « Hair », et aussi à côté de « Revolution ». Fini le piano-bar. Nina Simone met son piano-music-hall au service des idées nouvelles, au service de la négritude. Elle échappe à toute classification, elle n'est pas une chanteuse de jazz, ni de variétés. Plus qu'une Noire, c'est une négresse. — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.

Hugues Aufray :
de l'initiation
aux échantillons.

31

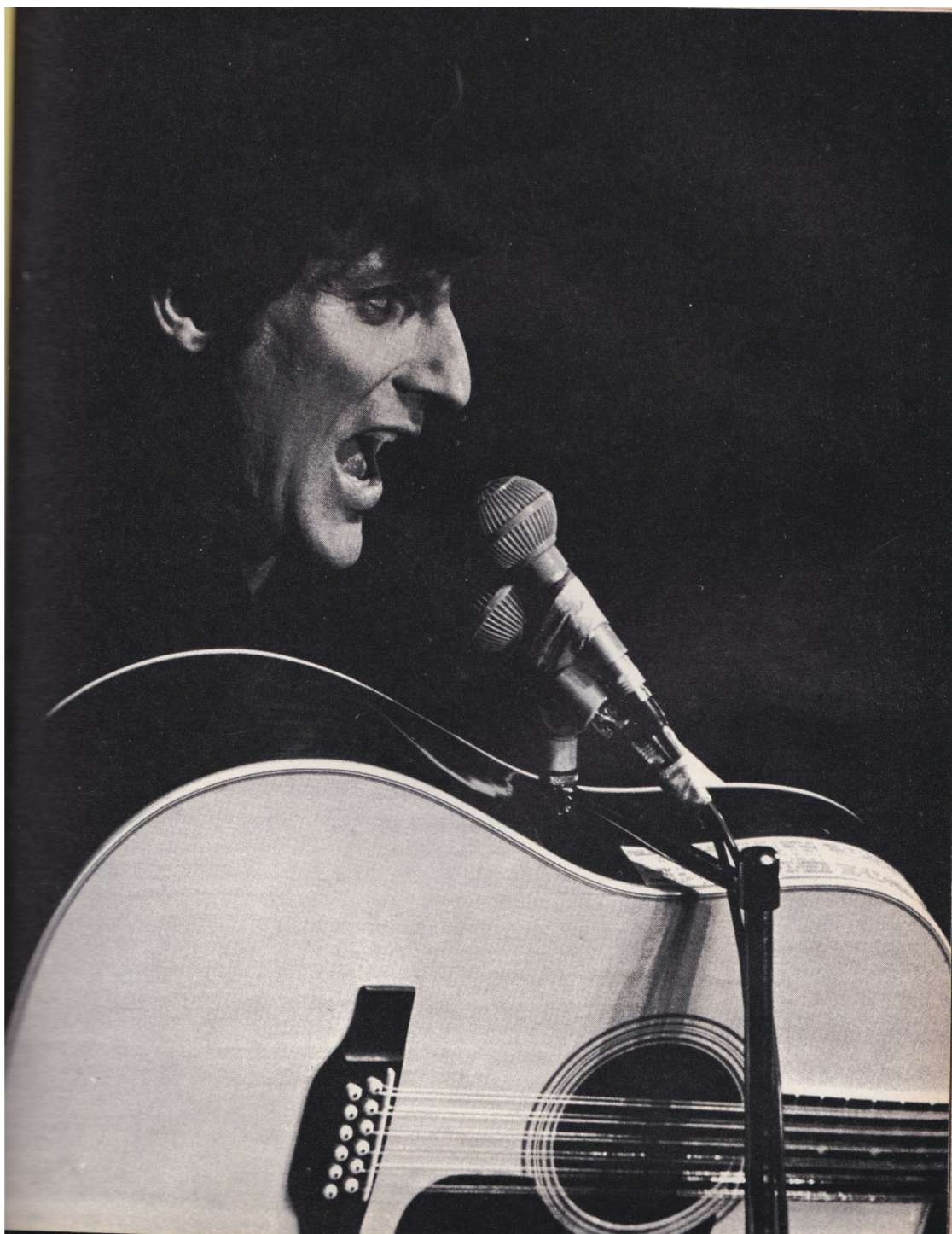
Pantalon de peau claire, chemise bleu marine. Pantalon de cuir noir, chemise noire. Et, toujours des bottes souples sous les pantalons. Non, ce n'est pas le compte rendu d'une présentation de mode. Ce n'est pas la description d'une quelconque nouvelle collection printemps-été. C'est seulement pour situer l'homme. L'habit ne fait pas l'interprète. Pas plus que pantalon, chemise et guitare n'en font le chanteur folk, engagé ou ce que vous voulez. Le personnage est connu. Et c'est lui qui, en France, a lancé ce genre de tenue sur scène et y est resté fidèle. Le 31 mars, Hugues Aufray, avant de s'en aller faire une longue tournée au Canada et dans les deux Amériques, a donné, vêtu comme il est décrit plus haut, un Musicorama exceptionnel. Un récital. Deux heures, deux parties.

Chacun, maintenant, veut y aller de son petit récital personnel et rester en scène toute la durée du spectacle sans partager l'affiche avec un petit copain. Pour Aufray, ce n'était pas nouveau. Il y a un peu plus d'un an, à Bobino, de l'autre côté de la Seine, côté rive gauche, il présentait déjà pour la première fois à Paris son récital. La scène de l'Olympia est vaste. Hugues Aufray la rétrécit astucieusement, en occupe l'espace scénique d'une manière originale et intelligente avec des projecteurs de

couleurs sur pied et en faisant faire le cercle à ses sept musiciens. Et, par des jeux de scènes, des changements de situation, de position, il n'est jamais monotone. Le récital, but final pour un artiste, cela se comprend, n'est possible que dans la mesure où ce même artiste a d'abord une présence scénique certaine et surtout un bon et solide répertoire. Le public, faut-il le dire, vient pour écouter les chansons qu'il aime, qu'il s'attend à entendre et, beaucoup plus rarement, pour se laisser surprendre par l'interprète de son choix. Gare à celui par qui le changement arrive.

La présence scénique d'Hugues Aufray n'est plus à décrire. Son allure est toujours aussi étrangement juvénile malgré les ans qui passent. Son répertoire s'agrandit, s'étoffe d'années en années. Il est même, sur la distance de deux heures, obligé de sacrifier certains de ses anciens succès, ou mieux encore, de ses nouvelles chansons qui, si elles n'ont pas obtenu le succès qu'on leur souhaitait, n'en sont pas moins parmi les meilleures comme « Les cloches de Rouen », trop méconnues, et « La fille et le commissaire » sans aller rechercher « Le cœur gros » qu'il n'interprète plus depuis longtemps sur scène.

Le répertoire d'Aufray s'est étoffé, il a aussi légèrement changé. Ce n'est pas nouveau. La contestation, le poing levé, la force ont fait place à plus de douceur. Le folk-song a toujours sa place, mais comme il a toujours été entendu (semble-t-il) par Hugues Aufray, c'est-à-dire d'une manière large et pas du tout restrictive. Folk-song pris pour folklore de tous les pays, Brésil, Pérou, Israël, et pas seulement « made in USA », et plus spécialement celui de Bob Dylan, dont Aufray nous a donné ce soir-là un bel échantillon comme pour rappeler qu'il a été l'initiateur en France et le principal adaptateur de Dylan. C'est ainsi qu'il nous a présenté dans un juste souci d'équilibre et avec une belle fidélité les trois amis sud-américains avec qui il a débuté à Saint-Germain-des-Près et rappelé que « Vidita » est une adaptation de Atahualpa Yupanqui, chose qu'il ignorait au moment où il écrivit le texte français. Aucun chanteur, même s'il est auteur-compositeur, ne peut aller à contre-courant de goûts de son public. Ce public qui l'a choisi et qui, exigeant, ne le laisse pas évoluer franchement, qui voudrait le fixer à jamais comme un collectionneur fixe sur un bouchon le beau papillon qu'il vient de naturaliser avec une épingule dans le dos. Ce n'est pas le chanteur qui manque de talent, c'est son public. S'ils font toujours un triomphe à cette chanson-métière qu'est pour Hugues « Santiano », ses admirateurs lui réclament de plus en plus des choses « faciles ». La lutte est inégale. Mais si on veut bien oublier ces petites mélodies,



Hugues Aufray

on se laisse facilement séduire par tout le reste. — PIERRE CHATENIER.

**Charlebois
et Forestier :**
**« Nous voulons les
rendre fous ! »**

Programme Plana/Antenne



Charlebois et Forestier.

Charlebois, avec l'accent : « Dis, Philippe, je suis fou, je viens de donner une interview à un journal d'extrême-droite. »

Forestier, même accent : « T'es rien tarte, hein, Robert ! »

Robert, songeur, s'arrête de parler pendant presque une seconde. Louise regarde en l'air en faisant de la fumée. Elle est toute mignonne avec ses cheveux bruns, son air d'oiseau frileux et ses petites lunettes cerclées de fer. Robert, visage sombre taillé à la hache, normal pour un Canadien, chevelure hendrixienne, sort un kazoo de sa fourrure et se le met entre les dents. Perplexe, le journaliste le regarde un moment, sourit d'un sourire incertain puis plonge le nez dans son verre. Il a sa petite idée, il va parler du show Charlebois-Forestier en attendant que le premier ait fini sa monotone improvisation et que la seconde ait baissé le nez.

C'était à l'Olympia, encore un coup. L'Ostitch, ça s'appelle, le show de l'hostie. Pourquoi, mystère. Une partie du show, en fait, car il dure plus de trois heures au Canada et on peut aussi bien y voir des acrobates que des chanteurs italiens à mandoline, des chauffeurs de taxi égarés sur la scène que des trapézistes en collant rose. « Tous ceux qui veulent participer sont acceptés, sans exclusive, Tino Rossi peut venir : le public entre et sort quand il le veut, c'est ça notre conception de l'art : un mélange de tous les genres, du cinéma, de la peinture, de la musique, du cirque et de la musique de cirque. »

A l'Olympia, donc, Robert Charlebois, Louise Forestier et huit musiciens « ben doués ». Cinq chansons seulement et le délire toujours, une formidable vague qui balaie en vingt minutes l'énorme couche de poussière du music-hall français et déferle au rythme des deux batteries, de l'orgue, du piano, du saxo électrique, de la trompette, des deux guitares et de la basse sur ce temple où Edith Piaf continue de mourir tous les jours dans des soupis d'accordéon rance. Charlebois et Forestier vivent avec une intensité telle que tous ceux qui ne vivent pas mais croient fermement

la faire les prennent pour de dous farfelus, voire même pour des fous dangereux. La chanson française est en danger ! Il était temps... On connaît trop « Lindberg » ou « La marche du président » pour que nous en reparlions longtemps ici, ces jongleries insensées avec les mots, ces coups de pied au cul de la poésie bien léchée, cet inépuisable jaillissement d'idées qui fait que jamais l'auditeur ne se risquera à prévoir la suite des événements. La logique a compris à qui elle avait affaire et a décampé sans demander son reste. Bon débarras !

Un regret, un seul : que Robert et Louise passent dans un spectacle qui n'a pas grand-chose à voir avec ce qu'ils font. Alors, forcément, les gens étant venus admirer Georgette Plana et Antoine...

« Une merveilleuse leçon d'humilité, dit gentiment Robert qui a enfin ôté le kazoo de sa bouche. Mais tout de même, c'était chouette, San-Francisco. » Non, ils n'ont pas chanté là-bas, Louise n'y a même jamais été, juste Robert pour un petit voyage, une guitare sur le dos. « L'Amérique, c'est le salut de l'humanité, affirme Robert, avec toute la terre qu'il y a là-bas. » « Ah ! non, s'indigne Louise, le salut il est partout, dans tous les pays. » Leurs projets d'avenir ? Un, en tout cas : se séparer bientôt et chanter chacun de son côté. Pourquoi ? Parce qu'ils ont envie, tiens, et qu'ils adorent le changement. N'oublions pas que Lindberg a été enregistré au Canada il y a plus d'un an. Ou presque un an ? Ils voudraient bien changer de maison de disque, mais... « m'ont fait signer un contrat par surprise, pendant une

séance, j'ai même pas eu le temps de lire. »

Louise : « Regrette pas trop, va, même si tu les lis, ces machins-là, t'y comprends rien. Et moi, je pourrais me plaindre, mon contrat est pour deux ans encore ! »

« Je suis un renard, un chien, un rat », lance Robert, mais plus personne ne s'étonne. Louise va composer des chansons « plus mélodieuses » qu'elle chantera elle-même.

L'Ostitch ? « On joue tous ensemble, chacun pour soi. Non mais, on est un groupe anarchoïste ou on ne l'est pas. »

La politique ? « J'ai compris que j'étais seul sur terre, une poussière. Alors, quand je fais des chansons, je pense d'abord à moi-même et après aux autres. La politique, c'est trop sale, il faut s'en éloigner. Quand je pense que vous avez un service militaire en France, ça me rend malade. » Groupes révolutionnaires ? « Il faut choisir, jouer de la guitare ou de la mitrailleuse. Nous, nous disons ce que nous sentons et chacun est libre de l'interpréter à sa manière. Au fait, ça me fait penser que j'ai trouvé un frigidaire plein de bouteilles dans ma chambre, hier soir. » « Donne ! »

« J'ai tout bu. »

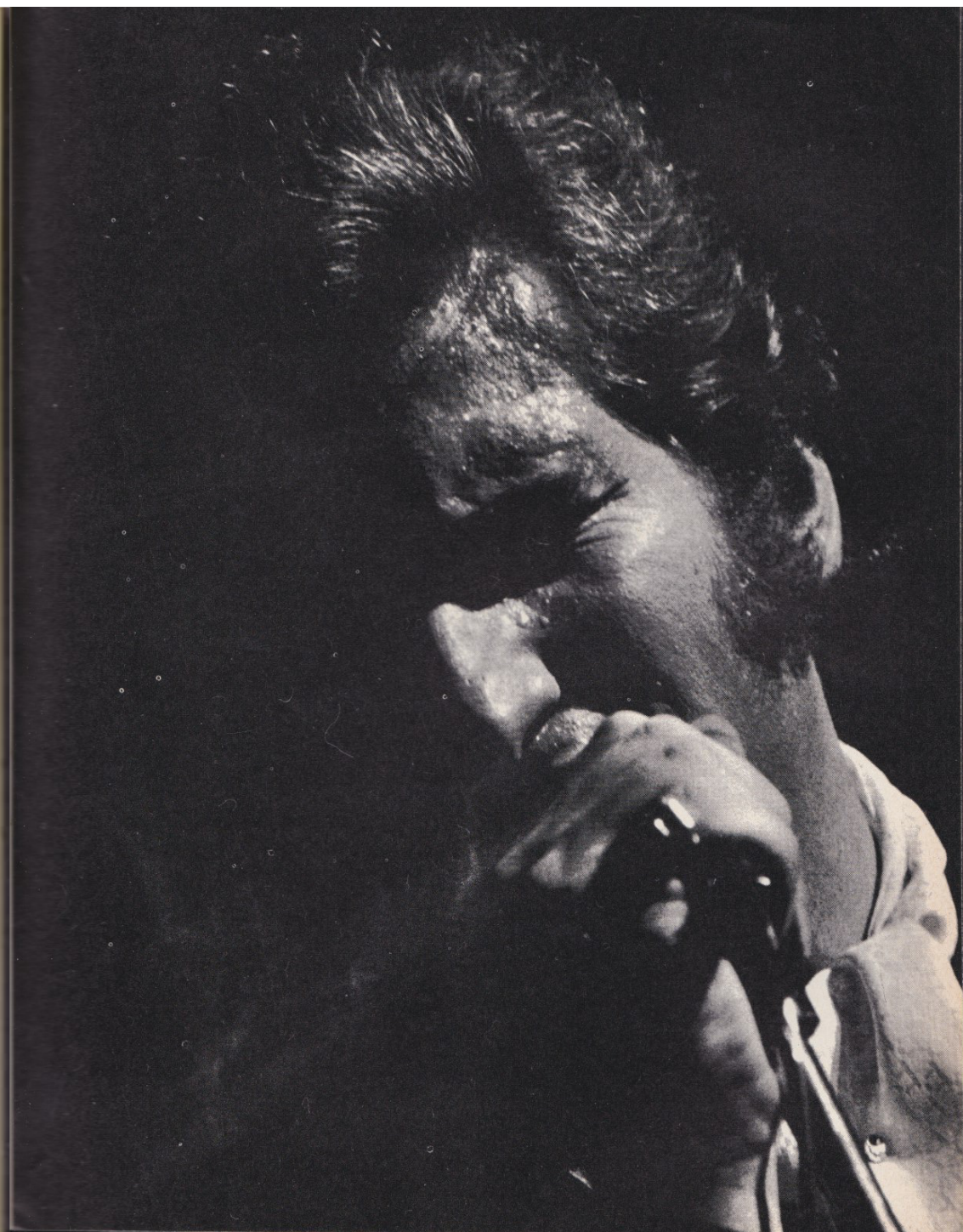
« Robert est toujours d'humeur égale : toujours de mauvaise humeur. »

« Louise, c'est une hystérique avec une belle voix. »

« On est des gitans électriques. »

« Je vais mourir dans six mois, soupire Robert, d'une manière complètement idiote : électrocuté en jouant de la guitare électrique sur des patins à glace. »

Miguel Mitchell



L'essentiel est de garder le beat, d'être hip.

La langue ? « Nous chantons indifféremment en [joute] (langue du Québec) ou en anglais. Le français ne peut pas s'ingérer. »

Communication ? « Nous ne sommes pas déçus par la France. Et le fait d'être dans ce spectacle nous permet de toucher des gens qui ne seraient jamais venus nous voir autrement. Nous n'avons rien à dire à ceux qui sont déjà convaincus, ce que nous voulons c'est dire à d'autres gens : « nous existons ». L'autre jour nous avons voulu faire monter le portier de l'hôtel sur la scène. Lui aussi, il existe. »

Pop-idols ? « C'est un métier qu'il faut faire très humblement. En général, nous faisons toujours ce que nous avons envie de faire. La preuve, nous nous séparons au moment où le succès international arrive. Non, nous n'essayons pas d'exciter les gens quand nous sommes sur scène. Nous essayons simplement de les rendre fous ! »

Mais c'est Robert qui, une semaine plus tard, est devenu fou sur scène et s'est mis à balancer des tambours sur le public. Il en avait marre, on le comprend. La France aussi en avait marre : la nouveauté c'est bon pour les Américains ou les Anglais. Pas de ça chez nous, on dort... Et la France s'est rendormie, bête, après avoir écrié d'une claque la vilaine petite bête qui voulait la réveiller. Une bien saine histoire, et pas morale du tout. Quand vous reverrons-nous, Robert et Louise ? Au secours ! on a besoin de vous. De l'air ! — PHILIPPE PARINGAUX.

Eddy Mitchell :
S'il n'en
reste qu'un...

8

Avec son allure toujours aussi solide, trapue, son air de « battant », Eddy Mitchell a triomphé devant un public d'admirateurs venus nombreux l'accueillir. Il a particulièrement réussi son entrée en scène, se faisant attendre, une fois le rideau ouvert sur son orchestre, le plus de temps possible, portant ainsi l'exaspération et l'excitation de ses fans au maximum. Et, en un peu plus d'une heure, il a largement prouvé qu'il était toujours le grand Eddy Mitchell, champion du rythme, défenseur inconditionnel du rock. L'ombre du grand et regretté Otis Redding, auquel Eddy a dédié une de ses nouvelles chansons, celles aussi

de James Brown, de Sam and Dave, de Joe Tex, les grands du rhythm'n blues américain, flottaient dans la salle, sur la scène. Grand orchestre bien dirigé par Jean-Claude Petit, section de cuivres en premier plan, côté jardin, danseurs un peu ridicules dans l'autre coin, côté cour. Tout était là.

Et, Eddy Mitchell, égal à lui-même, chauffant au maximum, faisant une performance exceptionnelle, a donné le meilleur de lui-même, ne se ménageant jamais, fidèle à sa promesse. S'il n'en reste qu'un, c'est bien lui. Le dernier des rockers. Même si cela le condamne un petit peu à ne pas surprendre. La couleur est annoncée à l'avance. De toute façon, si vous n'aimez pas, n'y allez pas. Ceux qui aiment, par contre, ont de quoi être ravis. Il est allé au bout du style. Efficace. Sans détours. Cela sonne. Cela balance. Les arrangements, dans la tradition, sont excellents. Même s'il a dû, pour cela, se soigner, quelque peu gommer l'humour dont il faisait preuve avant. Il n'en reste que quelques petites facettes ici ou là. Et son imitation de Johnny, pour finir, si elle lui a permis de chauffer la salle jusqu'au paroxysme comme seul sait le faire Hallyday, a frisé le mauvais goût. Eddy Mitchell a donc enthousiasmé le public de ses nombreux fans : il a un peu déçu les autres, les blasés, les habitués de l'Olympia. La première partie, une fois n'est pas coutume, était aussi intéressante : les Enfants Terribles, groupe vocal composé de trois garçons et deux filles qui arrivent parfaitement à marier leurs différentes voix, du grave à l'aigu, et ne se contentent pas de chanter à l'unisson. Ils sont sur la bonne voie, celle des groupes américains. Leur répertoire est personnel et devrait leur permettre d'accéder, dans un avenir assez court, à la grande notoriété qu'ils méritent avec l'abandon progressif du style rive-gauche. En vedette américaine, Nicole Croisille, revenue à toute vitesse de Montréal pour rappeler que, vocalement, professionnellement et scéniquement, il ne fallait pas l'oublier et qu'elle méritait sa place sous les sunlights. Place qui devrait être plus grande qu'elle ne l'est actuellement si elle arrivait à gommer quelques petits défauts. Tenue de scène plus élégante, une petite touche de féminité en plus, même si cela doit l'amener à être moins agressive, à moins swinguer. Mais, avec son répertoire anglo-français, le paradoxe bien connu, elle a montré les deux facettes de son savoir, des chansons de Francis Lal, venu gentiment l'accompagner sur scène, thèmes musicaux des films de Claude Lelouch « I'll never leave you » en passant par « Eagle eye » et « Qu'est-ce qui se passe dans mon cœur », titre de son prochain EP, un titre qui risque bien de se transformer en tube. — PIERRE CHATENIER.

Janis Joplin,
la mégère
psychédélique.

13

A peine une demi-salle ! Le public parisien vient de réaliser là une performance dont il n'a pas lieu d'être fier. Encore deux ou trois Musicoramas-bide de ce genre et il faudra prendre l'avion de Londres pour s'en aller voir quelques spectacles pop valables. Tout de même, il y a des choses incompréhensibles : un Olympia archi-comble pour Eddy Mitchell, bon, rien à dire ; mais les trois quarts des gens qui étaient venus voir Eddy connaissaient Janis Joplin, au moins par « Summertime » interposé.

Pourquoi ne sont-ils pas revenus ? Mauvaise organisation, manque de publicité ou d'enthousiasme ? Tout cela en même temps, peut-être, et aussi l'irrésistible attrait de l'autoroute du Sud, dimanche soir à six heures. Les absents ont eu tort, ce n'est rien de le dire, le show de Janis Joplin étant une chose assez remarquable et bien faite pour déchaîner les enthousiasmes et chauffer un public jusqu'à l'os. Oh ! les malheureux perdus dans un océan de fauteuils vides firent bien de leur mieux, applaudissant et hurlant chacun comme quatre, mais le volume n'y était pas et l'on sentait bien qu'il manquait quelque chose.

« Elle est bête, laide et méchante », disaient les gens qui sortaient de la loge de Janis. Peut-être, mais comme elle chante bien ! C'est vrai qu'elle n'est pas belle, qu'elle a l'air d'une grenouille de sole noire à la crinière de folle et au visage bouffi par ces fantastiques libations dont on parle avec respect sur toute la West Coast. Mais là n'est pas l'important. Brigitte Bardot chante comme un pied. Non, l'important c'est quand Janis enfourne son micro dans ses cheveux, approximativement à hauteur de sa bouche, et qu'elle commence son numéro. Elle devient belle alors, quand elle se roule dans la musique comme une chatte en chaleur, transex terribles, les cheveux dans la lumière et les semelles rarement sur le plancher, tordue dans tous les sens, comme si chaque son qui sort de sa gorge était un horriblement douloureux accouchement. C'est la grande défonce, pas d'autre mot et celui-là est encore un peu faible.

Le répertoire n'a guère changé depuis le temps de Big Brother, seule la façon

Janis Joplin.





Gilles Vigneault.

de l'interpréter est différente, à mi-chemin aujourd'hui entre le rhythm and blues et le rock, de ce genre de musique que font, là-bas, l'Electric Flag ou le Buddy Miles Express. Excellent orchestre au demeurant que celui de Janis, aoudé, percutant, puissant et souple à la fois, bien différent tout de même de ces belles mécaniques en uniforme que sont habituellement les formations de R'n'B. Sept hommes, Sam Andrew (gf), survivant de Big Brother, les cheveux emmêlés dans ses cordes et un sound bien épaïs; Snooky Cornelius Flowers (baryton), grand Noir très excité dont le « I can't turn you loose » en duo comico-érotique avec Janis fut un grand moment de jouissance vulgaire; Louis Gasca (tp); Terry Cumets (ts); Richard Kerner (og); Brad Campbell (bapt) et Roy Markowitz (dms), tous bons musiciens mais sans excès, assurant à Janis un back-ground d'acier trempé sur lequel elle peut à son aise promener ses hurlements et ses volutes minauderies: « Summertime », bien sûr, pas le meilleur morceau du répertoire pourtant, bien inférieur au formidable « Ball and chain », blues désespéré au cours duquel la guitare surchargée de Sam Andrew paraît bien fluette comparée à l'organe de Janis. « Piece of my heart », enrichi de quelques riffs, et la débauche de la

chanteuse s'accroît, on se prend à rêver à ce qu'elle doit donner d'ailleurs dans des Filmmex archi-combles, light-show en plus... Et à chaque pause c'est la ruée de la cavale, mains tendues en avant comme une aveugle, vers un verre posé là et qui n'a jamais vu aussi peu d'eau. « Combination of the two », « Try », on repart, écorchés les tympans, Janis saute, saute, saute, gesticule et fourrage sans arrêt dans sa crinière, pas sophistiquée pour un sou, non, brutale, dure, viscérale, vivante, mégère psychédélique aux hanches en folie, propulsée sans cesse vers le devant de la scène par un mur de swing, renversée parfois et pleurant à genoux sous le voile de ses cheveux, magnifique de mesure et d'impudeur, chantant chaque chanson comme si elle devait être la dernière. Or en a le souffle coupé, et les maigres ovations qui montent du maigre public font un peu honte. Janis titube vers le devant de la scène et regarde, une main au-dessus des yeux. Puis elle s'en retourne boire une gorgée, peut-être pour oublier que la France l'a oubliée. — PHILIPPE PARINGAUX.

Gilles Vigneault:
« Je veux bien
être un arbre »

14

Musiciens

Félix Leclerc, c'est déjà l'ancêtre. Gilles Vigneault, bientôt la quarantaine, « personifie le Canada français d'aujourd'hui », d'après un journal anglophone de là-bas. Chansonnier québécois et poète populaire numéro 1 du Canada, cet intellectuel « séparatiste » aime bien la lourdeur du paysan, son côté pataud. Il tient ça de son village, une bourgade perdue sur la côte nord. Grand, sec, un nez tordu, des yeux qui pétillent, il prend son temps pour parler, pour chanter, pour vivre. Mieux que quiconque, mieux peut-être que Félix Leclerc, avec plus de lucidité et moins de complaisance, il sait parler de l'hiver, des éléments, des forêts et des lacs du Québec. Pour les Canadiens il a la même importance que Brel ou Brassens pour nous. Le chat qu'il a dans la gorge — depuis une laryngite aiguë — lui donne une voix tout à fait originale, sur laquelle il sait mettre de belles mélodies. Quand on lui dit qu'il est chanteur, il rigole.

— C'est un euphémisme, gentil. Je fais ce métier, qui est de crier ce que j'ai à dire, mal, mais avec conviction, depuis neuf ans, depuis le milieu de 1960. Mais je suis certain d'être un mauvais

chanteur, et certain d'être plus poète que chanteur. Ma voix cassée m'a nul autant qu'elle m'a aidé. Des fois, on aime ce qui ne ressemble pas à tout le monde. Or ma voix a cette qualité, la seule, de ne pas ressembler à toutes les voix. Ceux qui ont le cœur de m'écouter finissent par s'habituer à des contenus qui valent beaucoup moins que le contenu. Le contenu, attention, c'est paroles et musique, comme c'est voile et bateau. Sans la voile, le bateau n'avance pas, ce n'est pas une chanson. Et la voile toute seule, ce n'est pas du tout une chanson.

— Vos musiques s'inspirent beaucoup des quadrilles, des rigodons, des rigodons. De la même façon, il y a dans l'accompagnement une permanence du violon-folklore.

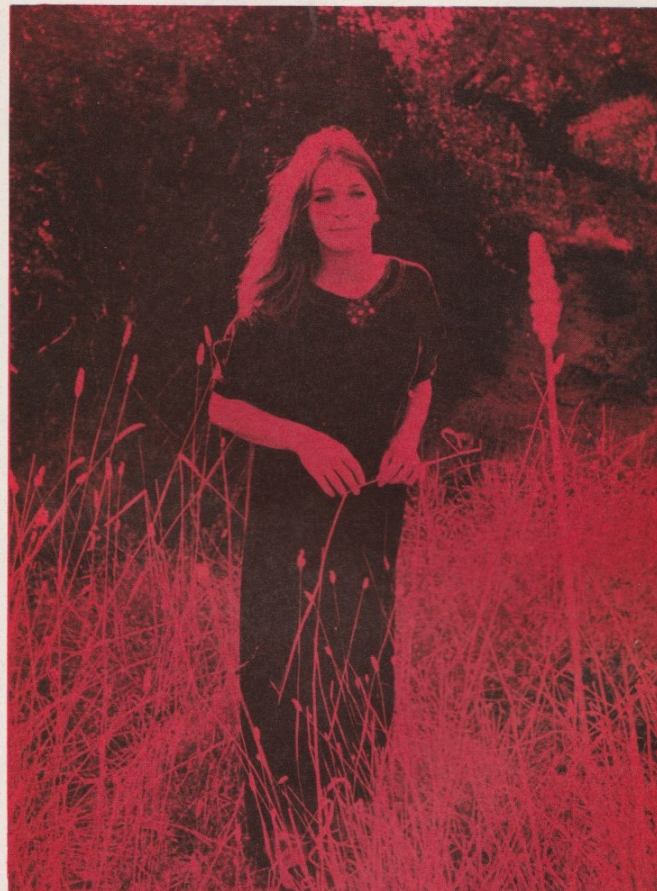
— Je ne m'en inspire pas. Ces choses-là m'inspirent ! Le sujet, la phrase dont je suis parfois le verbe, c'est une sorte d'enracinement. Je veux bien être un arbre, mais je ne veux pas que mes feuilles prétentieuses oublient les racines. J'aimerais qu'elles se souviennent qu'elles sont parties de Poitiers en 1840, comme soldat. Ce n'était-y engagé volontaire, ou c'était-y un bandit notoire qu'il fallait absolument évincer de la ville de Poitiers, je ne sais pas !

— Ce qui semble vous avoir beaucoup marqué, c'est Natashquan, le petit village où vous êtes né, et où il n'y avait pas d'électricité.

— Il l'a maintenant, depuis 1957. Mais il n'a toujours pas la route. Il n'y avait pas de cinéma, pas le téléphone. On l'a maintenant. C'est un peu insulaire chez nous. C'est paresseux aussi. Quand quelqu'un part travailler, ils disent : « Attends, attends, l'temps va ben l'attendre ». Mais on est hospitalier. Seulement, il n'y a pas beaucoup de touristes. Un jour, il en est venu deux, et il s'est trouvé quelqu'un pour dire :

« Qu'est-ce que c'est que tous ces gens dans la place ? En fait, le touriste ne se rendait pas chez nous, et ne s'y rend toujours pas. La misère non plus. Souvent la route amène plus de besoins que de solutions aux problèmes préexistants. Elle ne résout pas les problèmes. Elle vide le pays de ses occupants, et les envoie vers le cancer sociologique, inévitable aujourd'hui, qu'est la ville. Cancer, car la cellule prolifère dans un espace trop restreint. Quand mon père a vu Montréal, il a dit : « Qu'est-ce que c'est que tous ces villages épiques (emplis) les uns par d'autres ? ». C'est pas très faillible comme remarque sociologique, mais il avait raison. Et il ajoutait : « Quand il y a tant de place à côté ». Chez nous le pays est vide, et grand. Il faut « l'habiter » à tout prix. Pour ça, il faut voyager. C'est pour ça que nous sommes tous des voyageurs.

(propos recueillis par FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI).



JUDY A FLEUR DE PEAU

Depuis cinq ou six ans déjà, c'est un fait, il y a les quatre « grâces », les quatre « grandes prêtresses » du folklore américain : Joan Baez, Mimi Farina, Buffy Sainte-Marie et Judy Collins. « Joanie, Mimi, Buffy and Judy », comme les Américains les nomment familièrement. Il paraît qu'on les voit en train de converser et de s'amuser ensemble, à Newport, dans le film « Festival » de Murray Lerner. Joan est gentille, souriante, un peu grave et un peu enfant à la fois. Mimi, sa sœur, est très belle et courageuse : elle le prouva après la mort tragique de son mari, dans un accident de motocyclette, en l'été 66. Buffy est Indienne, sanguine et légèrement sauvage. Son regard noir et sa voix vibrante transpercent la mauvaise conscience du Blanc...

UN TALENT FOU

Judy est... Judy. La plus difficile à décrire,

sans doute parce que l'on ne parle pas facilement de ceux que l'on aime. Elle a d'immenses yeux bleus, d'admirables reflets dans ses longs cheveux, une voix aussi belle à écouter que son visage l'est à regarder. Une sensibilité à fleur de peau, une puissance à vous couper le souffle, alternant avec une douceur à faire rêver, une variété de gammes et de registres, un éclectisme poético-musical fabuleux. Et un talent fou. Judy Collins est née en 1939, à Denver, capitale du Colorado. Elle y passa la majeure partie de sa jeunesse, et fit des études aux Universités de Jacksonville (Illinois) et de Boulder (Colorado). Son père, Chuck Collins, aveugle, était un musicien assez réputé et dirigeait des émissions de radio sur une chaîne locale. Plongée dans la musique dès son enfance, Judy apprit très tôt à jouer du piano (elle en joue encore dans certains de ses enregistrements). Pendant plusieurs

Irrésistiblement vôtre...



The Who
Jimi Hendrix
Experience
The Herd
The Gass
Dave Dee Dozey Beaky
Mick and Titch
Chris Lamb and
the Universals
Chris Farlowe and the
Thunderbirds
The Status Quo

Joe E Young
and the Tonics
The Neat Change
The Plastic Penny
Wainwrights
Gentlemen
The Action
Ainsley Dunbar
Retaliation
The Glass Menagerie
Blue Cheer
The Kult

The Episode
The Entire
Sioux Nation
Fairport
Convention
The Floor
The Spectrum
The Election
The Factory
Pure Medicine
The Bonzo Dog
Doo Dah Band

les meilleurs groupes anglais
ont choisi : 100 w ou 200 w.
SOUND CITY
surpuissant... ...irrésistible.

Revendeurs, SOVAM importateur exclusif,
vous propose de distribuer SOUND CITY
dans votre ville en exclusivité.

écrivez-nous ou rendez visite à



SOVAM
277 rue Saint-Honoré
PARIS 8°
Tél. 742.84.73

années, elle fut une excellente pianiste de concert (mais oui!) ; et prometteuse pour son âge. Elle ne songeait guère alors au folklore...

DU PIANO A LA GUITARE

Or voici que des séances répétées de chansons en groupe, spontanées, pour le plaisir, comme les Américains savent si bien les faire, allaient d'abord la révéler à elle-même et à ses amis d'étude. Elle commençait à gratter la guitare et à chanter, les amis en question l'encourageaient à perfectionner sa technique instrumentale et vocale. Et elle se mit à y travailler, avec autant de rigueur et d'application qu'elle l'avait fait pour le piano.

C'est vers l'âge de vingt ans, après diverses tribulations que, désireuse toujours d'apprendre à la fois la vie et le folklore (ce qui du reste revient au même), elle tenta comme tant d'autres l'aventure new-yorkaise. Abandonnant la campagne pour la ville, elle trouva sa nouvelle voie dans l'atmosphère grouillante des boîtes de Greenwich Village : le « Gaslight », le « Bitter End », le « Village Gate » la virent s'instruire auprès des maîtres comme Fred Hellerman (ex-membre des « Weavers »), et Pete Seeger, en même temps qu'elle entamait sa carrière professionnelle. Elle y rencontra aussi des auteurs et interprètes plus jeunes, comme Mike Settle, Bob Camp ou Bob Gibson. Bob Gibson et Bob Camp formaient à l'époque un « duo-vedette » du folklore, si toutefois l'expression a un sens. On doit à Gibson la composition de quelques très bonnes chansons, et la révélation de Joan Baez au public du premier Festival de Newport en 1959. Et c'est au « Gerde's Folk City », toujours à Greenwich Village, que Judy découvrit un jeune homme qui n'allait pas tarder à faire sérieusement parler de lui : Bob Dylan. Il lui chanta « Masters of War ». Entre-temps, elle s'était mariée à Peter Taylor, professeur d'Anglais à l'Université du Connecticut, dont elle a un fils : Clark.

LES DISQUES

Bientôt remarquée comme chanteuse d'avenir, à une période où les producteurs de disques recherchaient des talents folkloriques nouveaux, elle signait un engagement chez Elektra qui publiait en 1961 son premier album : « A maid of constant sorrow ». A ce propos, il serait bon de profiter de l'occasion pour souligner le rôle important que jouèrent des firmes de disques, d'envergure modeste à l'époque, comme Elektra ou Vanguard, dans la « renaissance urbaine ». Outre Judy, Elektra révéla entre autres Tom Paxton, Phil Ochs, Tom Rush et Mark Spoelstra aux amateurs de plus en plus nombreux. Judy fut donc à la fois l'une des bénéficiaires et l'une des artisanes de cette renaissance, beaucoup plus authentique et créatrice que celle symbolisée vers 58-60 par le Kingston Trio ou même Bob Gibson. Dans son premier disque ainsi que dans le deuxième (« The golden apples of the sun »), Judy avait choisi un répertoire essentiellement traditionnel, en grande partie issu des folklores d'Irlande et d'Ecosse, qu'elle affectionne particulièrement. A partir de son album n° 3 (le premier publié en France par Chant du Monde), sous la pression des événements, elle allait se consacrer largement aux chansons « engagées », ou du moins d'actualité, qu'enfantaient les plumes des Paxton, Ochs, Dylan, Seeger, ou encore

Malvina Reynolds, Gil Turner, Billy Edd Wheeler...

Elle chanta même des œuvres de Shel Silverstein, plus connu comme dessinateur humoristique de la revue « Playboy », mais qui a écrit de fort belles et parfois sérieuses chansons, telle « Hey, Nelly, Nelly ! ». Son quatrième disque, enregistré en public à l'occasion de son premier grand récital à New York, au début de 1964, confirma cette tendance : chansons pacifistes, sociales (quand ce n'était pas socialistes), anti-ségrégationnistes y étaient rassemblées, sans oublier, toujours, la tradition britannique qui lui est chère. On a dans ce disque la joie d'entendre au violoncelle... Chuck Israels, que les amateurs de jazz connaissent bien.

Son cinquième disque (le deuxième sorti en France par le Chant du Monde, cf. chronique de Philippe Rault dans « R & F » n° 3, ce qui ne nous rajeunit pas, page 52) nous permit de découvrir d'autres grandes admirations de Judy, comme Eric Andersen dont elle interpréta superbement « Thirsty boots », ou surtout Richard Farina. Il est émouvant aujourd'hui d'entendre ce dernier accompagnant Judy au dulcimer dans « Carry it on ! », et plus encore dans « Pack up your sorrows » dont il est l'auteur. Émouvant aussi de relire le poème qu'il avait écrit pour Judy sur la pochette originale du disque. Et de repenser simplement au refrain de « Pack up your sorrows » :

« Mais si tu pouvais un peu
« Rassembler tes peines,
« Et me les donner toutes,
« Tu les perdrais
« Je saurais quoi en faire ;
« Donne-les-moi toutes ! ».

N'est-ce pas ce que nous propose Judy Collins, lorsqu'elle nous tend la main et fait résonner en nous la tendresse (pensez à son admiration pour Jacques Brel) ? Il nous reste à parler de deux autres « découvertes », plus récentes mais non moins importantes, de grand talent, à écrit « Both sides now », chanson pleine d'originalité, que Judy s'est chargée d'interpréter, et qui n'y a pas très longtemps de faire monter à la première place du « hit-parade » des universités américaines, et même pendant plusieurs semaines dans les dix premières du hit-parade pas spécialement universitaire que connaissent les Américains. Ça fait tout de même plaisir, non, au lieu de... (censuré, pour ne froisser personne). Quant à Leonard Cohen, Judy l'a fait venir aux États-Unis il y a deux ans, ils ont même chanté « Suzanne » à New York ensemble, vous imaginez le pied que les gens ont dû prendre... Et puis, toujours de Leonard Cohen, écoutez « Dress rehearsal rag » par Judy (dans l'album « In my life ») : après deux ou trois cents auditions, je me demande encore si c'est vrai qu'une chose aussi belle puisse exister.

OU VA JUDY ?

Quittons maintenant Leonard Cohen (avant d'y revenir exclusivement, et le plus tôt possible) et reparlons un peu du dernier album de Judy (cf. chronique dans « R & F » n° 25, page 62) : j'avoue ne pas l'avoir aimé d'un bout à l'autre, et dès les premières auditions, contrairement à la majorité des précédents. Une des questions que l'on peut se poser est de savoir où elle veut en venir

avec son utilisation d'orchestrations « country & western » : cela fait vraiment un peu trop guimauve, d'accord. Mais n'est-ce pas grâce à cet artifice qu'elle risque d'être enfin entendue aussi par le public du sud ? Justement par le public réactionnaire ? A suivre... Les autres morceaux, de toute façon, m'ont pleinement satisfait : voilà que dans la pop-music aussi, elle est capable de faire un « malheur » : écoutez donc « Pretty Polly », et dites-moi si c'est juste que cela se vende moins que les Bee-Gees, même en France ? Un soir mémorable du mois d'août, j'ai eu le plaisir de voir Judy en concert dans une petite ville du Massachusetts : elle avait deux guitares (une six cordes et une douze cordes) et un piano, dont elle s'accompagnait dans la « Chanson des vieux amants » de Brel. Elle le fit mieux, bien mieux que dans le disque ; au bord des larmes étions-nous. Et quand je vous aurai dit qu'elle va probablement venir cette année en France, en même temps que les Doors, et que vous aurez à votre tour sorti votre mouchoir ou pris votre pied devant la belle Judy aux grands yeux bleus, vous m'aurez compris... — JACQUES VASSAL.

Discographie : Judy Collins a publié à ce jour huit albums 33 t, 30 cm chez Elektra, dont cinq sont distribués en France par Chant du Monde et Vogue. Suivent les références américaines originales plus, entre parenthèses et le cas échéant, les références françaises :

— « A Maid of constant sorrow » : EKL-209 (mono) ; EKS-7209 (stéréo) ;
— « The Golden Apples of the Sun » : EKL-222 (mono) ; EKS-7222 (stéréo) ;
— « Third album » : EKL-243 (mono) ; EKS-7243 (stéréo) (Le Chant du Monde, LDX-S 4324) ;
— « The Judy Collins Concert » : EKL-280 (mono) ; EKS-7280 (stéréo) ;
— « Fifth album » : EKL-300 (mono) ; EKS-7300 (stéréo) (Le Chant du Monde, LDX-S 74333) ;
— « In my life » : EKL-320 (mono) ; EKS-7320 (stéréo) (Vogue, CLVLXEX 155) ;
— « Wildwood flowers » : EKL-4012 (mono) ; EKS-74012 (stéréo) (Vogue, CLVLXEX 217) ;
— « Who knows where the time goes » : EKS-74023 (stéréo seulement) (Vogue, CLVLXEX 322).

N.B. Les albums Vogue considérés ici sont en gravure universelle.



MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS-IX
Place Pigalle Tél. : TRi. 75-24

TOUS INSTRUMENTS
SÉLECTIONNÉS DE HAUTE QUALITÉ

IMPORTATEUR DIRECT
GROSSISTE

Crédit
conditions
exceptionnelles

PRIX DÉMARQUÉS
sur Beaucoup d'Articles

Une Sélection Prestigieuse

FENDER	guitares → ← amplis	FENDER HAGSTROM LEVIN
LUDWIG	← batteries → ← accessoires →	OLYMPIC
SELMER	AKG	orgues FARFISA
A. ZILDJIAN	← cymbales →	STAMBUL
MARQUIS	← SONO → ← amplis →	HAGSTROM
BERG LARSEN	← becs →	OTTOLINK

TOUS ACCESSOIRES

ST. DAVID STRINGS

Cordes Nashville spéciales, utilisées par les plus
grands guitaristes anglais ERIC CLAPTON, JIMI
HENDRIX, JOHN MAYALL.



IMPORTATION EXCLUSIVE

INSTITUT D'ÉLECTRONIQUE MUSICALE

24, rue Turgot, PARIS-9^e - Tél. : 526-75-56
83, bd de la Libération, MARSEILLE-IV
Tél. : (91) 47-78-81

Ampeg



Les deux meil-
leures marques
d'amplis à trans-
istors pour gui-
tare, basse et
orgue sur le mar-
ché mondial.
Adoptés partout
les musiciens de
studio et par les
accompagnateurs
des plus grandes vedettes

Standel



ATTENTION ! Pour mieux vous servir. L'Institut
d'Électronique Musicale (24, rue Turgot, Paris-9^e)
s'agrandit : exposition permanente des amplifi-
cateurs AMPEG et STANDEL et bientôt de nou-
veaux amplis anglais démentiels.



Xénakis.

Le Festival International d'art con-
temporain de Royan est à la fois un test
sérieux et le bilan des expériences musi-
cales tentées dans le monde et confron-
tées dans un lieu unique, qui, même
inadapté à l'écoute du déferlement inter-
rompu, a le mérite de rassembler un public
de plus en plus jeune, qui capte et réagit.
Il est normal d'ailleurs qu'à une musique
qui bouleverse la tradition réponde la
voix confuse d'une foule en voie de libé-
ration, et qui trouve, dans la musique
même, des justifications à cette libéra-
tion. On est très loin de l'atmosphère
d'initiés respectueux du Domaine Musical,
et c'est tant mieux. On est en train de
découvrir que la musique d'avant-garde,
même si elle est le produit de spécula-
tions cérébrales dans le hasard des bruits
possibles, du cri humain aux oscillations
électro-acoustiques, agit directement sur
la sensibilité, l'état de réceptivité idéal
devait être, bien plus que l'appel aux
sentiments ou au jugement, la disponi-
bilité des sens. Monde tendu, frémissant,
battu de gongs, de phrases happées
par les sons. La voix est sans cesse
présente, comme l'instrument « perfec-
tionné », comme intrusion humaine dans
le cahos. Patrice Mestral, jeune compo-
siteur français de 24 ans, dans « Blocs
Lumineux », intègre un poème de Patrick

MacAvoy à la « matière » sonore, il
surnage des mots-clés, mots-rêves dans
le magma éclatant et sourd qui part à
la dérive. Jean-Pierre Guézec utilise
douze voix solistes pour ses « Reflets
Polychromes », douze voix qui susurrent
et hurlent, qui scandent ou happent des
syllabes inachevées, et qui seraient, selon
l'auteur, dans la fébrilité infinie de leurs
combinaisons, « le reflet de l'agitation
et de l'inquiétude du monde dans lequel
nous vivons ». Les références au monde
extérieur n'existent pas seulement dans
la « suggestion » ou les « intentions »
d'acteurs. Un compositeur japonais,
Yori-Aki Matsudaira, intègre les bruits
« fortuits », « extérieurs », klaxons, jazz,
enregistrés sur bande à la couleur sonore
de la flûte. Le collage veut rendre compte
de la totalité du monde sonore, auquel
s'ajoute les trépidations de pieds et les
onomatopées de l'interprète, Gazzeloni,
flûtiste d'une virtuosité et d'une finesse
étonnantes. La musique d'avant-garde
franchit allègrement le seuil de l'humour,
et l'on découvre qu'il ne suffit plus d'être
sérieux pour être profond. William Bolcom
dans « Session 4 » parvient aux limites
du « canular » musical, associant les
stridences orchestrales à Mozart, aux
airs violents du café-concert, puisant à
toutes les sources qu'il rabe par des
transitions rocambolesques.
Happening musical à la John Cage, ou
concert véritable ? Là encore les barrières
s'effritent. Le public est mûr pour le grand
déroulement. François-Bernard Mache
lui en donne l'occasion dans « Répétitions »,
œuvre aléatoire, mobile, indéterminée,
puisque elle laisse une place aux jeux
musicaux du public à qui on distribue
des appeaux, instruments utilisés norma-
lement pour imiter les cris des différents
animaux perdrix rouge, moineau, lièvre.
Le compositeur s'explique : « La marge
de responsabilité de l'auditeur partici-
pant est définie par les caractéristiques
de l'instrument qui lui est confié d'une
part, et par les réactions de sa pensée
aux sons qu'il est en train de vivre d'autre
part. L'autrement dit, que la poésie
doit être faite par tous, non par un, la
musique aussi, plus tard, quand les
musiciens, les concerts, les esprits, la
société auront enfin changé. Il se peut
certes en attendant que le résultat se
révèle moins intéressant musicalement
que socialement. C'est un risque à
prendre. Après tout, faire de la musique
n'a plus rien à voir avec la réalisation
de pièces de collection. »
L'essai de participation (limitée, et dirigée
par un chef d'orchestre) n'a pas été
probat. L'expérience de Mache, qui est



Bério.

à la fois démythification de l'œuvre d'art
et rupture des rapports public-interprètes
(on assiste à de semblables tentatives
dans les arts plastiques et au théâtre
actuellement), a le mérite de traduire
l'état d'esprit de beaucoup de jeunes
compositeurs actuels. Esprit de labora-
toire, anxieux de la vie, appel généreux
à la communication, les créateurs, sub-
mergés par l'océan des sons, le défer-
lement de la musique dans la vie, tra-
duisent, à des degrés divers, le cahos
incertain, lieu commun des êtres vivants.
Il faut la verve frémissante de Bério ou
la force magistrale de Xénakis pour
franchir le mur du son et déboucher
sur la terre promise de l'émotion musicale.
Bério, italien, est né en 1925 à Imperio-
Oniglia, près de la mer. Il a travaillé avec
Dallapiccola et a été élève du conser-
vatoire Verdi à Milan. En 1955, il a
fondé avec Bruno Maderna le studio de
phonologie de cette ville. Actuellement,
il enseigne en Amérique, à la Juilliard
School de New York. Sous la carrure
méridionale, derrière les lunettes d'écaille,
on sent une sorte de mobilité inquiète,
l'homme en éveil, ouvert à toutes les
formes d'art. Il est l'auteur d'articles
brillants sur le jazz, sur les Beatles, sur
la composition.

« Ou je me situe, moi ? Musicien italien.

MUSIQUE CONTEMPORAINE A ROYAN

La danseuse indienne Yamini Krishnamurti.

AVEZ-VOUS DÉJÀ ESSAYÉ UN
TRIUMPH

140 watts ?



Distribué en France par :

J. GOTTI
30, avenue Maxime-Gorki
95 - GOUSSAINVILLE

Visible à Bordeaux chez :

LE COMPTOIR GÉNÉRAL de la MUSIQUE
26, rue Bouffard

Davoli

LA PREMIÈRE DES RÉFÉRENCES :
LA PLUS FORTE VENTE FRANÇAISE
D'AMPLIFICATEURS
ET DE SONORISATIONS



EM 506 : 100 watts. 4.300 F

Importateur exclusif

GAFFAREL MUSIQUE

3, rue Guy-Mocquet, MARSEILLE-1^{er}
Téléphone : 48-34-24

CATALOGUES ET DÉPOSITAIRES
SUR DEMANDE



Répétition Béjart-Xénakis : Penasou (violoncelle), Paolo Bertoluzzi (contre), Maurice Béjart.

Ma poitrine est pleine de musique et mes oreilles peuvent couper le continuum des sons comme les couteaux d'un chirurgien sensible... Je suis partout et nulle part. » Il arrive à tirer des voix et des instruments autre chose que les sons attendus : Chamber Music, Chemins II, El Mar la Mar. Clarté palpitante, bruissements à fleur de peau, pleurs, souffles, toute la vie arrachée et rajalée. Dans « Visage », une voix de femme rit, roucoule, halète, si près du drame imaginaire, si proche de la vie instinctive, qu'elle enivre et entraîne l'auditeur bien au-delà de la simple écoute. Même transport dans « Sinfonia », où l'auteur noie les références littéraires, Joyce, Beckett, les jaillissements politico-poétiques des murs de la Sorbonne, dans un foisonnement musical d'une grande finesse. La musique est pierre vive, tranchante et scintillant de toutes ses facettes.



Pierre Mestral, auteur de « Blocs lumineux ».

Xénakis le grand, grec de 47 ans, au visage d'aigle dont l'asymétrie inquiète et attire, domine le festival. Ce calculateur de génie, qui joue de l'abstraction comme d'une lyre lorsqu'il parle, qui envoûte à coup sûr quand il compose, qui organise ses vastes tapisseries sonores sans laisser place à la moindre gratuité. La création mon-

diale de « Nomos Gamma » dans la rotonde du Casino reste le « temps fort » du festival. 98 musiciens sont éparpillés dans le public. Xénakis pense que les instruments classiques n'ont pas été épuisés : il leur reste quelque chose à dire. L'interprétation d'une telle œuvre tient du tour de force. Le violoniste aux pieds de qui je suis assise pendant le concert m'avouera être totalement étranger à une œuvre « d'acrobatie sur corde raide ». Les sons électro-acoustiques sont là pour remplacer l'incapacité humaine à rendre compte des partitions « impossibles » des compositeurs actuels. Pourtant la présence physique conjuguée des interprètes et des auditeurs dans « Nomos Gamma » ajoute une dimension « sensorielle » capitale à l'expérience musicale tentée. Il s'agit de véritable participation, l'auditeur étant placé au carrefour des sources sonores, au cœur même. L'auditeur est habité, traversé. Retour à l'émotion primitive. Ce n'est qu'après coup qu'il réalise la force et la beauté sauvage d'une œuvre très civilisée. L'œuvre de Xénakis, comme celle de Mestral ou de Guézec ou de Bussotti, qui utilisent le matériel instrumental traditionnel, illustrent à des titres divers un paradoxe sensible pendant la durée du festival : Comment une musique en rupture avec les structures traditionnelles, peut-elle être transmise par le dispositif instruments-interprètes au visage de fonctionnaires des concerts de toujours, sans créer un décalage audio-visuel néfaste à la perception de l'œuvre ? A la limite un comique inévitable se dégage, qui disparaît lorsqu'on ferme les yeux. Je pense notamment aux extravagances vocales plaquées sur l'image des choristes endimanchés, français ou italiens. La musique actuelle pose le problème de la mise en scène (ou du vide), du contrepoint visuel à l'œuvre. Maurice Béjart, dont les recherches chorégraphiques ont été fort influencées par la découverte de Pierre Henry et des musiques électro-acoustiques, propose dans « Concert de Danse » un accord

audio-visuel possible, ce qui ne veut pas dire que toutes les musiques doivent se résoudre en danse. Et pourtant si l'on remonte aux sources... Pour Béjart, « la danse est de la musique visuelle », la musique, libérée de la danse a connu seule une carrière prodigieuse. La danse n'a pas encore réussi à exister profondément et indépendamment du discours musical. Pourtant, certains créateurs ont pu prouver la possibilité du contraire et une danse complètement créée dans le silence et guidée par un rythme interne semble lentement voir le jour. Béjart, au cinglant bleu dans la barbe et le velours noir, est là, et il démontre que l'on peut danser sur du silence (Prélude) du Monteverdi lié à des poèmes de René Char (Lettera Amatoria) et du Xénakis (Nomos Alpha). Cette dernière création, à la fois musicale et chorégraphique épuise les ressources de deux instruments : un violoncelle, un danseur. Sur les glissandos cassés, les brisures rauques et les envois acides de la musique, Paolo Bertoluzzi inscrit ses arabesques sinueuses et désarticulées, graphiques précis, écriture « hiéroglyphique » collant à la note. Yamini Krishnamurti, danseuse indienne, présente au Festival et pour la première fois en Europe, consacre la fusion orientale du geste et du rythme, de la danse rituelle où chaque frémissement de paupières, chaque inflexion de doigts signifient et de la musique traditionnelle où le chant détermine le mouvement. Il paraît donc impossible de parler de musique contemporaine comme d'un moyen d'expression cloisonné et limité dans le temps et l'espace puisqu'à son propos on évoque la poésie, la danse, l'orient et l'occident, et qu'il n'est pas impossible, qu'après être venu à Bério ou à Xénakis, une fraction du public ne découvre, avant l'Apocalypse annoncé de toutes parts, Mozart ou Beethoven. — FRANÇOISE SÉLORON.

Ballet du XX^e siècle (Béjart) : « Hi-Kyon ».





guitares
amplis
sonos
effets spéciaux
batteries
orgues

■
tout ce matériel
à votre disposition
pour l'essayer seul
ou en formation.

■
location
location-vente
occasion
reprise

, une ambiance
fuzz

dépositaire Fuzz à paris :
cambon-musique, 49, rue cambon, paris 1^{er} (face à l'olympia), tél. 742.93.57

Dynacord



Pour le plein air,
les grandes salles :

**le
GIGANT**

**200 Watts
modulés**

6 canaux pour micros ou guitares haute et basse impédance.

2 canaux pour instruments électroniques (orgues etc.)
Réglage volume, basses, aigues et echoreverb sur chaque canal.

Réglage général de volume, basses, aigues.

Contrôle visuel de volume. Sortie avec volume pour tension. - Prise pour magnétophone. Prise pour utilisation de plusieurs GIGANT en cascade.

IMPORTE ET GARANTI :

FRANCE : S.A.R.L. A.P. FRANCE
28 30 avenue des Fleurs LA MADELEINE / LILLE
BELGIQUE : Ets. A. PREVOST & FILS S.P.R.L.
107 avenue Huard Hamoir, BRUXELLES 3

Distributeurs pour le sud de la France :

TECMA 161, avenue des Chartreux MARSEILLE
TECMA 10, rue d'Armagnac TOULOUSE
RADIOVISION 7, Cours de la Liberté LYON

disques hors étoiles

BLOOD, SWEAT AND TEARS

Variations on a theme by Eric Satie. Smiling phases. Sometimes in winter. More and more. And when I die. God bless the child. Spinning wheel. You've made me so very happy. Blues. Variation on a theme by Eric Satie (2).
CBS 63.504.30 cm



Peut-être vous souvenez-vous du délire qui s'était emparé de votre serviteur à l'écoute du premier disque des B. S. & T. « Child is father to the man » ? Il doutait alors que l'orchestre puisse faire mieux. Eh ! bien, voilà, c'est fait. Et beaucoup mieux, en dépit du départ de Al Kooper. Ce disque est, n'ayons pas peur des mots, une pure merveille. Tout y est parfait, absolument parfait, d'un bon goût et d'une inspiration jamais démentis. Neuf hommes ont réalisé la synthèse entre le jazz et la pop-music, ce sans rien enlever de son intégrité à l'une ou l'autre de ces musiques. Chaque thème des B. S. & T. est traité d'une façon similaire : exposé par le chanteur (David Clayton-Thomas, grande classe, pas d'effets) soutenu par tout l'orchestre, puis un ou deux soli très jazz (d'une modernité bien tempérée et plus proche du bop que du free), réapparition de l'orchestre jouant à l'unisson de superbes arrangements, puis, de nouveau, exposé du thème par le chanteur, les cuivres, les cordes. Pas de complications, pas de simplisme non plus, une netteté de tous les instants et surtout, surtout, un refus total des effets faciles. (écoutez par exemple la partie de batterie de Bobby Colombo, modèle de bon goût et

d'efficacité). Sérieux, fraîcheur d'inspiration, délicatesse, parfaite cohésion, tout cela, saupoudré de beaucoup de talent, fait des Blood, Sweat and Tears le groupe américain le plus intéressant de l'heure. Un disque à (surtout) ne pas manquer. — PHILIPPE PARINGAUX.

ERIC CHARDEN

Mes amis. Tout est rose. Quelque chose. Rebecca. La Nuit. La Chine. Quand je serai vieux. Mayflower. Pardonne. Les godélands. La vie.
DECCA 110.014.30 cm
Il faut parfois avoir des oreilles. Il faut quelquefois écarter ses paupières ; enlever ses lunettes déformantes, jeter ses préjugés par la fenêtre, faire son mea-culpa et partir en pénitence. Douce pénitence quand il s'agit de suivre le chemin musical d'Eric Charden tout au long des différentes plages de son nouvel album. On court d'étonnement en surprise, de surprise en admiration. Il y a tout d'abord une pochette originale, grande photo dorée pliée en quatre sous une enveloppe plastique et extérieurement toute noire. Il y a ensuite, en forme d'introduction, d'ouverture, ou de dédicace, « Mes amis », surtout faite pour clouer le bec aux détracteurs de tout poil. « Charden, où as-tu gaulé cet air-là ? » Ces airs-là, ceux qui suivent, les dix autres de cet album, tous dissemblables, tous reliés par une même ambiance, une même couleur, la couleur Charden, ont au-dessus d'eux un souvenir qui plane, comme une sonorité déjà entendue, une forme déjà vue. La saveur nouvelle excite la mémoire. Les Beatles (ce n'est pas un hasard si j'en réfère à eux) dans leur génie se permettent de faire du « à la manière de... ». On retrouve de tout dans leur dernier et génial double-album. Ils se copient eux-mêmes, dans leurs propres tics, leurs manies. Charden, plus modestement, s'est contenté d'écouter, beaucoup, passionnément. Il est allé à la bonne source.

à l'avant-garde de la percussion

ROGERS
U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

**CAISSE CLAIRE DYNA-SONIC
ACCESSOIRES SWIV-O-MATIC**

Catalogue gratuit et adresse
de nos revendeurs sur demande à

SOCARO

Importateur exclusif pour la France

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e
Téléphone : 606-68-06

Gerard GELLY, batteur de Jean-Christian MICHEL
a choisi ROGERS



W ALL PURPOSE SPEAKER - 7055 *

STEREOMASTER - 7019 * NE

NEW GOLIATH 50 - 7049 * NEW THUNDERBIRD 7045 * NEW TAURUS 7044 *

TV/100 - 7037

NEW TREBLE 'N' BASSE * NEW GOLIATH 100 - 7048 * NEW

NEW TV/4/10 - 7054 *

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

INSTRUMENTS HENRI SELMER
78 rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI^e
Tél. 023-09-74

Distribution exclusive - Henri SELMER - Paris

Mais il a bien digéré la leçon des maîtres. Et maintenant qu'elle est en lui, il crée. Il part tout seul à la découverte. Tout seul, non. En compagnie d'une fine équipe. D'abord Jean-Claude Petit, compositeur de certaines des musiques mais qui surtout a écrit en collaboration étroite avec Charden des arrangements formidables, avec un foisonnement d'idées, de trouvailles. Jean-Claude Petit nous surprend à chaque tour de sillon. Bernard Estardy, le preneur de son — que ce nom est machiavélique dans ces cas-là ! — a réussi des enregistrements fidèles mais eux aussi inventifs, jouant de l'écho et de toutes les ressources modernes de l'électronique. Et Charles Talar, le directeur de production. L'album dans son ordonnance finale a été bien composé, bien programmé. Ouverture, chanson triste, chanson gaie et parodique comme « Rebecca », clin d'œil 1925. Ou encore « La Chine », tube apparent. Il en est de même pour la face B, qui attaque par une intro très folk, des pas à droite en stéréo que vient rejoindre une guitare sèche à gauche, puis entrée du chanteur au milieu, bientôt soutenu par des cordes, et une flûte. Exemple de progression dramatique. Et les surprises agréables continuent, jusqu'à un autre clin d'œil, « point d'orgue » final « La vie », musique de ballet, de comédie musicale, hommage à Stanley Donen, Vicente Minelli, ou Georges Cukor. Eric Charden a été beaucoup critiqué. Il le sera encore sans doute. Les jaloux ne manquent pas. De la gauche vers la droite comptez-vous messieurs. Je n'aimais pas non plus beaucoup ses chansons à gimmicks gloutons. Je le prenais pour un imitateur au savoir faire à toute épreuve. Un fabricant de tubes. L'apprenti-sorcier a cassé sa tirelire, renversé les éprouvettes, jeté au vent les recettes des maîtres. On ne peut pas accuser quelqu'un d'être influencé par ce qu'il aime. Surtout quand les maîtres sont les génies musicaux de la pop-music. Charden est maintenant Charden tel qu'en lui-même les « DJ » l'ont fait. Un auteur pop. C'est si rare de par ici. Il faut le saluer. — PIERRE CHATENIER.

CREAM
GOODBYE. I'm so glad.
Politician. Sitting on top
of the world. Badge. Doing
that scrappy thing. What
a bringdown.
POLYDOR 658.129/30 cm



Ils sont sacrés, les Cream, et nul ne peut seulement oser faire quelques réserves à leur égard sans provoquer une levée de boucliers fanatiques. Allons-y tout de même, et regrettons, une fois de plus, que trois musiciens de la stature de Clapton, Bruce et Baker n'aient jamais vraiment réussi à jouer ensemble. ENSEMBLE. L'unité est tout de même un élément capital dans un groupe, quelle que soit la musique qu'il pratique; les Cream ne la réalisent que dans les enregistrements en studio, les trois derniers ici. Et un nouveau problème se pose aussitôt, à savoir que lesdits enregistrements n'ont souvent pas un très grand intérêt et ramènent les Cream au niveau des autres groupes anglais. On peut donc préférer, malgré tous leurs défauts, les morceaux enregistrés en public, même si on y joue tous ensemble et chacun pour soi, même si chacun y prend son solo en même temps et sans beaucoup s'occuper des autres, même si la mise en place des vocaux laisse énormément désirer. Avec tous ces handicaps sur le dos, n'importe quelle formation se casserait la figure en beauté et sans espoir de retour. Mais c'est des Cream qu'il s'agit ici, c'est-à-dire de trois instrumentistes superbes qui possèdent assez de sens musical et de maîtrise de leur instrument pour se tirer de toutes les chausse-trappes qu'ils ouvrent à chaque instant eux-mêmes, béantes, sous leurs pieds. De l'acrobatie, mais avec le feeling. Trois soli de Clapton, l'un confus (« I'm so glad »), les deux autres magnifiques (« Politician » et « Sitting »), un « Ange

ENFIN!

UN HAUT-PARLEUR*

JBLANSING

DANS UNE ENCEINTE*

JBLANSING



- * ou plusieurs !
- * Spécial sono, évidemment !

GARANTIE TOTALE 2 ANS

9 modèles de 100 à 320 watts

pour : guitare, orgue, guitare basse, sonorisation, public-address

Une documentation ainsi que la liste de nos dépositaires vous sera envoyée gracieusement en écrivant ou téléphonant à

AURIEMA FRANCE*

98, boul. Victor-Hugo, 92-CLICHY - Tél. : 270-80-30

* Agent général JBLansing

SI VOUS NE SAVEZ PAS ENCORE TOUT AU SUJET

DES EXTRAORDINAIRES ORGUES

GEM

ÉCRIVEZ-NOUS : GAFFAREL MUSIQUE, 3, rue Guy-Moquet, MARSEILLE-1^{re}
ou TÉLÉPHONEZ-NOUS : (16-91) 48-34-24



CORFU MEUBLE,
ampli incorporé
40 WATTS
FRS 4.380.

CHALLENGER,
5 octaves
FRS 3.797.



MINI GEM, 3 octaves,
ampli incorporé 20 WATTS
FRS 1.400.



JUMBO GEM, 4 octaves,
ampli incorporé 20 WATTS
FRS 1.699.



IMPÉRIAL, FRS 6.001.

GAFFAREL MUSIQUE

SEUL DISTRIBUTEUR DES ORGUES ET AMPLIFICATEURS G. E. M.

3, rue Guy-Moquet, MARSEILLE-1^{re} (13) — Téléphone (16-91) 48-34-24

mystérieux » ajouté sur « Badge » à la guitare rythmique et qui n'est autre que l'ami de toujours (George Harrison, Beatle bien serviable), un climat, restent finalement quelques très bons moments grapillés de-ci de-là, mais ce disque n'apportera rien de nouveau à ceux qui possèdent déjà « Wheels of fire ». Le titre du disque, c'est « au revoir », pas « adieu »...
— PHILIPPE PARINGAUX.

IRON BUTTERFLY
BALL. In the time of our lives. Soul experience. Lonely boy. Real fright. In the crowds. It must be love. Her favorite style. Filled with fear. Beld-beast. ATCO SD 33-280/30 cm



Groupe vraiment underground il y a un an encore, l'Iron Butterfly est aujourd'hui la formation américaine qui vend le plus de disques. « Heavy », le premier album, navigue dans les dix premières places depuis sa sortie et « Ball » vient de décrocher une première place tout à fait étonnante quand on considère la chose depuis la France, mais bien méritée d'un strict point de vue musical. Heureux Américains... pour la musique, au moins. L'Iron Butterfly n'est donc plus un groupe underground, il n'empêche que sa musique est toujours la même et que les concessions au succès ne sont pas encore là (il n'y a d'ailleurs aucune raison d'en faire, puisque ça marche très bien comme ça). « Heavy », c'était essentiellement un morceau, « In-a-gadda », « Ball », c'est tout un disque remarquablement équilibré et de qualité constante, meilleur finalement que le premier, même si aucun morceau n'accroche plus que les autres. La voix incroyablement profonde de Doug Ingle, les petits leitmotivs aligres qui viennent ra-

fraichir l'étouffante épaisseur des interprétations, les brèves flambées de délire vite réprimées, les climats bizarres (« Soul exp. »), le découpage surprenant des accompagnements et des thèmes, tout cela plus « Lonely boy », tout à fait extraordinaire, tout cela fait de « Ball » un disque captivant, riche aussi puisqu'il est de ceux que l'on peut écouter dix fois sans que soit fini le temps des découvertes. — PHILIPPE PARINGAUX.

JAZZ O MANIACS
Horse feathers. Immigration blues. Some of these days. Awful sad. Everybody loves my baby. Back to the jungle. Saratoga shout. Take it easy. Call of the freaks. Cirill shouts. St James. Miss Hannah. POLYDOR 658.121/30 cm
Organisé chaque année par l'Association Française des Amateurs de Jazz Nouvelle Orléans (AJAZNO) présidé par Gérard Conte, le Jazz Band Ball remporte un succès toujours croissant. S'il convient de créer maintenant une étiquette « jazz pop », on peut y inclure le rhythm and blues comme ce style allègre et coloré qui se désigne tantôt « vieux style », « dixieland » ou « New Orleans », qui fut à l'origine de toute une épopée musicale et qui se perpétue depuis cinquante ans pour la plus grande joie de ses disciples et des nouvelles générations. Historiquement, tout a été dit par les Sidney Bechet et les Louis Armstrong. Perspective dangereuse qui oblige, remontant le cours de l'histoire du jazz, à mépriser également le grand orchestre blanc de Woody Herman sous prétexte qu'il ne dépassera jamais le Count Basie des années 30, ou, dans un contexte plus moderne, un saxophoniste comme Johnny Griffin sous prétexte qu'il ne dépassera jamais Charlie Parker. C'est pourquoi, nous abandonnant au seul plaisir de l'instant, nous aurions bien tort, en théoriciens inhibés, de boudier les Jazz O Maniacs. Ceux-ci, dans leur genre, représentent sans doute ce qui a pu se faire de mieux depuis les célèbres Lorientais de Claude Luter. Originalité dans le choix des thèmes, empruntés à la (suite page 73)

LA MAISON DU JAZZ

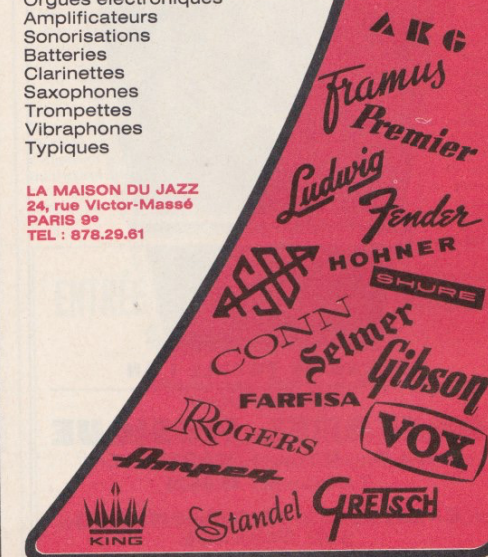


LA MAISON
DES
GRANDES
MARQUES
INTERNATIONALES

Le plus grand choix de :

Guitares électriques
Guitares classiques
Orgues électroniques
Amplificateurs
Sonorisations
Batteries
Clarinettes
Saxophones
Trompettes
Vibraphones
Typiques

LA MAISON DU JAZZ
24, rue Victor-Massé
PARIS 9^e
TEL : 878.29.61



MARSHALL

JOHNNY HALLYDAY,
JIMI HENDRIX,
THE BEE-GEES,
etc...

The
sound of success-



GARANTIE TOTALE 1 AN

Importateur exclusif

GAFFAREL MUSIQUE

3, rue Guy-Mocquet, MARSEILLE-1^{er}
Téléphone : 48-34-24

CATALOGUES ET DÉPOSITAIRES
SUR DEMANDE

eminent 550 ^{deluxe}



• Upper Manual : 16' 8' 4' 22/3' 2" • Lower Manual :
8' 4' 2" • Pedal : 16' 8' 4' • Polyphone • Percussion/
Sustain • Brushes • Leslie (tremolo & chorus)
• Stereo • Reverberation.

L'HEURE MUSICALE

106 rue de Longchamp, Paris. 16.
metro trocadero pompe tel : 553.03.40

Démonstration permanente dans son
nouvel auditorium « Pop » des plus grandes
marques d'instruments :

ROGERS - Fender - FBT

Hofner - VOX - STAR

HOHNER - SOUND-CITY

philicorda - GEM etc...

GARANTIE TOTALE - EXPÉDITION DANS TOUTE LA FRANCE

DISQUES DU MOIS

THE BROOKLYN BRIDGE
Worst that could happen.
Your kite, my kite.

BUDDAH 610.023/45 t
simple.

Bubble music. Ils sont onze, pas
moins, qui chantent tous en-
semble une magnifique mélodie
de Jim Webb (tout cela est
indiqué à l'envers sur le disque,
la face A à la place de la face B).
On peut ne pas aimer cette
grandiloquence, ce style typi-
quement américain, ça n'est
pas très grave. — Ph. P.

JAMES BROWN

Give it up or turn it a loose.
I'll lose my mind.

POLYDOR 421.430/45 t
simple

(U.S. King)

« Give it up » est un nouveau
sommet pour James Brown.
Une fois de plus, c'est avant
tout une magistrale exhibition
de rythme et de swing. La
nouauté, cette fois, ce sont
les interventions sinuuses et
fugitives des cuivres et saxes,
d'une précision affolante et
d'une écriture totalement diffé-
rente de ce qu'on connaissait
jusqu'alors. Les paroles se ré-
sument à peu près à la seule
phrase : « Lâche ou laisse cou-
rir ». Il est évident qu'on ne
peut pas juger une telle mu-
sique avec les mêmes critères
que la musique européenne.
« I'll lose my mind » est un
instrumental où James Brown
broche un peu à l'orgue. —
K. M.

GARY JOE COOPER

Lovin' is believin'. Wouldn't
you really rather.

POLYDOR 66.692 / 45 t
simple

Gary Joe Cooper qui a déjà
travaillé sa bosse dans pas mal
de groupes et d'enregistrements
démontre ici (on l'espère !) avec
son premier disque en tant
que chanteur et compositeur.
Et puis ah, que c'est chouette !
On passe du premier titre au
second et on recommence.
Thèmes, arrangements, inter-
prétation, tout est excellent.
Cela rappelle un peu Stevie
Wonder (en moins forcé),
un peu R & B, un peu Bacha-
rach. Non, je ne blague pas.
Écoutez ! Et si vous vous
étournez de trouver le nom de
Jean-Claude Petit comme ar-
rangeur, sachez que le chant
et la rythmique ont été enre-
gistrés en Californie, les cuivres
en Allemagne et les cordes à
Paris, le tout mixé et harmonisé
le mieux du monde. — K. M.

CRAZY ELEPHANT

Gimme gimme good lovin'.
Dark part of my mind.

BELL 90.096/45 t simple
(U.S. Bell)

Un nouveau groupe psycho-
blues-rock qui a tendance à
abuser du wah-wah (dans
« Dark part ») mais qui com-
prend un bon chanteur, ce qui
nous vaut un « Gimme gimme »
net et bien envoyé. Si le disque
ne devient pas un gros tube
en France, vous aurez au moins
la satisfaction de pouvoir épater
les copains avec des « incon-
nus » impressionnants ! — K. M.

F.-R. DAVID

Le bonheur est un cerf-
volant. Les rubis.

POLYDOR 66.690 / 45 t
simple

Voici le dernier-né de F.-R.
David, ce garçon à la voix bien
timbrée, pleine de charme,
rappelant un peu Michel Pol-
nareff. « Le bonheur » qui n'a
de prétention que d'être plai-
sant, est pleinement réussi.
« Les rubis », trop élaboré, trop
compliqué, est moins satis-
faisant. — K. M.

DEEP PURPLE

River deep, mountain high.
Listen learn read on.

ODEON C 006 04.501/45 t
simple

Décidément, ce « River deep »
est en passe de devenir un
classique. En voici la même
version, par les Deep Purple,
cette fois. Pas formidable, il
faut bien le reconnaître. Infé-
rieure en tout cas à celle de
Ike et Tina, et surtout à celle,
fabuleuse, d'Eric Burdon,
actuellement disponible sur le
marché français. — Ph. P.

THE DELLS

I want my mamma. Always
together.

CHESS 169.530/45 t simple
(U.S. Cadet)

Le premier titre figurant déjà
dans l'indispensable LP « R & B
Remarquable Vol. 3 (Chess
69.504) », cette réédition ne
s'imposait pas, d'autant plus
qu'il existe encore de nombreux
titres formidables par les Dells
jamais publiés en France. —
K. M.

FATS DOMINO

Everybody's got something
to hide except me and my
monkey. So swell when
your well.

REPRISE RV 20.205/45 t
simple

Après « Lady Madonna » et
« Lovely Rita », le gros bon-
homme souriant du rock s'at-
taque à une nouvelle compo-
sition de Lennon-McCartney,
« Everybody's got something
to hide except me and my
monkey » qui figurait sur le
double album des Beatles.
C'est sympathique, mais on pré-
férerait que Fats Domino nous
retrouve des tubes comme il en
avait le secret entre 1950 et
1960. — J. B.

DONOVAN'S GREATEST
HITS

Epistle to Dippy. Sunshine
superman. There is a moun-
tain. Jennifer Juniper. Wear
your love like heaven. Sea-
son of the witch. Mellow
yellow. Colours. Hurdy-
gurdy man. Catch the wind.
Lalena.

EPIC BNX 26.439/30 cm

Un album que le public fran-
çais attendait avec impatience
ayant entendu dire beaucoup
de bien de ce disque. Les titres
sont issus de divers albums,
mais on ne retrouve pas le
chanteur timide de « Catch the
wind » et « Colours » : ces deux
chansons ayant été revues et
corrigées ; il y a même une
pointe d'écho dans « Catch the
wind », et des guitares qui font
penser à la musique de Big
Pik, lorsqu'il accompagne Bob
Dylan, dans « Colours ». Pour-
quoi avoir voulu effacer cette
image de notre esprit ? « Catch
the wind » a toujours cette
poésie tendre et fragile, mais
rajouter un piano me semble
inutile. Donovan a dû mettre
« Season of the witch » non
parce que c'est une de ses
interprétations qui a eu beau-
coup de succès, mais celle qui
a eu le plus de succès reprise

ENTRÉE GRATUITE AU GOLF DROUOT

2, rue Drouot, PARIS-9^e

offerte par Rock & Folk

VALABLE LES LUNDI, JEUDI, SAMEDI
de 15 h. à 20 h.

DÉCOUPER CE BON VALABLE UNE FOIS

par
Jacques Barsamian,
Jocelyne Boursier,
Pierre Chatenier,
Kurt Mohr,
Philippe Paringaux.

par des groupes comme les Vanilla Fudge, ou Julie Driscoll et Brian Auger Trinity, Al Kooper et Steve Stills. Ce disque est un raccourci de la carrière de Don, mais aussi de son œuvre à la fois poétique, subtile, mais aussi factieuse. Vous pourriez aussi apprécier le talent de ses musiciens qui savent donner leurs possibilités. Ce disque fait date, tout comme la « Bob Dylan's greatest hits ». — Jo. B.

AYNSLEY DUNBAR RETALIATION DOCTOR DUNBAR'S PRESCRIPTION. The fugitive. Till your lovin' makes me blue. Now that I've lost you, I tried, Change your love down ways. Call my woman. The devil drives. Low gear man. Tuesday's blues. Mean old world. BYG 529.005/30 cm

Un très bon disque de blues, propre, net, agréable parce que sans fioritures ni exercices de style gratuit. Le Retaliation joue le blues de John Mayall, dont l'influence apparaît nettement dans certains morceaux (« Tuesday's blues »), et ses membres ont eu la bonne idée de n'emprunter au maître que ce qu'il avait de meilleur : le dépouillement tranquille des interprétations, les climats créés par l'orgue, les incursions dans le domaine du blues rural (« The devil drives »). Pas de tape à l'œil, un swing aisé, quatre bons musiciens qui aiment ce qu'ils font et le font bien, tout cela est suffisant pour passer un bon moment. — Ph. P.

DYKE & THE BLAZERS FUNKY BROADWAY: Funky Broadway (1 & 2). Uhh (1 & 2). Broadway Combination. City Dump. Funky

Walk (1 & 2). The wrong house. So sharp. POLYDOR 658.096/30 cm (U.S. Original Sound) Dyke (Arleston Christian de son vrai nom), sans jamais parvenir bien haut dans le hit-parade, a néanmoins vendu près d'un million d'exemplaires de son « Funky Broadway » jusqu'à ce que Wilson Pickett s'en soit aperçu et en fasse un numéro 1. C'est maintenant devenu un « classique », inscrit au répertoire de tous les artistes R & B. En voici donc l'original, enregistré à Philadelphie en septembre 1966. Le personnel figurant au dos de la pochette est celui du groupe régulier de Dyke, des Blazers. Une revue américaine prétend que ces musiciens n'auraient pas participé aux enregistrements... aller donc savoir ! L'audition porte à croire que ce disque provient de trois séances, comportant des instrumentations légèrement différentes. Une chose est certaine : le disque est très bon et l'orchestre, sans jamais forcer à l'écoute, swingue de façon délicate, tout à fait dans le style James Brown. C'est encore un de ces disques qui se danse plutôt qu'il ne s'écoute. Il n'est pas interdit cependant de suivre le bouillonnement des guitares (dans « Funky Broadway ») ou du saxo Minor (dans « City dump »). — K. M.

DYNAMIC 7 Squeeze me, Part. 1 & 2. MONUMENT 680.018/45 t simple (U.S. Sound Stage 7) Un nouveau groupe instrumental noir comprenant trompette, ténor, baryton, orgue, guitare, basse et drums qui s'inspire à la fois de James Brown et de Archie Bell. Pas

général, mais bonne ambiance qui chauffe. Ce disque sera sûrement très recherché une fois qu'on connaîtra l'identité des membres de l'orchestre. — K. M.

EVERLY BROTHERS ROOTS. Everly family. Mama tried. Less of me, T for Texas. I wonder if I care as much. Venture, boulevard. Shady grove, Illinois. Living too close to the ground. You done me wrong. Turn around. Sing me back home. Kentucky. WARNER BROS CLPW 1.554/30 cm

Phil et Don Everly obtiennent disque d'or sur disque d'or dans les années 56-57-58, mais dès 1952 la enregistré plusieurs bandes magnétiques avec leurs parents dans le village de Brownie, dans le Kentucky. C'est par un extrait de ces bandes que débute leur 33 t. « Roots » dans lequel ils procurent qu'ils demeurent toujours un excellent duo vocal alliant rock, country et pop. Dans un titre comme « T for Texas », ils démontrent qu'ils sont toujours à la pointe de l'actualité musicale de par leurs arrangements ! 1969 peuvait marquer leur retour au premier plan, d'autant plus que physiquement ils sont plus beaux que jamais et cela a son importance auprès du public féminin. — J. B.

ARETHA FRANKLIN QUEEN OF SOUL: You made me love you. Follow your heart. Love for sale. I surrender dear. Bill Bailey won't you please come home. What a difference a day made. I may never go to heaven. I apologize. It's

just a matter of time. Every little bit hurts. CBS 5 62.562/30 cm (U.S. Columbia)

Ces enregistrements qui s'échelonnent de août 1961 (« I surrender dear ») à février 1965 (« Love for sale »), reflètent bien les idonements sur la grande artiste a effectués avant de retrouver son vrai style : le soul-music. Bon, d'accord, les arrangements sont parfois bien criants, mais il y a quand même plusieurs pages où Aretha peut déployer son talent de façon impressionnante. « Love for sale », enregistré en public, avec Kenny Burrell à la guitare, « You made me love you », « Every little bit hurts » sont quelques-uns des meilleurs titres qu'on ait jamais entendus de posséder dans sa collection. — K. M.

ARETHA FRANKLIN The weight. Tracks of my tears. ATLANTIC 650.138 / 45 t simple (U.S. Atlantic) Elle utilise une guitare « bottle-neck » (genre Elmore James), quel plaisir ! Mais on aurait pu se passer de cuivres et ajouter un harmonica. Je suis sûr que ce serait pu donner quelque chose d'encre plus foudeoyent. Enfin, c'est pas moi le directeur artistique, et Jerry Weiler ne s'est pas trop mal débrouillé jusqu'à présent, même sans mes précieuses conseils. — K. M.

MARVIN GAYE & TAMMI TERRELL Good lovin' ain't easy to come by. Satisfied feelin'. TAMLA-MOTOWN 90.077/45 t simple (U.S. Tamla) Encore deux très bons titres

— quoique pas leurs meilleurs — par le duo de Detroit. En France, c'est « Satisfied feelin' », sur tempo jerk, qui risque d'accrocher d'avantage. — K. M.

JOHNNY HALLYDAY Rivière... outre ton lit. Je te veux. PHILIPS 370.798 / 45 t simple Le meilleur disque de Hallyday depuis longtemps, deux compositions originales (une fois n'est pas coutume) de M. Jones et T. Brown et surtout, surtout un orchestre au sound énorme. On reconnaîtra bien sûr au hasard de passages d'évidentes influences, mais puisqu'elles sont bien comprises, il n'y a rien à redire. — Ph. P.

MARY HOPKIN Goodbye. Sparrow. APPLE 10/45 t simple Ceux qui ont aimé « Those were the days » aimeront, les autres pourront sans remords préférer le « Goodbye » des Cream. C'est Mary Hopkin, telle qu'on l'a faite et telle qu'en son prochain disque. A ranger, déjà, au rayon des sans-surprise. — Ph. P.

MARY JANE HOOPER I feel a hurt. That's how strong love is. LIBERTY LIF 529/45 t simple (U.S. World Pacific) Attention ! Elle fait mal, Mary Jane ! Elle a cette qualité de voix trépidante, revendicative d'une Aretha. Ecoutez les dix premières secondes de « That's how strong » et vous êtes obligé d'acheter le disque. Vous ne regretterez d'ailleurs pas la suite des événements. Excellent accompagnement d'orgue, piano, guitare et drums. Un disque qui vit et qui démente. — K. M.

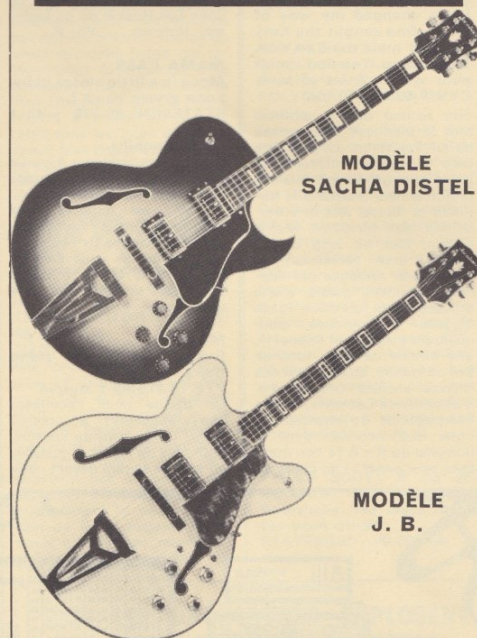
JEAN-JACQUES Maman. Paris m'a dit je t'aime. Les beaux dimanches. Il est vrai. MERCURY 127.418 MCF/45 t simple Un 45 t mis sur le marché pour le fan-club Jerry Lee Lewis c/o Michel Grézes, Auberge du Sanglier, Denat (81). Sa face la plus intéressante pour les rockers est la première enregistrée en public au Star Club d'Hambourg, « Down the line » qui fut généralement gravée par son créateur Roy Orbison, mais aussi par le rocker anglais Marty Wilde (Fantastique épopée du rock, volume 4). En moins de 2 minutes, on s'aperçoit que Jerry envoûte toujours son public à la vitesse d'un astronaute. — J. B.

moins travaillé, mais il sent ses chansons et sait faire claquer les mots. « Maman » et « Les beaux dimanches » sont de fort jolis thèmes, bien arrangés (par Hervé Roy) et les paroles — ma foi ne manquent pas de toucher les cœurs sensibles. Pourvu qu'il sache garder sa fraîcheur et son naturel ; avec un bon répertoire il est sûr d'un avenir brillant. — K. M.

DAVY JONES Love. The dream. PHILIPS 318.976/45 t simple C'est fort bien fait, Davy Jones est un professionnel et sa voix possède un timbre chaud, paresseux et intéressant. Il y a cependant deux reproches à faire à ce disque : le premier est qu'il marche dans des sentiers déjà pas mal arpentés par des gens du calibre de James Brown, le second est le manque de flamme qui se fait sentir tout au long de « Love ». Quand on fait ce genre de musique, il faut savoir parfois ne plus se contrôler. — Ph. P.

GLADYS KNIGHT & THE PIPS Keep an eye. Didn't you know. TAMLA-MOTOWN 90.137/45 t simple (U.S. Soul) Deux faces fantastiques ! J'ai même une préférence pour « Didn't you know » qui, sur un tempo lent, dédoublé, swingue à faire peur. En tant que soliste, Gladys Knight n'a peut-être pas tout à fait l'envergure d'une Aretha Franklin (oh, elle n'en est pas loin !), par contre elle bénéficie de l'incomparable « usine à rythme » de chez Tamla. Quel spectacle, quelle expérience, quand tout cela se met en rut ! Oaoû, comme on dit en américain. — K. M.

Jacobacci



MODÈLE SACHA DISTEL

MODÈLE J. B.

Les guitares électriques professionnelles JACOBACCI équipées des extraordinaires micros BENEDETTI (GOLDEN SOUND) sont maintenant les égales des meilleures guitares américaines.

Elles sont adoptées par LES GUITARES UNLIMITED, SACHA DISTEL, par tous les musiciens de studio français et étrangers et par les accompagnateurs des plus grandes vedettes : Bénichou (guitariste d'Enrico MACIAS), Pierre Cullaz (Claude NOUGARO), Roger David (Hugues AUFRAY), Jean-Claude Deblais (Serge REGGIANI), Garbasi (Mireille MATHIEU), Gimenez (Petula CLARK), Jacques Liébrard (Juliette GRECO), Lemaguer (Orchestre de l'OLYMPIA), etc...

Sur demande : fabrication spéciale et guitare pour gaucher.

Renseignez-vous auprès de votre revendeur habituel ou au Éts JACOBACCI, 7, rue Duris, PARIS-20^e - Tél. : 636-99-59.

CET ÉTÉ, OÙ QUE VOUS SOYEZ, VOUS RETROUVerez LES ORCHESTRES DES PRODUCTIONS GAILLARD

VIGON et les LEMONS - LES FROGEATERS ALAN SHELLY-APRIL et les LAKE'S MEN LE ROYAL SHOW - LE CRUCIFERIUS LOBONZ et, en récital, « CHAMPION JACK DUPREE »



38, rue Brunel
PARIS-17^e
Tél. : 754-17-01

TAJ MAHAL
THE NATCH'L BLUES. Good morning Miss Brown. Corinna, I ain't gonna let nobody steal my jellyroll. Going up to the country. Done changed my way of living. She caught the Katy and left me a mule to ride. The cuckoo. You don't miss your water. A lot of love. CBS 8-63.397/30 cm

Son second disque confirme tout le bien que l'on pensait de lui. Taj Mahal est peut-être bien le meilleur chanteur de blues de sa génération. A la fois profondément attaché à la tradition et tourné vers une modernité bien tempérée, Mahal distille, tout au long de ce recueilli, voix puissante et envoiement soutenue par l'accompagnement coloré d'une efficace petite formation (dans laquelle on retrouve, pour quelques pages... Al Kooper !), une dizaine de blues tous de bonne facture, qu'ils soient des thèmes anciens (« Corinna », « Jellyroll », « Cuckoo ») ou des compositions du chanteur. A noter une incursion dans le domaine du R'n'B (« You don't miss your water ») au cours de

laquelle Taj Mahal prouve qu'il n'a pas grand-chose à envier à Pickett, Sledge ou Corley. Bien plus que n'importe quel groupe de blues blanc, Taj Mahal est l'héritier direct de John Lee Hooker ou de Lightnin' Hopkins. — Ph. P.

MAMA CASS
Move in a little closer baby. I can dream can't I. STATESIDE 90.126 / 45 t simple (U.S. Dunhill)
Mama Cass continue à puiser dans le répertoire des années trente, riche en jolies mélodies. Sa voix est toujours aussi séduisante, mais l'accompagnement manque de finesse et d'originalité. Si vous êtes un fervent de la Mama, n'hésitez pas à faire un saut chez votre disquaire. — K. M.

MAN
Erotica. Don't just stand there. PYE 16.315/45 t simple
Un disque pour... comment dire ? auditeurs ? écouteurs ? Enfin l'équivalent de voyeurs. Pour plus de réalisme, installez un trou de serrure devant votre

haut-parleur. La musique, je ne pense pas que cela vous intéresse. Quant à la chanteuse... enfin, elle ne chante pas exactement, alors disons la soupçonneuse, elle s'exprime dans un style réaliste et ne manque pas de feeling. — K. M.

MARBLES
The walls fell down. Love you. POLYDOR 421.432 / 45 t simple
Deux morceaux écrits par les Bee Gees pour leurs petits protégés. Ils ne referont pas le coup de « Only one woman », tout restant dans la bonne moyenne, à l'extrême limite de la grandiloquence sinopseuse. — Ph. P.

EDDY MITCHELL
Seuls les anges ont des ailes. Le diable est là. Réveille-moi, Monsieur Love. Otis. BARCLAY 71.336 / 45 t simple
Toujours très professionnel, Eddy. Rien sur le plan technique ne peut être reproché à ce disque. La voix, la mise en

place, les arrangements sont impeccables, même si dépourvus d'originalité. Ne manque que ce petit grain de folie, cette petite imperfection qui fait parfois qu'un disque est vivant. Celui-ci est bon, néanmoins, et les quatre morceaux d'un niveau égal. Un jeune à suivre. — Ph. P.

PHILIPPE MONET
J'ai des papillons dans la tête. Bien trop loin. LA COMPAGNIE 5.0007 / 45 t simple
Second disque de ce chanteur. Le premier avait été salué dans ces colonnes comme un événement. Il est posé, insipide. Je persiste donc, ni par parti pris ni par peur de me déjuger, mais avec conviction, Philippe Monet est bien la révélation de ces derniers temps. « Bien trop loin » devrait logiquement être un succès. Aux programmeurs de jouer. — Ph. Ch.

NANA MOUSKOURI
Puisque tu m'aimes. A la porte du jardin. Marie se marie. Chèvrefeuille que tu es loin.

FONTANA M 460.259/45 t EP

Quatre titres extraits du 30 cm « Nana ». Fontana 885.713 MY. Quatre bons titres interprétés par une chanteuse sûre de ses moyens et qui sait se servir de sa voix. L'adaptation de « Scarborough Fair » ne fait cependant pas oublier les inimitables Simon et Garfunkel. — P. Ch.

OLIVER NELSON
BLUES AND THE ABSTRACT TRUTH. Stolen moments. Hoe - down. Cascades. Yearnin'. Butch and butch. Teenie's blues. IMPULSE A-5/30 cm

Voici un album, assez ancien déjà puisqu'il fut l'un des premiers publiés par Impulse, qui pourrait servir de parfaite initiation au jazz pour ceux que le New-Orleans fatigue comme pour ceux que le free effraie (ce sont peut-être les mêmes, d'ailleurs). Le sextet réuni pour cette séance n'est composé, à part le leader lui-même (as, ts) et George Barrow (baryton), que de grands noms : Eric Dolphy, disparu depuis, était l'un des plus grands musiciens de son temps (as, fl), on sait ce que sont Freddie Hubbard (tp), Bill Evans (p), Paul Chambers (bs, mrt, lui aussi au début de cette année) et Roy Haynes (dms). Tout ce beau monde joue le blues sur des arrangements sans génie mais qui balancent agréablement. C'était le but recherché. — Ph. P.

THE PAUPERS
ELLIS ISLAND. South down road. Cairo hotel. Can't go on. Another man's hair in my razor. Numbers. Oh that she might. Yes I know. Ask her again. Julliana. VERVE FVS 9.516/30 cm

Et il y a Al Kooper au piano, bien sûr... peut-être pour rendre la politesse à Skip Prokop qui l'accompagnait lors des séances avec Bloomfield au Fillmore. Le disque commence formidablement bien, avec « South down road » au climat torride et au cours duquel on peut apprécier le travail de Chuck Beal à la guitare. Tout l'album n'est malheureusement pas de la même veine, et il est bien dommage que les Paupers se perdent parfois dans des arrangements dont la complexité va à l'encontre du swing. Dommage, parce que quand le groupe décide de chauffer (« Numbers »), il chauffe vraiment et sans tomber pour cela dans le simplisme gratuit. Ne serait-ce que pour les neuf minutes de « South down road » ce disque mériterait l'achat. — Ph. P.

CARL PERKINS
Restless. 11-43.

CBS 3.932/45 t simple
Le grand copain de Johnny Cash vient de se classer dans les meilleures ventes country and western publiées par le Billboard avec « Restless », qui en fait est un rock typique. Un rock que je conseille à tous les pionniers sans exception car vraiment c'est du bon boulot : tout en restant dans la tradition, Carl n'en est pas pour autant démodé. — J. B.

WILSON PICKETT
« HEY JUDE » : Save me. Hey Jude. Back in your arms. Toe hold. Night owl. My own style of loving. A man and a half. Sit down and talk it over. Search your heart. Born to be wild. People make the world.

ATLANTIC 0920.072/30 cm (U.S. Atlantic)
Wilson Pickett peut devenir agaçant quand il joue à l'excité sans trop y croire, qu'il abuse d'interjections comme « now looka here », etc. Mais quand il est en forme, comme ici, et que l'orchestre chauffe bien, le résultat est quand même assez formidable. Comme James Brown, il gueule parfois comme si on l'écorchait vif ; mais contrairement à Brown, Pickett doit être pris au sérieux — il n'a pas ce côté machiavélique, ce clin d'œil complice qui veut dire : vous voyez, je vous fais marcher ! Depuis son succès avec « Hey Jude », Pickett est connu d'un large public. Ceux qui ont aimé ce titre ne seront pas déçus avec ce longplay, qui est d'un niveau très égal. Enregistré à Muscle Shoals avec les musiciens des Studios Fame et le chœur des Sweet Inspirations, ce disque est l'un des, sinon le meilleur disque de Wilson Pickett. — K. M.

PROCOL HARUM
SHINE ON BRIGHTLY. Quite rightly so. Shine on brightly. Skip softly. Wish you well. Rambling on. Magdalene. In held twas in I.

STATESIDE 2C 062 90.018/30 cm
C'est un très beau disque, que ce second LP du Procol Harum, sans aucun doute le groupe le plus sous-estimé d'Angleterre, assassiné par son fulgurant et éphémère succès d'un été. Keith Reid, Gary Brooker et Matthew Fisher sont pourtant, en plus de bons musiciens, des jeunes gens bourrés de talent et capables, une fois n'est pas coutume, de créer une musique

qui leur soit propre. Mélange d'influences qui vont de l'underground au classique, la musique du Procol Harum est avant tout destinée à créer des climats étranges et paisibles, tendrement estompés par on ne sait quelles brumes, comme de vieux souvenirs jaunés qui reviendraient fugitivement à la mémoire. A mi-chemin entre le Pink Floyd et les Nice, le Procol Harum a trouvé sa voie et refait tous les jours des morceaux plus beaux que « Shade of pale ». Il serait temps que cela se sache. — Ph. P.

DIANA ROSS & THE SUPREMES & THE TEMPTATIONS

The way you do the things you do. I'll try something new.

TAMLA-MOTOWN 90.153/45 t simple (U.S. Motown)
Ces deux titres, tirés chacun d'un LP (respectivement Motown 682 et 679) réunissent pour l'enregistrement, les groupes vocaux féminins et masculins les plus populaires aux États-Unis. Il serait évidemment naïf de penser que ce faisant on doublerait automatiquement la valeur musicale de leurs disques. Armstrong et Ellington réunis, on s'en souvient peut-être, ce

n'était pas très réussi. Dans le cas présent le résultat est loin d'être médiocre, mais reste tout de même en deçà des meilleures prestations individuelles. — K. M.

SAVAGE ROSE
Long before I was born. Evening's child. POLYDOR 421.431/45 t simple

Leur allure est démente, leur musique est bonne et leur style très travaillé, ils sonnent anglais mais sont Danois, qui est-ce ? Les Savage Rose voyons ! Commencant par un excellent riff au piano, « Long before I was born » s'annonce bien. C'est d'ailleurs une très bonne chanson, paroles et musique s'accordent fort bien et de plus la chanteuse (celle qui a l'allure la plus folle) a une de ces voix que l'on peut difficilement définir, mi-enfantine, mi-cassée, avec aussi un peu de la sauvagerie de Janis Joplin. Groupe très prometteur et « sauvage » comme son nom l'indique. — Jo. B.

PEGGY SCOTT & JO JO BENSON
Soulshake. We were made for each other. STATESIDE 90.004/45 t simple

1969 LES ORCHESTRES EXPLOSENT ET DEVIENNENT DES VEDETTES DANS TOUTE LA FRANCE

Parrainé par « Rock & Folk » tous les vendredis au GOLF DROUOT, le célèbre tremplin des groupes amateurs et semi-professionnels prend cette année une importance jamais égalée.

En plus des contrats obtenus, les vainqueurs reçoivent 50.000 AF.

Les studios DELAMARRE offrent 3 h. de séance d'enregistrement et un disque promotion.

« DYNACORD » remet à chaque formation un diplôme souvenir de leur passage au « GOLF DROUOT ».

ROCK & FOLK publiera la photo et biographie du groupe qui sera la révélation du mois, afin de le faire connaître à ses lecteurs.

Inscription des orchestres à HENRI LEPROUX, GOLF DROUOT 2, rue Drouot, Paris-9^e

POWER 10
ultra professional equipment for actually showmen

BOUVIER, 22-24, AV. DE GRAMMONT, 37 - TOURS - TÉL. : 05-52-33
BOUVIER-MUSIQUE, 6, RUE CONDORCET, 51 - REIMS - TÉL. : 47-37-10

(U.S. 555-International)
«Soultshaks», c'est du rock du style des années 50, Little Richard ou Fats Domino, légèrement modernisé par l'adjonction d'une guitare genre «country». Sur la slow, au verso, la guitare prend un son de dobois ou de sitar. Curieux mélange de «soul» (les duettistes) et de Nashville (les accompagnateurs). En Amérique, ça ont le gros succès. Pour ici, je suis un peu sceptique. — K. M.

ARCHIE SHEPP
THE WAY AHEAD. Damn if I know. Frankenstein. Fiesta. Sophisticated Lady. **IMPULSE A-8.170/30 cm**
De disque en disque, la musique d'Archie Shepp évolue dans le sens d'une plus grande accessibilité, comme si le ténor avait décidé qu'après tout, il ne serait pas idiot de délivrer son message à la masse la plus grande. Certains appellent cela concession, d'autres bon sens. Et peu importent les motivations puisqu'il reste un disque magnifique tout au long duquel le père Archie, entouré de musiciens de tout premier ordre, s'en donne à cœur joie de grognements et d'explosions de fureur d'où le swing est moins absent que jamais («Damn», presque de la soul-music). La composition de l'orchestre, les climats créés, la musique aussi, ne sont pas sans rappeler certaines œuvres de Charlie Mingus, un autre champion du délire, un autre «en marge». «The way ahead» est un très, très beau disque, et tous ceux qui ne connaissent pas Archie Shepp devraient avoir la bonne idée d'aller, au moins, l'écouter. — Ph. P.

SHIRLEY & LES SHIRELLES
A what unusual boy. Look what you've done to my heart. **BELL 90.136/45 t simple (U.S. Bell)**
Depuis que Doris a quitté les

Shirelles pour s'occuper de sa famille, c'est Shirley qui est devenue seule soliste du trio. Du coup, le groupe a quitté la marque Scepter pour signer avec Bell. Fort bon début sous les auspices de Joe Scott (le trompettiste-arrangeur de chez Duke-Peacock). Le «sound» des Shirelles s'est modernisé, tout en permettant à Shirley de garder son individualité. — K. M.

JOE TEX
That's your baby. Sweet sweet woman. **ATLANTIC 650.134/45 t simple (U.S. Atlantic)**
Un artiste qui a vraiment une personnalité — et ça se sent dans chacun de ses disques. C'est lamentable qu'il ne se soit produit qu'une fois en France : devant les professionnels du disque, au MIDEM. Le grand public, lui, n'a eu droit qu'à un programme télé mal sonorisé. C'est difficile de lancer un artiste dans ces conditions — même avec de bons disques, comme c'est le cas ici. — K. M.

TYRANNOSAURUS REX
PROPHETS, SEERS AND SAGES THE ANGELS OF THE AGES. Debarasobed, Stacey Grove. Wind quartets. Conesula. Trelaway lawn. Aznegal the mage. The friends. Salamanda palaganda. Our wonderful brownskin man. Oh travelling. Eastern spell. The travelling. Juniper suction. Scenescod dynasty. **STATESIDE 2C 062 90.017/30 cm**
Ils n'ont pas choisi la voie facile, Marc Bolan (gt, voc.) et Steve Peregrin (voc. perc.), et la musique telle qu'ils la conçoivent n'est certainement pas un produit pour hit-parades. Par l'esprit et par la lettre, ils sont assez proches d'un autre duo qui leur est tout de même nettement supérieur : l'incré-

dible string band. Ce disque-ci est bon et les recherches de nouvelles formules sonores qui y sont faites sont intéressantes. Malheureusement, cette originalité au premier abord séduisante tourne vite au procédé et le manque de renouvellement engendre la monotonie. Figure rythmique toujours identique martelée sur les bongos, guitare folk et voix, très «donovanien», cela donne un climat vraiment original et fait que chaque morceau est un petit joyau de pureté et de limpidité. Le problème est qu'il y en a quatorze ! — Ph. P.

VARIATIONS
Come along. Promises. **ODEON C004-10.159/45 t simple**
S'il y a un groupe français qui paraît avoir la possibilité de sortir dans notre pays, c'est bien celui des Variations dont voici le premier 45 chez Pathé. Une production Claude Eluard (Stigwood Organisation — Paris). Deux compositions du soliste Marc Tobaly. Le premier est un hard rock sauvage dans lequel percussion et basse sont particulièrement mises en valeur. La seconde, un blues qui prouve le talent de guitariste de Marc Tobaly. — J. B.

WALLACE COLLECTION
Daydream. Baby I don't mind. **ODEON 04.047/45 t simple**
Un nouveau groupe, qui nous vient de Suède je crois, aux voix fort bien harmonisées, aux sonorités chatoyantes, mais encore trop sous l'influence des Beatles («Day in the life» et «Hey Jude» notamment). C'est fou le nombre d'artistes qui ont été littéralement traumatisés par les Beatles, leur sens musical est comme magnétisé. Ce qu'ils créent est certes fort bon, mais donne néanmoins l'impression d'avoir été déjà entendu sous une forme semblable. Une

plénitude de salut pour la Wallace Collection : leur soliste, dont le timbre de voix, frais et tranchant, s'écarte fort de celui de Paul ou de John. Un groupe qui peut réserver de bonnes surprises. — K. M.

ELLA WASHINGTON
He called me baby. You're gonna cry cry cry. **MONUMENT 680.019/45 t simple (U.S. Sound Stage 7)**
Une excellente chanteuse dans la lignée Aretha Franklin. Elle enregistre depuis deux ans et voici sa première parution en France. Un disque intrinsèquement bon, mais dont les arrangements ont l'inconvénient de ressembler à des centaines d'autres de la région Memphis-Nashville. Tout amateur de R & B voudra l'avoir dès qu'il sera retiré du commerce, alors prenez vos précautions. — K. M.

HOWLIN' WOLF
Spoonful. Tail Dragger. Smokestack lightning. Moanin' at midnight. Built for comfort. The red rooster. Evil. Down in the bottom. Three hundred pounds of joy. Back door man. **CADET LPS 319/30 cm**
La firme Cadet s'éveille. Après «Electric Mud», voici Howlin' Wolf mis à son tour au pilon du jour, wah-wah, saxo électrique et tout. Les deux disques se ressemblent fort, à vrai dire, ce pour la bonne raison que les musiciens qui accompagnent les deux hommes sont les mêmes. Ils vont bientôt, dit-on, enregistrer un album pour leur compte. Cela pourrait donner quelques chose d'assez fatals. Pour en revenir à ce disque, il est encore meilleur que celui de Muddy Waters qui souffrait un peu du manque d'accoutumance de Muddy à toutes les possibilités sonores de la guitare «hardcore», d'où une certaine confusion

et quelques effets mal venus. Howlin' Wolf se contente de chanter et de jouer de l'harmonica, Hubert Sumlin ou Phil Upchurch se chargeant de gratter, frapper et pincer les cordes. Et de quelle façon ! Sur ce merveilleux fond sonore (écoutez bien l'accompagnement de «Smokestack lightning»), Howlin' Wolf, très à l'aise en dépit de l'air maussade qu'il arbore sur les photos de la séance, chante comme à son habitude, d'une voix qui vient de très profond et grommelle le blues («Moanin») de façon superbe et déchirante. Encore un disque indispensable, le fait qu'il y ait de plus en plus est bien réjouissant, même si les budgets doivent en souffrir un peu. — Ph. P.

ZOMBIES
Time of the season. Friends of mine. **CBS 4.037/45 t simple**
Longue éclipse des Zombies, mais cette absence de la scène leur a été bénéfique, ils ont mûri leur style. L'orgue est bien employé, dans «Time of the season» le gimmick vocal met l'auditeur en condition. Ce titre doit être plus intéressant encore sur scène, dans une version de 20 mn. Il est dommage que leur 30 cm ne soit pas encore sorti en France, car il contient beaucoup de bons titres comme celui-ci. — Jo. B.

Rock & Folk Actualités

(Suite de la page 13)

disques Flèche. Il écoute les maquettes, accepta un rendez-vous. Et il fut tout étonné d'avoir négligé si longtemps ce qu'on lui offrait. Depuis il s'est rattrapé. Un quatrième disque doit sortir, tournées, patronage, effort promotionnel, et un passage à l'Olympia dans le programme d'Antoine. Mais un tel producteur est une arme à double tranchant. Ses premières chansons étant très rythmées, de ressemblances. Ce qui fait sauter en l'air Liliane Saint Pierre, fait sortir de sa réserve cette grande timide qui ne semble s'animer que dès qu'elle chante ou parle métier. Mais juste ou pas, cette comparaison l'a incité à se chercher plus farouchement. Et, son dernier disque la montre sous un jour un peu nouveau, avec un style plus affirmé, où le rythme,

a fait un peu plus place à la mélodie. Elle y a gagné en féminité, en chaleur. Jeune fille toute simple, timide, mais animée d'une vraie passion pour la chanson, Liliane Saint Pierre semble vouloir mener loin sa carrière. Elle a déjà une vue juste des problèmes que cela pose. Elle les envisage sans peur. En professionnel. — PIERRE CHATENIER.



F.R. DAVID
Loin pour être valable ?

Il y a les inconscients, qui planent (ou végètent), ignorent tout de la vie et de ses problèmes. F.R. David ne donne pas cette impression. — Je sais, je sais — dit-il — je connais et j'admire ceux qui fondent la chanson engagée, mais je ne vais tout de même pas me mettre à les imiter sous prétexte que c'est bien ou que c'est à la mode. Pas plus que je ne vais faire du rhythm & blues, que j'aime aussi, mais qui n'est pas de mon ressort. Je ne cherche pas à me substituer au rôle du prédicateur ou de l'orateur politique et je suis persuadé qu'il y a place pour une musique... oui, n'ayons pas peur de le dire : plaisante. Et ce n'est nullement une solution de facilité, si l'on cherche à éviter la mièvrerie et les fautes de goût. — Quels sont les disques que vous écoutez beaucoup en ce moment ? — Sonny & Cher, les Beatles évidemment, James Brown, et beaucoup de classique. — Sonny & Cher ! Ce n'est pas une chute à pic, après les Beatles ? — Ce n'est pas la même chose. Ils ont une conception plus

«variétés» de la musique qui, j'avoue, ne me laisse pas indifférent. Ce n'est ni avant-garde, ni expérimental, mais je me demande en fin de compte s'il est vraiment nécessaire d'aller si loin pour être valable. Je crois que la majeure partie du public vient écouter la musique pour passer un bon moment et non pour absorber des révélations métaphysiques ou futuristes. Si je peux lui donner ce plaisir sans m'abaisser à des concessions basses commerciales, j'en serai ravi. — En effet, vos disques tendent à le prouver. J'ai tout de suite été frappé par le choix de vos arrangeurs - chefs d'orchestre : Michel Colombier, Jean-Claude Vannier et Jean-Claude Petit : ce sont mes trois préférés. Est-ce vous qui les avez choisis ? — Oui. Voyez-vous, quand je compose une chanson, à la guitare, j'ai déjà une idée des paroles et j'envisage un arrangement pour l'orchestre. Comme je n'ai pas le métier pour écrire et diriger les partitions pour un grand ensemble (nous utilisons jusqu'à quarante musiciens), je m'adresse aux arrangeurs dont les œuvres se rapprochent le plus de ce que j'ai en tête. Ensuite c'est la collaboration étroite, jusqu'à ce que tout «colle» à la perfection : arrangements, paroles et chant. Une orchestration, ça se prépare comme un costume sur mesure. Pour pouvoir chanter avec naturel, avec conviction, il faut que je me sente à l'aise. — Il y a deux ans, lorsque vous avez démarré sur votre premier disque avec une adaptation de «Strawberry Fields Forever» des Beatles (devenu «Il est plus facile») vous avez soutiré des cris d'admiration de la part des connaisseurs (cf. Philippe Adler dans R & F juin 1967). C'était osé et parfaitement réussi. Vous avez poursuivi avec «Sir Geoffrey le Sauvage» des Bee-Gees et deux thèmes à vous dans la même lignée : «Le grand voyage» et «Fleur de satin». Ce sont pour moi vos deux meilleures chansons. Pourquoi avez-vous changé de style ? — Ce n'est pas un changement radical, mais plutôt une évolution naturelle. J'ai eu ma période très «anglaise». Avec «Bal, joli bal» je me suis francisé. Je veux absolument faire de la chanson française. Pas par chauvinisme, mais tout simplement parce que je suis français et que je m'adresse à un public français. Pourquoi nous jouerions-nous la comédie de nous affubler d'accents anglo-saxons ? Mais

il est difficile de ne pas subir des influences étrangères. Après tout, depuis plusieurs décades, le grand renouveau dans la musique populaire nous est venu d'Angleterre et d'Amérique. Il serait impardonnable de vouloir l'ignorer. — Quels sont vos projets ? — Je prépare en ce moment une tournée de galas avec mon propre orchestre de huit musiciens. Je suis déjà passé souvent sur la Côte et cela a très bien marché. Mes disques, aussi se vendent bien, mais j'attends encore le gros tube qui me permettrait d'affronter sans appréhension l'Olympia. Je ne suis pas pour bousculer les choses. Le jour où les grandes foules me réclameront avec impatience, mais oui, mais oui, ça viendra ! — D'ici peu de temps, je vous le souhaite ! — KURT MOHR.

Disques hors étoiles

(Suite de la page 65)

période 1930, transition de la classique formation néo-orléanaise aux premières tentatives de jazz orchestral. Originalité dans les arrangements, bien sûr «dépassés», mais efficaces, exécutés avec plaisir et humour. Originalité dans la technique d'interprétation, bien supérieure à la moyenne des groupes amateurs : sens des nuances, souplesse du jeu, mise en place, tout contribue à favoriser le swing qui est là, bel et bien. Et puis il y a une incontestable joie de vivre qui se traduit par une fureur de jouer et qui est bien ce que l'on attend le plus du jazz — aussi plat, ou pire, réactionnaire, que cela puisse paraître. Si vous avez envie d'un petit bain dans une autre forme de musique «pop», achetez donc ce disque. Ces neuf musiciens, programmés dans n'importe quelle boîte «in», déclencheraient l'enthousiasme (je pense à «Everybody loves my baby») et signalaient bien vite les solos du saxo Marc Richard. Je doute que celui-ci connaisse un jour une quelconque considération officielle ou sinon, ce sera trop tard. Pour l'instant, il y a une technique de professionnels ou service d'un

LE KIOSQUE A MUSIQUE

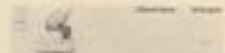
Salle des Pas Perdus, GARE DU NORD, PARIS-10°
Tél. : 079.41.69 - Ouvert tous les jours sauf le Dimanche

TOUS LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE
TOUS LES DISQUES AMÉRICAINS
ET ANGLAIS

Minicassettes
Musicassettes à prix réduit
Rayons Rock, Folk, Jazz,
Rhythm and Blues
DISCORAMA, 54, FG MONTMARTRE
PARIS 9°
Métro Le Peletier/Cadet

enthousiasme d'amateurs. Moment de grâce. — PHILIPPE KÖCHLIN.

AL KOOPER
I STAND ALONE. I can love a woman. Blue moon of Kentucky. Toe hold. Right now for you. Hey, Western Union man. Song and dance for the unborn, frightened child. Overture. I stand alone. Camille. One. Coloured rain. Soft landing on the moon.
CBS 63.504/30 cm



Ce premier disque d'Al Kooper en solo aurait bien pu être un fourre-tout. Il s'en est fallu de bien peu, et seul le fragile talent du petit organiste, touché à tout de génie, sauve les maubles. Al Kooper aborde ici tous les genres, musique classique, vieux rock, blues, musique électronique, balade, le tout avec un égal bonheur et une sensibilité absolument remarquable. Trait d'union entre tous ces genres, la voix frêle, sans cesse à la limite de la brisure, d'Al Kooper, sans aucun doute l'un des plus importants chercheurs de la pop-music d'aujourd'hui, et un amoureux du travail bien fait, voire de la perfection (finesse des arrangements). Un disque indispensable. — PHILIPPE PARINGAUX.

LED ZEPPELIN
Good times, bad times. Babe, I'm gonna leave you. You shook me. Dazed and confused. Your time is gonna come. Black mountain side. Communication breakdown. I can't quit you baby. How many more times.
ATLANTIC SD 82.816/30 cm



Le groupe de Jimmy Page, curieusement méconnu en Angleterre (déjà célèbre bien avant de succéder en ce moment, déjà fameux aux USA (où ce n'arrête pas de bouger). Même processus que pour le Jeff Beck Group. Musiques assez semblables aussi, plus violente tout de même chez Led Zeppelin où tout est poussé à l'extrême, la sono (« non, nous n'avons pas l'intention de baisser notre volume. Au contraire ». Ça promet...), les riffs, le jeu du batteur et surtout, surtout, la voix de Robert Plant, incroyablement savoureuse. Tout le monde joue le blues, et pas mal du tout, mis à part quelques facilités tape à l'œil qui ne sont, espérons-le, que des erreurs de jeunesse (dialogues crâniens, « Black mountain side », morceau aussi inutile ici que l'était « Green-sleeves » dans « Truth »).

Mais à côté de ces défauts mineurs. Led Zeppelin transporte une cargaison de qualités qui en font l'un des meilleurs groupes anglais de l'heure. Jimmy Page, fameux guitariste qui a le mérite rare de ne pas être bavard et de ne pas se réserver la moitié du gâteau quand il le pourrait. John Paul Jones (bs) et John Bonham (dms), excellents accompagnateurs qui, eux aussi, savent se montrer discrets quand il le faut. Robert Plant, formidable chanteur, nous l'avons dit, hurleur plutôt (« Dazed and confused »). Ajoutez à cela une bonne mise en place, des riffs percuteurs, un sound énorme et un répertoire assez bien équilibré (à remarquer que, contrairement à bien des groupes de blues anglais, Led Zeppelin n'est jamais meilleur que quand il interprète ses propres compositions), pesez le pour et le contre et filez chez votre disquaire. — PHILIPPE PARINGAUX.

RHYTHM & BLUES FORMIDABLE. Vol. 3
MARY WELLS: Soul train. Women in love. Sunny. ROY LEE JOHNSON: Boogaloo n° 3. BOBBY LEE: Cut you loose. THE LOVEABLES: Just beyond my fingertips. MOE KOFFMAN: Funky monkey. JAY DEE BRYANT: Let me fix it for you. You don't know. GROVER MITCHELL: I don't want to hear it baby. I'm still in love with you. THE VALENTINOS: The death of love. JIMMY RICKS: It's all in the game. ALICE CLARK: Say you'll never.
JUBILEE 0820.069/30 cm (U.S. Jubilee, Josie, Port, Toot, Rainy Day)
Ce dernier de la série « Formidable » présente, pour la première fois en France, les artistes de Jubilee et sous-marques. Le haut niveau des volumes précédents est pleinement maintenu — on pouvait s'en douter. Malheureusement l'enchaînement des morceaux est toujours aussi brutal: coupant début et fin des interprétations, on est plongé sans ménagements d'un titre à l'autre, sans même attendre la fin d'une phrase. C'est très agaçant si l'on veut simplement écouter le disque et c'est gênant si l'on est en train de danser. Le rôle du service de promotion internationale de Jubilee

New York se bornant à ne pas répondre au courrier, je ne puis hélas, rien vous dire sur les artistes de cette maison. Mais rassurez-vous: ce ne sont que des négas et du moment que vous achetez leurs disques, vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage. N'est-ce pas? — KURT MOHR.

SPIRIT
THE FAMILY THAT PLAYS TOGETHER. I got a line on you. It shall be. Poor Richard. Silky Sam. The drunkard. Darlin' if. All the same. Jewish. Dream within a dream. She smiled. Aren't you glad.
CBS 63.523/30 cm

Formidable! Encore supérieur au premier disque du Spirit publié l'an dernier par CBS. Spirit est de ces groupes underground qui font la musique d'aujourd'hui, une musique pourtant toute différente de celle de l'Iron Butterfly ou du Grateful Dead, par exemple. La musique du Spirit, très proche par la lettre et l'esprit de celle des Moby Grape, est superbement intimiste, pleine de délicates recherches sonores, dénuée de toute ardeur. Tout y est recherche de beauté et de plénitude, chœurs, cordes, guitares, piano restent constamment au même niveau et ne cherchent jamais à s'assurer une quelconque prééminence sur les autres composantes de la masse sonore. Le résultat pourrait être uniforme et monotone, si ce n'est jamais, grâce à la beauté des compositions et des arrangements qui savent éviter la mièvrerie. Disque en demi-teintes, disque magnifique. — PHILIPPE PARINGAUX.

VANILLA FUDGE
NEAR THE BEGINNING. Shotgun. Some velvet morning. Where is happiness. Break song.
ATCO SD 33.278/30 cm
« Beaucoup de bruit pour rien », écrivait à propos de ce disque un de nos distingués confrères britanniques qui ne manquait pas de s'extasier, quelques lignes plus bas, sur les dernières œuvres de Mireille Mathieu (great!) et d'Englebert Humperdinck. C'est vrai, c'était dans le NME, je crois. Tout cela pour vous dire que les Anglais



seraient bien ravis de posséder un groupe comme les Vanilla Fudge et que ce monsieur a confondu naïvement musique et bruit. Un mur de musique brûlante, démente, ahurissante, renversante, magnifique, voilà ce que nous propose un groupe que, de plus en plus, on considère comme étant le meilleur des USA. Ceux qui pensent cela ne doivent pas être bien loin de la vérité. « Près du commencement », c'est le titre du disque et cela dit bien ce que ça veut dire: les Fudge font ici un petit pèlerinage aux sources et laissent de côté tout ce qui n'est pas swing à l'état pur, tout ce qui faisait finalement l'intérêt de leurs disques précédents. Un pari bien risqué mais gagné haut la main par des musiciens complets. Quatre titres, et pour commencer un « Shotgun » fulgurant traversé

disques à l'étranger

RHINOCEROS
When you say you're sorry. Same old way. Apricot brandy. That time of the year. You're my girl. I need love. I've been there. Beluekus. Along comes tomorrow. I will serenade you.
ELEKTRA EKS 74.030/30 cm (dist. France: Vogue)
Rhinceros est le groupe créé par l'ancien batteur des Mothers, Billy Mundi. Plus rien à voir avec la musique de Zappa. Rhinceros joue un mélange de R'n'B, de gospel et de rock, mélange plutôt explosif, à entendre le résultat. Ce disque est un véritable paquet de dynamite, bourré de swing brut comme rarement disque le fut. Tout ou presque y est arraché, comme si les musiciens (et particulièrement le

par la guitare wah-wah de Vinnie Martell, musicien que l'on n'entendait guère sur les enregistrements précédents mais qui fait ici la preuve qu'il sait se servir d'une guitare aussi bien que presque n'importe qui. Un nom à ajouter à la liste du mois dernier... « Some velvet morning », superbe composition de Lee Hazlewood, paisible parfois et parfois moins, belle toujours, encore un morceau dont les Fudge auront fait quelque chose de mieux que l'original. Suivent deux compositions du groupe, « Where is happiness », peut-être d'un strict point de vue mélodique le plus beau morceau du disque, splendide solo de Martell encore et vocal idem de Mark Stein. Et, pour finir, « Break song », vingt-trois minutes démentielles sur les accords d'un blues bien terreux qui se transforme très vite en une fantastique orgie sonore, chaque membre du groupe prenant un long solo et Tim Bogert remportant la palme pour le sien, à la basse (morceau enregistré en public, au Shrine de Los Angeles et qui, par sa construction, rappelle le « Refried boogie » des Canned Heat). Il y avait pourtant de la concurrence, avec Stein, Martell et Appice... Indispensable. — PHILIPPE PARINGAUX.

chanteur, John Finley) jouaient pour la dernière fois de leur vie. Mais il n'y a pourtant pas de bavures, comme cela arrive souvent dans ce genre de disques, tout y est net et fort bien construit, sans que cette rigueur aille au détriment de la spontanéité qui se manifeste d'un bout à l'autre de l'enregistrement. De la belle ouvrage bien sauvage qui risque d'indisposer les oreilles délicates. Qu'importe... Rhinceros est: John Finley (voc), Alan Gerber (voc, p), Danny Weiss (gt, p), Doug Hastings (gt), Michael Fondara (org), Jerry Penrod (gt-bs) et Billy Mundi (dms). A suivre.

THE SOFT MACHINE
Hope for happiness. Joy



les
plus vendues
aux
U.S.A.

batteries PEARL

importation directe du japon.
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète
peau plastique 1453^F (cymbales
en sus)
garantie totale • crédit longue durée

Attention!
Nouvelle adresse!

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. Becker 99, rue de paris, 92-boulogne - tél. : 825.73.80

Pour le prix d'un 33 tours, adhérez pour 3 mois à :

LA BOURSE AUX DISQUES

TOUTS ÉCHANGES ET LOCATIONS DE DISQUES
Possibilité d'apporter ses disques, d'en reprendre l'équivalent, de les conserver ou de les enregistrer pour les réchanger ensuite.

CHOIX TRÈS ÉTENDU : Des vieux classiques introuvables aux dernières nouveautés.

ÉCHANGES PAR CORRESPONDANCE dans toute la FRANCE et à l'ÉTRANGER.

OUVERT le Samedi toute la journée et le Dimanche matin
490, rue St-Honoré (1^{er} étage sur cour)
PARIS-1^{er} - RIC. 06-80

Les plus
grands noms
du jazz
réunissent
sur COUESNON

En instruments de jazz
il y a la qualité
et la perfection...

la perfection c'est
Couesnon

31, rue du Maroc - Paris 15^e - Tél. : 206-69-80

CYMBALES
MADE IN TURKEY

KZILJIAN & C.
ISTANBUL
TÜRKİYE

Antoine Courtois
Paris

AGENT GENERAL POUR LA FRANCE
8, RUE DE NANCY - PARIS 10^e - 001 77 83

FORTIN-EUROMUSIC
4, Cité Chaptal (20 bis, rue Chaptal)
PARIS-IX^e Tél. : 874-58-34

Métro : Blanche ou Pigalle - Ch. Post. : Fortin - Paris 92-08

Cinq étages, 600 mètres carrés d'exposition d'instruments de musique qui répondent aux exigences des artistes et professionnels du spectacle.

Pour renouveler notre MATÉRIEL DE LOCATION nous vendons d'OCCASION les instruments suivants :

ORGUES ÉLECTRONIQUES TRANSPORTABLES poids allégés	
Octaves de basses à gain séparé - Pédale d'expression	
— un 4 octaves - 4 jeux - Vibrato - Réverb - 150 cm	965
— un 5 octaves - 11 jeux 15, 8, 4, 2 - Réverb - Vibrato	1.800
— un 5 octaves - 7 jeux - 2 Mix - 15, 8, 4 - 2 Vibratos	2.000
— un 5 octaves - 15, 8, 4, 2 - Chorus - 3 Mix - Vibrato - Percussions	2.900
Pieds formant console glissante accouss avec sacoche en velours	
AMPLI 40 Watts - 4 entrées instruments - 2 canaux mélangeables - Gain aigu et grave - Réverb - Vibrato - HP 38 cm	1.957
AMPLI 25 Watts - même type que le 40 Watts - HP 31 cm	1.485
AMPLI 30 Watts - 3 entrées instruments - Gain séparé - Régages tonalité - Vibrato - HP 34 cm	1.532
AMPLIS et Ensembles de 80/120 Watts (sur demande)	
ORGUES ÉLECTRONIQUES D'APPARTEMENT modèle en noyer	
avec deux claviers 48 notes - pédalier - 15, 8, 4 - 2 Sustain - Réverbération - Cloches - Vibrato - Percussions - Repeat Long/Short et Leslie 2 Vix sur jeux au choix - Balance des claviers - Pédale d'expression	
— Modèle 15 jeux - pédalier 13 notes - 36 Watts	3.580
— Modèle 15 jeux - pédalier 25 notes - 80 Watts	10.712

Ces instruments sont GARANTIS UN AN contre tout vice de fabrication. Quantité limitée - Voir sur place - Nouveaux articles chaque mois. Nos prix sont « nets » - port et emballage : forfait 50 F - en plus. Magazine 500 m ouvert tous les jours (sauf Dim. et Jours Fériés). Nocturnes (en Mai) mercredi et vendredi jusqu'à 22 h - Parking assuré. Voir aussi notre publicité page 66 dans « R. P. » et « A. ». Nous recherchons pour toutes régions des Agents et Revendeurs pour diffuser nos produits : Luthierie, Orgues, Piano, Éditions.

of a toy. Hope for happiness (2). Why am I so short? So boot if at all. A certain kind. Save yourself. Priscilla. Lulla-bye letter. We did it again. Plus belle qu'une poubelle. Why are we sleeping? Box 25/4 LID. PROBE CPLP 4.500/30 cm On en parlait, on en parlait, de cette douce machine, et l'on ne voyait rien venir. Voici enfin un disque, et notre attente n'a pas été vaine. Michael Ratledge (org. voc), Robert Wyatt (dms, Id-voc) et Kevin Ayres (Id-gt) créent à eux trois une musique absolument passionnante et qui mériterait certainement une plus grande audience. Mais ils sont des chercheurs de sons nouveaux, et cela n'a jamais été un très bon moyen pour atteindre à la gloire. Le but des Soft Machine est de réaliser une synthèse des diverses sonorités du jazz et du rock dans ce que l'on pourrait appeler une « continuité électronique ». Mais cette utilisation abondante des effets électroniques ne correspond pas, dans l'optique du groupe, à une succession de gimmicks plus ou moins utiles. Tout, au contraire, sous une apparence trompeuse de laisser-aller, est fort structuré, de sorte que chacun sait où il va et y arrive sain et sauf. Et les morceaux se succèdent sans vraiment être différents, entrecoupés de soli et de bruitages, ponctués de chants parfaitement intégrés à l'ensemble. Une musique qui déroutera bien des oreilles...

THE LIVE ADVENTURES OF MIKE BLOOMFIELD AND AL KOOPER
The 59th street bridge song. I wonder who. Her holy modal highness. The weight. Mary Ann. Together till the end of time. That's all right. Green onions. Sonny Boy Williamson. No more lonely nights. Dear Mr. Fantasy. Don't throw your love on me so strong. Finale-Refugee. COLUMBIA KGP 6/2 x 30 cm
Le résultat, en deux disques, de la rencontre de Mike Bloomfield et Al Kooper au Fillmore de San Francisco. La suite, en quelque sorte du formidable « Super Session ». Pendant deux nuits, ils ont jammé comme des fous et, comme d'habitude,

Bloomfield, incurable insomniaque, ne fermait pas l'œil. C'est pourquoi, le dernier soir, il fallut l'emmener à l'hôpital et le faire dormir à coups de piqûres. L'histoire des séances de « Super Session » se répétait, à cette différence près que, cette fois, ce n'est pas Steve Stills qui sert de roue de secours (!) mais Carlos Santana et Elvin Bishop (Steve Miller et Dave Brown ont joué aussi au cours de cette soirée, mais on ne les entend pas sur le disque. Enfin, les bandes ne sont pas perdues...). C'est beau, la solidarité des musiciens pop dans les pays anglosaxons. Pour ce qui est du disque, il est tout à fait magnifique, d'un bout à l'autre ou presque, bourré de swing et d'inspiration. Bloomfield et Kooper s'entendent à merveille, la section rythmique tourne rond comme une horloge (Skip Prokop (dms) et John Kahn (bs), les longues improvisations se succèdent, tour à tour élégantes ou toutes axées vers l'efficacité brute, une petite touche de jazz, un peu de rock et beaucoup de blues, une version de « Green onions » qui est un véritable chef-d'œuvre et que l'on ne peut écouter sans se sentir des fourmis dans les doigts, dans les pieds, dans les hanches, partout. Le deuxième disque est presque exclusivement réservé au bon vieux blues, un hommage ravageur à Sonny Boy avec Carlos Santana à la guitare (le moins bon des trois mais pas mauvais pour autant), puis Elvin Bishop qui se montre aussi bon chanteur que guitariste, ce qui n'est pas peu dire (« No more lonely nights »), le tout s'achevant sur un vocal éraillé de Bloomfield dialoguant avec sa guitare, « une leçon de phrasé et de compréhension », dit Al Kooper. Il a raison et, s'il n'était pas si modeste, il pourrait en dire autant de son propre jeu d'orgue. En plus d'être magnifique, cet album a un énorme avantage : il satisfera TOUS les amateurs de pop-music, des nostalgiques d'Eddie Cochran aux fous de british-blues, en passant par les tenants de l'underground. Encore une performance pour les deux compères. — PHILIPPE PARINGAUX.

LE SPÉCIAL ORGUE shade

est équipé de : 2 HP de 385 m/m
2 HP à chambre
de compression
100 Watts RMS



SHADE - France 78 - Houilles

PETITES ANNONCES 5 F la ligne + T.V.A. 20 % — Payables à la commande

• R'n'D. Achats, Ventes, Échanges. 5, 10, 15, 20, 25, 30, 35, 40, 45, 50, 55, 60, 65, 70, 75, 80, 85, 90, 95, 100. Écrire : M. Vignon, 11, rue de la République, Paris-13^e.

• « Les Idées » cherchent tournée pour août. Écrire : M. Vignon, 11, rue de la République, Paris-13^e.

• Vente batterie Sonor complète. Tel. Nelson Berra, Pm. 62.55.

• Groupe amateur S. Blues (Gott, org., bass., etc.). Batterie, etc. 18 ans. Tel. 805.91.36. 15.30 h.

• Vds amp. Wm 30 W, 4 Ent. vds. 2 baffes 600 F. Cédité. Tel. 870.34.52, de 18 à 21 h.

• EXTRA Les Reanor's men présentent leur « New Show » Aidez nous tout vous dire au 344.12.15.

• Cherche jeunes possédant maïs intéressés par voyage à l'étranger pour juillet. Écrire Yann Favre, 78, avenue Roger-Chauvet, 33 - Pessac.

• A vendre neuf orgue Farfisa compact de luxe un clavier 3.800 F. avec orgues, crédits. Tel. 067.14.94. M. Bouchet (entre 15 h et 18 h).

• V. Imp. coll. disques rock. Marlet, 11 bis, rue Blot, 30 - Mantes.

• Vds Orgue Wurlitzer 1 clavier, neuf. Pess. cnd. Pr. int. - cédés. I.L.S. 20.91 h. M. Valli, 65, rue de Bagneux, Montrouge.

• Vende sans professionnelle neuve 4 baffes 360 W, avec pied, Ampli 120 W, sortie 4 micros, chambre de réverb. 3 micros. Prix intéressant. Tel. : 808.55.51, poste 533 ou 808.00.40. M. Joliet.

• Importation directe et rapide de nombreux 33 inédits en France de Buddy Holly - Bill Haley - Jerry Lee Lewis - Bo Diddley - Fats Domino - Duane Eddy - Chuck Berry - Merrill Moore et Carl Perkins. Écrire à Georges Collange, 16, avenue Paul-Dominique, 95 - St-Denis.

• Vende batterie Asaka 11.12.48. Prix 2.500 F. Écrire à A. Monvoisin, 2 ter, allée Gie, 93 - Gagny.

• Rockers-Reminiscing 9 Special Buddy Holly est paru 2.50 F. M. Alléna, 36, Grande-Rue, 42 - Saint-Chamond.

• Urgt à vendre orgue, 1.800 F. possib. arang. état neuf. S'adresser : M. Berche, 6, rue Beethoven, 75 - Neuilly.

• V. chamb. de distortion Garsen 150 F. et même avec méd. articulé 150 F. Tel. FLO. 85.48 après 20 h.

• Cherche 3 guitares sèches, 1 bado style folklor, rue enregistrement et gals. Gallard D. 27, Bente du Pont-Martine, 91 - Etampes.

• Association Musicale Parisienne, 5, rue Cressin-du-Gast, Paris-11^e demande d'urgence CHANTEUSES et jeunes musiciens chanteurs dans le vent (20-30 ans). Travail assuré sur le Territoire Français. Tel. Bureau : 003.64.07 l'après-midi ou 208.66.38 sur téléphone.

DISQUE & MUSIQUE

Échange et importations de disques et d'instruments. SITAR - TABLA - KARNA. Aucun échange par correspondance.

181, rue de Rennes, 548.83.57 96, bd du Montparnasse, 208.72.52.

• Enregistrement - Maquette - Guitare - Pressage - mono - stéréo - compatible. Prix - Qualité - Délai. Documentation gratuite. C.N.A.S., 19, rue Casseville, 75 - Paris-13^e. Tel. 208.55.91.

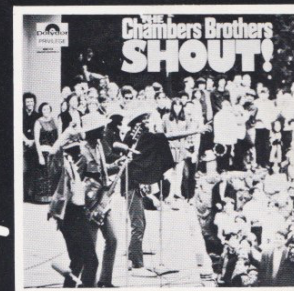
• Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège - Théorie. Étude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes et chanteurs. Francis Velli, B.P. 29 - 94 - St-Mandé. Tel. 208.51.24.

• CHANT. Récital, voix, prép. aux concours. Mlle Muscatelli, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27.53.

“LA NOUVELLE VOIX DE LA POP MUSIC” RICHARD P. HAVENS, 1983

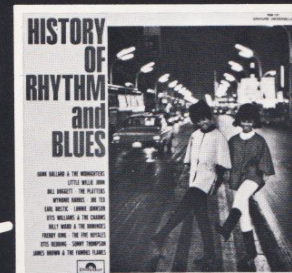
658.126 G.U.

Après leur tournée triomphale en Europe, voici présenté un nouvel album des
CHAMBERS BROTHERS
“SHOUT!”



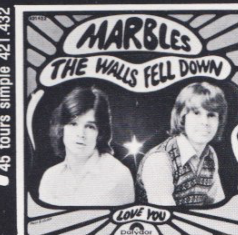
Le premier album retraçant l'histoire du Rhythm & Blues: les plus célèbres enregistrements de la musique R & B présentés ici par leurs créateurs
HISTORY OF RHYTHM & BLUES - Vol. 1

FVS 9518/19



658.131 G.U.

Après leur fabuleux succès “ONLY ONE WOMAN”
voici le nouveau tube des
MARBLES
“THE WALLS FELL DOWN”

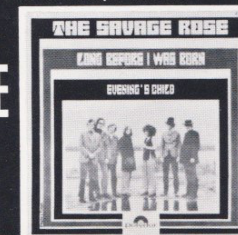


Toujours en tête des Hit-Parades, les
BEE GEES vous proposent “FIRST OF MAY”
extrait du nouvel album double “ODESSA”

45 tours simple 421.432



45 tours simple 421.431



A la demande générale du public après leurs passages en télévision et radios, voici un groupe danois, les
SAVAGE ROSE
“LONG BEFORE I WAS BORN”

DISTRIBUTION EXCLUSIVE POLYDOR S.A.

Les
BLUES CONVENTION
s'habillent chez
AMERICAN STORE
17, rue La Boétie,
78, rue St-Lazare,
PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant..... an et recevoir pour chaque abonnement d'un an l'un des disques suivants choisi par ordre de préférence dans la liste proposée page 15. Ces disques seront expédiés en fonction du stock disponible.

marque	numéro	artiste

Nom et Prénom :
Rue : Numéro :
Ville : Département :

Je désire que mon ☐ abonnement ☐ réabonnement / parte du N°.....

Je verse la somme de : aux ÉDITIONS DU KIOSQUE, 14, rue Chaptal, PARIS-9^e, par chèque bancaire, chèque postal ou mandat-lettre (joint à ce bulletin).